
L'ANNÉE TERRIBLE
LA TERRE SANGLANTE
PAR JULES MAZÉ
A. MAME & FILS EDITEURS
à TOURS


EXLIBRIS
D.A.CZAKÓ





LA

TERRE SANGLANTE

2e SÉRIE IN-FOLIO

DU MÊME AUTEUR :

Les Étapes héroïques. Un volume in-folio, orné de 33 gravures.

(Ouvrage honoré d'une souscription
du ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts.)



Le drapeau du 3e grenadiers de la Garde à Rezonville.
D'après le tableau de A. David.)

L'ANNÉE TERRIBLE

LA TERRE SANGLANTE

PAR

JULES MAZÉ



TOURS

MAISON ALFRED MAME ET FILS

A LA MÉMOIRE

DES BRAVES QUI DORMENT A MARS-LA-TOUR

ET SOUS LES SILLONS DE LA TERRE LORRAINE

AUX VAILLANTS SOLDATS DE L'ARMÉE DE METZ

JULES MAZÉ

LE PROLOGUE DU DRAME

BORNY

LE PROLOGUE DU DRAME

Dans la matinée du 17 juillet 1870, les habitants du bourg de Saint-Avold virent défiler, sous le lumineux poudroiement d'un clair et joyeux soleil, un bataillon de chasseurs à pied conduit par un général.

Ils se regardèrent, étonnés.

Sans doute, ils savaient que la France venait de déclarer la guerre à la Prusse; mais le coin ravissant du paysage lorrain où se cachaient leurs maisons blanches conservait un calme si profond, sous la paix du ciel bleu, que ces braves gens ne pouvaient croire à la terrible nouvelle.

Les chasseurs avaient pris le pas accéléré; ils gagnèrent la délicieuse et pittoresque vallée que domine Saint-Avold, s'arrêtèrent devant une ferme isolée et s'y engouffrèrent jusqu'au dernier.

Alors l'étonnement des paysans se changea en inquiétude.

Que venaient faire là ce général et ces soldats?

Le général, c'était Frossard. Il commandait depuis le 1er juin les troupes réunies au camp de Châlons, qui devaient former le 2e corps de l'armée du Rhin.

Le jour même de la déclaration de guerre, le 15 juillet, un télégramme lui avait prescrit de diriger rapidement ses troupes sur la frontière telles qu'elles étaient constituées.

Elles l'étaient mal.

Mais, à tout prix, il fallait marcher. Les préparatifs de départ furent poussés avec une activité fiévreuse. Officiers et soldats rivalisaient d'ardeur, car tous étaient animés du même désir : se battre; tous caressaient la même espérance : moissonner des lauriers dans les plaines du Rhin.

Les préparatifs, cependant, étaient encore trop lents au gré du général, que l'impatience et l'inquiétude rongeaient. Il savait que la frontière était sans défenseurs, que la Prusse pouvait mobiliser en quelques heures les garnisons de Sarrelouis et de Sarrebrück et envahir notre territoire par Saint-Avold.

Il savait cela, et il craignait d'arriver trop tard.

Le 16 au soir, n'y tenant plus, il se jeta dans un train, après y avoir installé le 3e bataillon de chasseurs.

Un officier de ce bataillon, interrogé par un de ses camarades d'un autre corps sur la mission qu'allaient remplir à l'avant-garde les chasseurs à pied, répondit avec insouciance :

« Nous allons nous faire tuer;... mais nous tâcherons de ne pas mourir trop vite, afin de vous donner le temps d'arriver. »

Cette phrase exprimait très exactement l'idée de Frossard.

Voilà pourquoi, par un joli matin parfumé, ce général commandant de corps et ses chasseurs vinrent s'enfermer dans la ferme de Saint-Avold, dont ils n'espéraient pas sortir vivants.

Et pendant qu'à la frontière des soldats français accomplissaient si simplement cet acte d'héroïsme, à Paris des individus parcouraient les rues par bandes, en hurlant :

« A Berlin! à Berlin! »

Dans la délicieuse vallée lorraine, pas un Prussien ne se montra.

De leur redoute improvisée, le général et ses soldats apercevaient, se déroulant jusqu'à l'horizon, tout un chapelet de collines boisées, chapelet immense qu'égrenait le clair soleil. Entre les collines, des prairies fertiles étalaient leurs nappes vertes, des champs de blé montraient leurs sillons roux. Çà et là, des travail-

leurs, demi-nus, ramassaient des épis mûrs et nouaient des gerbes dorées.

Ce tableau de paix faisait oublier la guerre.

Bientôt des fanfares éclatèrent, annonçant l'arrivée des troupes du camp de Châlons. Le lendemain, 18 juillet, le corps d'armée tout entier campait autour de Saint-Avold.

Frossard résolut alors de porter ses troupes plus près de la frontière, de les aligner, — rempart vivant, — devant la superbe



Saint-Avold. — Entrée du village (Phot : Nels, Metz.)

et fertile campagne prussienne, qui prolongeait, sous l'azur, le paysage lorrain.

Une route s'offrait, la route de Sarrebrück, toute blanche entre un talus rocheux d'un rouge brun et des prairies d'un vert tendre. A partir du village de Merlebach, on eût dit une immense estafilade faite par l'épée d'un géant dans la verdure luxuriante pour séparer de notre territoire un morceau du département de la Moselle, enfoncé comme un coin dans la campagne prussienne.

Le corps d'armée s'allongea sur la jolie route blanche.

Lorsque Frossard l'arrêta, ses têtes de colonne avaient atteint Stiring, c'est-à-dire la frontière du côté de Sarrebrück, et son

arrière-garde se trouvait à Merlebach, c'est-à-dire à la frontière du côté de Saint-Avold. Il barrait ainsi le paysage, sur une étendue de quinze kilomètres environ, devant la verdoyante presqu'île formée en pleine terre ennemie par le département français.

Frossard installa son quartier général à Forbach, petite ville grise aux maisons tapissées de lierre, blottie dans le feuillage au pied d'une montagne boisée, le Schlossberg, et que des prairies émaillées de fleurettes d'or séparaient d'une forêt profonde, pleine de bruits d'ailes et de chansons.

Devant nos troupes, la campagne prussienne déroulait à perte de vue ses vallons fleuris où se cachaient des villages tranquilles, ses grasses prairies pareilles aux prairies normandes, ses champs d'avoine et de blé où des moissonneurs travaillaient sans hâte, ses bois touffus qu'enveloppait la brume bleuâtre des lointains. Çà et là, de hautes cheminées d'usines toujours fumantes dressaient leurs silhouettes grêles.

L'ennemi ne se montrait nulle part; mais on sentait qu'une formidable tempête s'organisait.

Frossard lança sur la frontière, et même au delà, de nombreuses reconnaissances. Les hommes partaient gaiement, comme pour une marche militaire, désirant ardemment rencontrer quelques-uns de ces Prussiens dont on parlait sans cesse et qu'on ne voyait jamais. On les vit enfin. Des tirailleurs sortirent des buissons pour observer nos soldats; mais ils disparaissaient comme par enchantement, dès que les chassepots s'abaissaient.

Bientôt, pourtant, les tirailleurs ennemis devinrent plus audacieux, des coups de feu furent échangés. Le 20 juillet, un uhlan tomba, et notre 67e de ligne eut à déplorer la mort d'un homme.

Ce furent les deux premières victimes de cette guerre, qui devait faire couler tant de sang et tant de larmes.

Les choses continuèrent ainsi jusqu'au 31 juillet.

De temps à autre, à la lisière des bois touffus, de petites

fumées blanches s'élevaient, flottaient un instant et se perdaient dans la profondeur de l'azur. On entendait des cris, des hourras; puis tout rentrait dans le calme.

Alors les soldats murmuraient :

« Ah! ah! messieurs les casques à pointe ont encore gobé quelques pruneaux! »

L'on eût dit vraiment que nos troupiers jouaient à la petite guerre dans la jolie campagne ensoleillée.

Le 31 juillet, l'immense ligne de tentes qui barrait le paysage lorrain se rompit, les troupes qui campaient autour de Merlebach refluèrent sur Forbach. En même temps, une nouvelle fit le tour des bivouacs, semant partout l'enthousiasme : on allait pénétrer en Prusse, attaquer Sarrebrück.

Était-ce vrai?

Les soldats interrogèrent leurs officiers.

Ceux-ci se contentèrent de montrer le sommet du Schlossberg, où se tenait, une longue-vue à la main, le général Frossard.

Alors les soldats comprirent, car ils savaient que, du haut de la montagne, on apercevait la petite ville de Sarrebrück; ils comprirent, et un grand frisson d'héroïsme les secoua.

Cette fois, c'était la guerre.

Le 2 août, quand le soleil éclaira de ses premiers rayons la campagne tout humide de rosée, les troupes du 2e corps occupaient les hauteurs de l'extrême frontière.

Devant nos soldats, sous l'enveloppement d'une lumière jeune et gaie aux reflets dorés, la vallée de la Sarre s'offrait, dans toute sa beauté, dans toute sa grâce, avec ses collines en amphithéâtre, dont l'une, la plus élevée, soulevait vers le ciel un morceau de la forêt royale de Sarrebrück.

Dans l'amas de verdure et de feuillage, des maisons coquettes montraient leurs murailles de briques rouges et leurs toits pointus habillés d'ardoises bleuâtres. C'était Sarrebrück.

Vers neuf heures, un frémissement parcourt les rangs : les officiers font assurer les sacs et passent une rapide inspection des armes.

Entre dix et onze heures, nos troupes de première ligne dégringolent les pentes et s'installent dans la vallée, déployant devant elles un fort rideau de tirailleurs.

A onze heures précises, du haut d'une colline, l'une de nos pièces ouvre le feu, et, presque aussitôt, l'on entend la voix des canons prussiens.

Alors nos colonnes s'élancent pour attaquer à la fois la ville de Sarrebrück, dont la garnison ne se compose que de deux régiments, et le village de Saint-Arnual, qui constitue sur la Sarre, à l'est de Sarrebrück, une position des plus importantes.

Les baïonnettes semblent entraîner du soleil; la chaleur est accablante.

« Baste! disent les vieux soldats, il fera bien plus chaud tout à l'heure!

— En avant! »

A la tête du 1er bataillon du 67e de ligne, le lieutenant-colonel Thibaudin enlève, sous le feu d'une batterie, la précieuse position de Saint-Arnual, que défendent de nombreux tirailleurs prussiens. Un sous-officier et trois soldats payent de leur vie ce succès. Le bataillon a, de plus, une trentaine de blessés.

Sur Sarrebrück, l'attaque n'est pas moins vive. Aux accents de la *Marseillaise*, que joue sa musique, le 66e de ligne entre le premier dans la zone dangereuse. Une grêle de balles l'accueille. Le lieutenant Debar tombe, frappé en plein cœur; deux capitaines, MM. Privat et Woirgard, sont blessés mortellement. Le 66e avance toujours, et, derrière lui, les 8e et 23e de ligne s'engagent à leur tour.

Vers midi, l'on entend, du côté de Forbach, de bruyantes acclamations : les musiques jouent, les clairons sonnent, et ces bruits, mêlés à la grande voix du canon de Sarrebrück et au fracas de la

fusillade, forment une rumeur large qui se rapproche, s'enfle. Bientôt les acclamations se précisent. On distingue, trouant la rumeur, le cri répété sans cesse de :

« Vive l'Empereur! »

Soudain, l'Empereur et le prince impérial, escortés par un escadron de chasseurs, apparaissent sur le champ de bataille; ils apparaissent au moment où toutes les troupes de ligne viennent de s'engager et poussent vigoureusement l'ennemi, qui commence un mouvement de retraite vers Sarrelouis.

Encore un effort, et l'ennemi sera vaincu sur son territoire.

Sous les yeux de Napoléon, le 10e bataillon de chasseurs, tous ses clairons sonnant la charge, fonce sur le faubourg de la ville, où le caporal Pivet pénètre le premier.

Sarrebrück est à nous.

Nos canons tonnent, saluant cette fois le succès de nos armes, saluant aussi cet Empereur, à qui le destin cruel donne, à la veille de la défaite, l'illusion de la victoire.

Pendant que le 2e corps partait pour la frontière, où il devait, selon l'expression du ministre de la guerre, « être l'œil de l'armée, » les autres corps procédaient à leur mobilisation.

L'armée du Rhin comprenait sept corps d'armée, la Garde impériale et une réserve générale.

Le 1er corps, confié au maréchal de Mac-Mahon, devait opérer en Alsace.

Le 3e corps fut formé à Metz, sous les ordres du maréchal Bazaine, avec les divisions de Nancy, Metz et Paris.

Le 4e corps, placé sous le commandement du général de Ladmirault, s'organisa, dès la déclaration de la guerre, à Thionville.

Le 5e corps, composé de l'armée de Lyon et placé sous les ordres du général de Failly, eut pour points de concentration Bitche et Haguenau.

Le 6e corps, sous le commandement de Canrobert, devait tout d'abord constituer une réserve au camp de Châlons; mais les événements ne tardèrent pas à bouleverser les premiers projets, et, le 9 août, Canrobert reçut l'ordre de diriger ses troupes sur Metz.

Le 7e corps, commandé par le général Félix Douai, eut pour points de concentration Belfort et Colmar.

L'armée du Rhin représentait des forces imposantes. Malheureusement cette armée, où entraient des troupes disséminées sur tout le territoire, ne pouvait se mobiliser sans d'énormes difficultés.

Rien n'avait été prévu, ou presque rien. En pleine paix, une telle négligence eût amené de la confusion. Comme il fallait faire vite, opérer, pour ainsi dire, devant l'ennemi, elle amena du chaos.

Le résultat fut terrible. Il eût été plus terrible encore si les hommes éminents qui dirigeaient la compagnie des chemins de fer de l'Est, si les agents de cette compagnie, n'eussent puisé dans leur patriotisme la force d'âme nécessaire à l'accomplissement des grandes choses. Ce qu'ils accomplirent, alors que tout était chaos chez nous, étonna l'Europe.

Dès le début, lorsqu'ils surent ce qu'on attendait d'eux, le directeur de la compagnie, M. Jacqmin, un des administrateurs, M. Chevandier de Valdrome, ministre de l'intérieur, le secrétaire général et les principaux chefs de service, élaborèrent un plan d'action aussi ingénieux que pratique. Ce plan, appliqué avec un admirable dévouement par le personnel secondaire, permit de réaliser des merveilles.

En moins de dix jours, la compagnie de l'Est lança vers la frontière près de six cents trains, qui transportèrent 187 000 hommes, 33 000 chevaux, 3 200 canons ou voitures, 950 wagons de munitions.

L'encombrement fut prodigieux. Les agents, seuls chargés du service et de l'embarquement, restèrent à leur poste jour et nuit sans

prendre un moment de repos. Et pourtant, chose à peine croyable, l'on n'eut pas un accident à déplorer.

Si l'on considère que les hauts fonctionnaires actuels de la compagnie de l'Est n'ont rien à envier à leurs anciens, que le dévouement des agents est toujours le même et que le matériel ne laisse rien à désirer ; si l'on considère enfin que tout, à présent, est prévu dès le temps de paix, alors que rien ne l'était avant 1870, on peut affirmer que notre mobilisation ne saurait être dépassée en rapidité, et l'on doit envisager l'avenir avec confiance.

Après l'affaire de Sarrebrück, Frossard multiplia les reconnaissances afin de s'éclairer sur les mouvements de l'ennemi. Il acquit bientôt la certitude que toute une armée prussienne, composée des 7e et 8e corps, évoluait à l'abri des forêts de la frontière dans le but d'entourer Sarrebrück.

Frossard avait connaissance de l'échec de Wissembourg. De plus, on venait de lui notifier une décision aux termes de laquelle l'armée du Rhin se trouvait coupée en deux, Bazaine réunissant sous son commandement les 2e, 3e et 4e corps, alors que Mac-Mahon prenait les 1er, 5e et 7e corps. Tout cela n'était guère rassurant.

Le commandant de notre 2e corps craignit d'être enveloppé, et il résolut, le 5 août, de se replier sur Forbach.

Le mouvement s'exécuta immédiatement. Toutes les troupes reculèrent, à l'exception de la division de Laveaucoupet, qui fut maintenue à la frontière, sur les hauteurs de Spicheren. Mais dans la soirée du 5 août, considérant qu'il importait de défendre Forbach où étaient réunis des approvisionnements importants, Frossard renvoya sur la frontière, pour couvrir Forbach, la brigade Jolivet. Cette brigade occupa le vallon de Stiring, que traversent la voie ferrée et la route de Sarrebrück.

Dans la soirée, on apprit que le 3e corps, arrivant de Boulay,

s'établissait en seconde ligne à Saint-Avold et que Bazaine installait son quartier général dans cette localité.

Le lendemain, dès l'aube, les Prussiens attaquèrent vigoureusement Stiring et Spicheren. La défense fut héroïque et digne de notre armée. Pendant toute la journée, nos soldats se battirent comme des lions; mais sans cesse ils trouvaient devant eux des troupes fraîches, et leur héroïsme fut inutile; ils durent se replier sur Sarreguemines.

Bazaine, qui avait sous la main tout un corps d'armée et qui entendait le canon de Forbach, n'envoya pas de renforts, malgré les demandes pressantes et réitérées de Frossard. Il ne parut même pas sur le champ de bataille, alors qu'il eût pu s'y rendre en vingt minutes par le chemin de fer. Le conseil de guerre de Trianon reprocha durement cette conduite au maréchal, et celui-ci se défendit fort mal.

Pendant que Frossard succombait à Forbach, Mac-Mahon perdait, en Alsace, la sanglante bataille de Frœschwiller[1]. Ces défaites ouvraient notre territoire à l'ennemi et remettaient en cause toute notre mobilisation.

Alors que Mac-Mahon se retirait sur le camp de Châlons avec les débris du 1er corps, entraînant dans sa retraite les 5e et 7e corps, les autres grandes unités de l'armée du Rhin recevaient l'ordre de se concentrer à Metz.

Elles y arrivèrent successivement, et, le 12 août, Bazaine réunit sous son commandement une magnifique armée de 175000 hommes, composée des 2e, 3e, 4e, 6e corps, de la brigade Lapasset du 5e corps, de la Garde impériale, d'une réserve de cavalerie, d'une réserve d'artillerie et d'une réserve de génie.

L'armée de Metz était définitivement constituée.

Le jour même de sa formation, un conseil de guerre décida qu'elle gagnerait immédiatement, par l'Argonne, les plaines de la Champagne.

[1] Voir *Les Étapes héroïques*.

I

LE RAVIN DE COLOMBEY

Le paysage situé à l'èst de Metz, qui servit de décor au premier acte du drame, semble fait pour la paix éternelle. C'est un véritable fouillis de verdure où l'œil charmé découvre des collinettes ravissantes, des plateaux fertiles, des bois touffus, des ruisseaux limpides, des routes blanches, des sentiers proprets. Au fond du décor surgit la masse grise de la grande ville lorraine, cerclée d'argent par la Moselle et la Seille.

Le terrain, légèrement tourmenté, forme deux grands plateaux séparés par un ruisseau qu'utilisent des moulins et par deux ravins assez accentués, les ravins de Colombey et de Montoy. Au nord de Metz, c'est le plateau de Sainte-Barbe ; plus bas, à l'est, c'est celui de Borny.

Çà et là, des clochers pointent leur flèche vers le ciel, des toits miroitent derrière un rideau de feuillage. Le paysage est peuplé de villages tranquilles.

Dans la verdure du plateau de Sainte-Barbe se cachent Servigny, Noisseville, Nouilly, Mey ; dans celle du plateau de Borny, Colombey, Ars-Laquenexy, Mercy et Grigy.

s'établissait en seconde ligne à Saint-Avold et que Bazaine installait son quartier général dans cette localité.

Le lendemain, dès l'aube, les Prussiens attaquèrent vigoureusement Stiring et Spicheren. La défense fut héroïque et digne de notre armée. Pendant toute la journée, nos soldats se battirent comme des lions; mais sans cesse ils trouvaient devant eux des troupes fraîches, et leur héroïsme fut inutile; ils durent se replier sur Sarreguemines.

Bazaine, qui avait sous la main tout un corps d'armée et qui entendait le canon de Forbach, n'envoya pas de renforts, malgré les demandes pressantes et réitérées de Frossard. Il ne parut même pas sur le champ de bataille, alors qu'il eût pu s'y rendre en vingt minutes par le chemin de fer. Le conseil de guerre de Trianon reprocha durement cette conduite au maréchal, et celui-ci se défendit fort mal.

Pendant que Frossard succombait à Forbach, Mac-Mahon perdait, en Alsace, la sanglante bataille de Frœschwiller[1]. Ces défaites ouvraient notre territoire à l'ennemi et remettaient en cause toute notre mobilisation.

Alors que Mac-Mahon se retirait sur le camp de Châlons avec les débris du 1er corps, entraînant dans sa retraite les 5e et 7e corps, les autres grandes unités de l'armée du Rhin recevaient l'ordre de se concentrer à Metz.

Elles y arrivèrent successivement, et, le 12 août, Bazaine réunit sous son commandement une magnifique armée de 175000 hommes, composée des 2e, 3e, 4e, 6e corps, de la brigade Lapasset du 5e corps, de la Garde impériale, d'une réserve de cavalerie, d'une réserve d'artillerie et d'une réserve de génie.

L'armée de Metz était définitivement constituée.

Le jour même de sa formation, un conseil de guerre décida qu'elle gagnerait immédiatement, par l'Argonne, les plaines de la Champagne.

[1] Voir *Les Étapes héroïques*.

I

LE RAVIN DE COLOMBEY

Le paysage situé à l'èst de Metz, qui servit de décor au premier acte du drame, semble fait pour la paix éternelle. C'est un véritable fouillis de verdure où l'œil charmé découvre des collinettes ravissantes, des plateaux fertiles, des bois touffus, des ruisseaux limpides, des routes blanches, des sentiers proprets. Au fond du décor surgit la masse grise de la grande ville lorraine, cerclée d'argent par la Moselle et la Seille.

Le terrain, légèrement tourmenté, forme deux grands plateaux séparés par un ruisseau qu'utilisent des moulins et par deux ravins assez accentués, les ravins de Colombey et de Montoy. Au nord de Metz, c'est le plateau de Sainte-Barbe ; plus bas, à l'est, c'est celui de Borny.

Çà et là, des clochers pointent leur flèche vers le ciel, des toits miroitent derrière un rideau de feuillage. Le paysage est peuplé de villages tranquilles.

Dans la verdure du plateau de Sainte-Barbe se cachent Servigny, Noisseville, Nouilly, Mey ; dans celle du plateau de Borny, Colombey, Ars-Laquenexy, Mercy et Grigy.

Le 14 août, les habitants de Metz furent réveillés avant l'aube par des appels de clairons.

Nul ne s'étonna, car l'on avait appris la veille, dans la soirée, que les troupes campées autour de la ville devaient se mettre en marche de grand matin pour traverser la Moselle et commencer ensuite leur retraite par la route de Gravelotte.

Un brouillard épais et froid noyait les collines et emplissait les vallons, étouffant tous les bruits, mettant de la tristesse sur les choses.

La tristesse était aussi dans les cœurs. On savait que les Prussiens surveillaient notre armée, épiaient tous ses mouvements; leur cavalerie battait le pays depuis plusieurs jours, poussant des pointes audacieuses jusque sous les forts de Metz. Des paysans avaient vu défiler derrière les bois des colonnes d'infanterie; ils avaient vu passer des canons.

Qu'adviendrait-il de tout cela?

Dans les cantonnements, grelottant sous la buée blanche, nos soldats roulaient les tentes, bouclaient les sacs, chargeaient les voitures.

Ils avaient hâte de marcher, hâte de partir. Il leur semblait qu'ils échapperaient ainsi au brouillard qui augmentait la tristesse des choses et la tristesse des cœurs.

Bientôt tout fut prêt. Alors, sac au dos, les hommes attendirent.

Ils attendirent longtemps, piétinant sur place autant pour essayer de calmer leur impatience que pour se réchauffer.

Les heures s'écoulaient, et l'impatience se changeait en colère.

De temps à autre, des coups de feu éclataient, l'on ne savait où.

Vers neuf heures, le brouillard se dissipa comme par enchantement, et le sourire du soleil s'épanouit sur l'immense décor. Alors il y eut une détente dans les esprits, on se sentait revivre.

Enfin, vers midi, on se mit en marche, lentement, très lente-

ment, car l'encombrement était énorme. Cette marche devint bientôt plus énervante, plus déprimante que l'attente, et les officiers eurent fort à faire pour maintenir leurs hommes dans les rangs.

Soudain, un peu après quatre heures, l'air fut ébranlé par une détonation violente, pareille à un coup de tonnerre formidable, et une fumée blanche s'éleva au delà du village de Colombey, sur la pente d'un mamelon que veloutait l'or pâlissant du soleil.

De toutes parts des cris éclatèrent :

« Le canon! le canon! »

La bataille de Borny commençait. Les canons prussiens venaient de donner le signal du terrible drame qui allait ensanglanter la terre lorraine.

Nos soldats firent face à l'ennemi avec un admirable entrain.

Les 2e et 3e divisions du 3e corps, qui dessinaient leur mouvement de retraite, s'établirent rapidement autour de Colombey. En même temps, les divisions de Cissey et de Lorencez, du 4e corps, qui avaient atteint déjà la vallée de la Moselle, remontèrent les pentes au pas gymnastique, tous les clairons sonnant la charge, pour se porter au secours du 3e corps.

Les maisons basses du village de Colombey s'alignent, à l'est de Borny, devant un parc superbe. Au sud du village, on aperçoit les murailles grises du château d'Aubigny, et plus bas, les murs blancs de la ferme de la Grange-aux-Bois. Puis ce sont d'autres villages : Ars-Laquenexy, Mercy, Grigy, ce dernier au sud de Borny.

Au nord de Colombey passe la grand'route de Sarrebrück à Metz, et, un peu plus haut, celle de Sarrelouis qui, en se soudant à la première, à quelques kilomètres des forts de Metz, forme avec celle-ci un angle aigu dans lequel est niché le village de Montoy.

Une petite route blanche, à droite de laquelle se dresse l'importante ferme de Sébastopol, unit Colombey à Borny, et de cette

route se détache un large chemin qui rejoint la route de Sarrebrück devant la ferme de Bellecroix. Enfin, un chemin creux bordé de peupliers énormes va directement de Colombey à la route de Sarrebrück en longeant les pentes du ravin auquel le village a donné son nom.

Deux petits bois ornent le paysage : l'un, situé à l'ouest, est séparé du village par une prairie qui monte en pente douce vers le chemin creux ; l'autre, un bois de sapins, étend son ombre éternelle à droite de ce chemin.

Les troupes du 3e corps avaient pris leurs positions de combat sous le feu de l'ennemi avec une merveilleuse rapidité.

La brigade Potier (7e, 29e de ligne et 7e bataillon de chasseurs) occupait le bois situé à l'ouest de Colombey. La brigade Arnaudeau (59e et 71e de ligne) avait gagné la ferme de Sébastopol et barrait la route de Borny. La brigade Duplessis (69e et 90e de ligne) s'était placée en arrière de Montoy, à l'angle des routes de Sarrelouis et de Sarrebrück. La brigade Mayral (13e et 14e de ligne) s'était établie auprès de la ferme de Bellecroix.

Enfin, le 15e bataillon de chasseurs, appartenant à cette dernière brigade, s'était emparé par un coup d'audace du petit bois de sapins.

. . . .

Dans le parc de Colombey, dont le feuillage bruissait sous les caresses d'une brise légère, les tirailleurs prussiens chargeaient leurs armes. Les ombres des grands arbres de la lisière s'allongeaient étrangement, zébrant les sillons roux et les prés fleuris.

Presque en face du parc, dans le bois de sapins où régnait une ombre lourde de nécropole, les chasseurs du 15e observaient, farouches, les dents serrées, les doigts crispés sur la culasse du chassepot, bien décidés à ne pas abandonner la position avancée qu'ils venaient de conquérir.

Soudain on entendit des commandements gutturaux.

Les Prussiens allaient tenter de franchir le ravin.

Dans le petit bois, une voix claire et bien timbrée, la voix du commandant Lafouge, laissa tomber ces mots qu'attendaient les chasseurs :

« Feu à volonté! »



Saint-Julien. — Ruisseau de Vallières. (Photo : Nels, Metz.

La fusillade s'engagea, ardente, terrible. Les balles sifflaient, bourdonnaient, s'abattaient par essaims sur les sapins du petit bois et sur les arbres du parc, hachant les branches, fauchant les hommes.

Plusieurs fois l'ennemi voulut quitter son abri, se lancer à l'assaut du bois noir défendu par les chasseurs.

Des officiers allemands apparaissaient alors à découvert, leurs

hautes silhouettes se détachant sur le feuillage comme sur un écran; ils levaient leur sabre et hurlaient :

« *Forwaertz! Forwaertz!* »

Chaque fois les Prussiens durent reculer, après avoir subi des pertes énormes.

Bientôt les deux régiments de la brigade Mayral accoururent au secours des chasseurs. Le 19ᵉ se déploya rapidement à gauche du bois, en pleine lumière; les tirailleurs du 41ᵉ s'agenouillèrent dans le chemin creux.

Sur la lisière du parc, devant le ravin, les cadavres allemands formaient comme une barricade, et les lueurs roses du couchant donnaient aux visages convulsés des morts un effrayant relief.

Le général von Zastrow, commandant le 7ᵉ corps prussien, fit appel au canon. Des batteries installées sur la route de Sarrebrück, au nord de Colombey, prirent pour cible la tache noire des sapins et vomirent, par paquets, des obus et de la mitraille. En même temps, des colonnes de renfort furent lancées contre nos positions.

Sous l'avalanche de fer, nos soldats ne bronchèrent pas. Accueillies par un feu d'enfer, les colonnes allemandes rentrèrent sous bois dans le plus grand désordre, laissant sur les pentes fleuries du plateau de Colombey des monceaux de cadavres.

De notre côté, les pertes étaient sensibles aussi.

Du petit bois, on apercevait, derrière un talus, les corps de plusieurs hommes du 41ᵉ. Un jeune caporal, un enfant, avait le ventre ouvert; dans sa main droite crispée par la douleur, exsangue, il serrait une photographie jaunie. Un soldat, foudroyé par un obus, était resté dans la position du tireur à genoux, le chassepot à l'épaule. Un autre n'avait plus de bras; il était étendu sur le dos, dans une mare de sang, et un sourire ironique plissait sa face blême. A ses côtés, un blessé se tordait dans des convulsions affreuses.

La lutte s'étendait et devenait de plus en plus vive. Dans l'immense décor, on se battait partout.

Des nuages de fumée flottaient au-dessus des collines et des bois, poussés par la brise vers la ville de Metz, dont les clochers, dorés par les derniers rayons du soleil, scintillaient comme des phares au fond du champ de bataille.

Autour de Colombey, on entendait des rugissements de fauves en fureur, des appels déchirants, des gémissements, des râles d'agonie.

Là, un blessé criait, d'une voix qui n'avait plus rien d'humain : « A boire! à boire! » Plus loin, un autre hurlait : « Achevez-moi! tuez-moi! je souffre trop! » Quelques-uns montraient le poing aux Prussiens, en balbutiant des paroles de haine et de vengeance. D'autres, d'une voix douce, d'une voix de rêve, réclamaient leur mère et mouraient en murmurant : « Maman! maman! »

Pauvres enfants! pauvres mères!

On ne pouvait rien pour ces malheureux; il fallait se battre, se battre sans repos ni trêve.

Par instants, des commandements dominaient le bruit de la fusillade et le fracas du canon.

« Feu!... feu à volonté!... »

Puis c'étaient des recommandations faites d'une voix claire par les officiers :

« Attention à droite!... couchez-vous!... ne tirez pas si vite!... »

La seconde brigade de la division Castagny dut bientôt s'engager à son tour, car les attaques de l'ennemi devenaient de plus en plus furieuses.

Les deux régiments de cette brigade (69ᵉ et 90ᵉ) se portèrent en ligne avec un entrain superbe, sous un feu d'une violence inouïe.

Des troupes prussiennes débouchaient d'un ravin, vers le nord, et se disposaient à traverser la route de Sarrelouis pour se joindre aux fractions qui occupaient le parc de Colombey. De leur côté, ses fractions faisaient des efforts désespérés pour déborder notre gauche et faciliter la tâche aux renforts qui arrivaient.

A tout prix il fallait arrêter ce mouvement, empêcher la jonction des deux troupes.

« Feu ! »

Une grêle de balles s'abattit sur l'ennemi ; puis les clairons sonnèrent la charge, et plusieurs unités des 69e et 90e s'élancèrent à la baïonnette pour nettoyer la crête du ravin. En même temps, une batterie de mitrailleuses, installée près de la ferme de Bellecroix, se mit de la partie.

Les Prussiens voulurent quand même essayer de passer.

Dans un ordre parfait, une colonne s'engageait sur la crête. Aussitôt les mitrailleuses faisaient entendre leur singulier crépitement, et l'on voyait fondre la masse ennemie, des brèches sanglantes s'y creusaient.

Alors des poitrines bouchaient les brèches, la colonne se reformait, puis elle reprenait sa marche en avant, sa marche à la mort. Et derrière elle une autre troupe apparaissait, prête au sacrifice, magnifique et tranquille.

Malgré leur bravoure, à laquelle il est juste de rendre hommage, les Prussiens ne passèrent pas.

Au cours d'une relève de tirailleurs, le sous-lieutenant Emard, du 90e, fut tué près du ruisseau de Colombey. Il tomba sur un petit talus, au pied d'un saule rabougri, en criant :

« En avant, mes amis ! »

. . . .

Pendant que la division de Castagny luttait au nord de Colombey, la division Metman (brigades Potier et Arnaudeau) supportait, au sud et à l'ouest, de terribles assauts.

De ce côté, les Prussiens étaient massés dans le bois situé à l'ouest du village, et leurs réserves occupaient le château d'Aubigny.

Ils avaient devant eux les 7e et 71e de ligne et le 7e bataillon de chasseurs.

Notre artillerie criblait d'obus le bois de Colombey, en faisant

un enfer où les chassepots de nos fantassins clouaient les bataillons ennemis.

Vers quatre heures et demie, des hourras éclatèrent dans ce bois, battu par la mitraille et fouillé par les balles ; puis la feuillée s'ouvrit devant un torrent humain qui roula bientôt à découvert, avec une rumeur de houle, dans une prairie ensoleillée. Le torrent longea le bois, les hourras redoublèrent ; on entendit des cliquetis d'armes et des commandements rauques.

Pour aborder le 71ᵉ de ligne, l'ennemi devait tourner à gauche après avoir suivi la lisière du bois.

Bientôt la tête de la colonne apparut, face au régiment français. Des officiers marchaient en avant, l'épée haute, stimulant leurs hommes, qui poussaient toujours leurs hourras énervants.

« *Forwaertz! Forwaertz!* »

Soudain six mitrailleuses, rapidement mises en batterie, se démasquèrent en face de la colonne qui roulait dans la prairie, pareille à un nuage d'orage dans un ciel calme. L'air fut déchiré par des crépitements secs, et quand la brise eut dissipé la fumée des mitrailleuses, on aperçut quelques Prussiens qui fuyaient, affolés, vers le bois. La colonne avait été fauchée par la mitraille ; des centaines de morts et de mourants gisaient dans l'herbe sanglante ; la prairie était couverte d'uniformes sombres, d'armes et de casques.

Par trois fois les Allemands essayèrent de sortir du bois ; par trois fois nos terribles mitrailleuses accomplirent l'œuvre de mort. Un régiment, le 55ᵉ westphalien, fut complètement détruit.

Un peu après cinq heures, le général Decaen, qui a remplacé Bazaine dans le commandement du 3ᵉ corps, se dirige au galop, suivi de son état-major, vers le 71ᵉ de ligne.

Ce régiment, toujours aux prises avec les Prussiens, disparaît presque dans un nuage de fumée. La fusillade est si violente, si

intense, qu'elle produit un bruit comparable à un roulement de tambour et que les balles forment comme une poussière entre les deux troupes.

Le commandant du 3e corps vient de dépasser la ferme de Sébastopol, quand le commandant Munier, son aide de camp, aperçoit une large tache de sang sur le pantalon du général.

« Vous êtes blessé? demande-t-il à son chef.

— Ce n'est rien, répond le général à voix basse,... une balle dans la jambe.

— Cela peut être plus grave que vous ne pensez. Souffrez que je vous conduise à l'ambulance.

— Ce n'est rien, je vous le répète;... je ne veux pas en un pareil moment abandonner le champ de bataille... »

Puis il ajoute, en montrant un groupe de tirailleurs dissimulés derrière des plants de vigne, dans lequel un soldat dont la tête est enveloppée de linges sanglants charge son fusil :

« Celui-là aussi est blessé, et voyez, il se bat quand même, le brave garçon... Le devoir est ici, je reste. »

Decaen reste, en effet. Il se place sur une éminence gazonnée où ruissellent les balles et les obus et, tranquillement, promène sa lunette autour de lui.

Le général constate avec satisfaction que partout nos troupes tiennent bon, que notre artillerie répond avec succès à l'artillerie allemande.

Peut-être même, à cette heure, pourrions-nous, — devrions-nous, — prendre résolument l'offensive, essayer de culbuter les Prussiens.

Mais les instructions du maréchal sont formelles : il faut se borner à maintenir l'ennemi, afin de ne pas compromettre le mouvement de retraite.

Se battre, mais ne pas vaincre, telle est la formule.

Une heure plus tard, au moment où Decaen, apercevant le maréchal, veut s'avancer vers le commandant en chef, une balle frappe

son cheval, qui tombe lourdement et écrase dans cette chute la jambe blessée du général.

Aussitôt on se précipite vers le commandant du 3ᵉ corps, on l'étend sur un cacolet, on veut l'emporter.

Mais il refuse encore.

« Le devoir est là, » répète-t-il obstinément.

Il faut que le maréchal en personne vienne lui donner l'ordre de se laisser conduire à l'ambulance.

Le malheureux général mourut de sa blessure quelques jours plus tard, après avoir souffert le martyre.

Avant la déclaration de guerre, Decaen commandait, à Metz, la 5ᵉ division.

Les canons prussiens couvraient d'obus le plateau de Colombey.

Dans le bois, l'ombre s'épaississait rapidement. À l'horizon, une ligne sombre, posée comme par une fine estompe, annonçait l'approche du soir. L'azur prenait une teinte vert pâle, qui allait en se dégradant vers la tache lumineuse du couchant. C'était l'heure où la poésie des champs atteint son maximum d'intensité.

Nos soldats étaient las de s'être trop battus. Certes, leur courage ne faiblissait pas; mais, malgré eux, ils subissaient l'influence de l'heure; leur âme s'imprégnait de la tendresse des choses; malgré eux, leur esprit fatigué allait vers des coins de paysages tranquilles, où des êtres chers les attendaient. Ils se prenaient à penser à la douceur de vivre, eux que la mort guettait, qui avaient assisté à tant d'agonies.

Mais il fallait se battre encore, se battre toujours. Le passé, l'avenir, c'était le rêve. Le présent, c'était la lutte, la mort peut-être.

Protégés par leur formidable artillerie, les tirailleurs ennemis se montraient à découvert, s'avançaient audacieusement sur la pente du plateau.

Une troupe prussienne arrivait par la route de Sarrelouis, où sa

masse bleue formait, sur la route blanche, une tache qui semblait glisser entre les peupliers. Au-dessous de la route de Sarrebrück, notre gauche se trouvait débordée.

Il fallait faire tête partout.

Le général Duplessis prit un bataillon du 90e, le 2e, envoya deux compagnies sur la route de Sarrelouis et courut, avec le reste de la troupe, au secours des tirailleurs de notre gauche.

Une violente décharge accueillit le bataillon. Le général Duplessis tomba, grièvement blessé, et, à ses côtés, furent également blessés ses deux officiers d'ordonnance, le capitaine Senault et le lieutenant Grégoire.

En moins de cinq minutes, le bataillon perd deux officiers, le commandant Gremillet et le lieutenant Bœuf, et plus de cinquante hommes; six officiers et plus de deux cents hommes sont blessés.

Le drapeau du régiment, qui a roulé dans une boue sanglante, est ramassé par un sergent.

Ayant constaté par lui-même le danger que courait le malheureux bataillon, Castagny fit appeler le colonel Cornat, du 4e régiment de dragons.

« Colonel, dit-il simplement en montrant la petite troupe qui allait se trouver enveloppée; colonel, il faut dégager ces braves gens, les sauver. »

Le colonel fit le salut militaire :

« Comptez sur nous, mon général, » répondit-il.

Quelques minutes plus tard, deux nuages de poussière s'élevèrent à l'ouest, du côté de Bellecroix, l'un sur la route de Sarrelouis, l'autre sur la route de Sarrebrück. On entendit le bruit cadencé d'un infernal galop, que ponctuait le fracas de la fusillade; puis les dragons passèrent, rapides, penchés sur l'encolure de leurs chevaux, le sabre pointé en avant.

Nos tirailleurs crièrent :

« Vivent les dragons! »

Déjà les cavaliers étaient loin. On n'apercevait plus, entre les peupliers des deux routes, qu'une colonne de poussière à travers laquelle, de temps à autre, apparaissaient des tuniques bleues et des collets blancs.

Sur la route de Sarrelouis, la charge était conduite par le colonel Cornat, le chef d'escadrons de Ravel, les capitaines Vilfeu et Delthière. Sur la route de Sarrebrück, elle était conduite par le chef d'escadrons Lubert, les capitaines Chomel et de Kerouartz.

Cette charge, exécutée sous un déluge de balles, sauva d'une perte certaine le 2e bataillon du 90e de ligne.

Le combat de tirailleurs continuait autour de Colombey, horriblement meurtrier.

Un seul bataillon du 71e, le 3e, comptait deux officiers tués, très jeunes tous les deux; le sous-lieutenant Baleme, promu le 1er octobre 1866, et le sous-lieutenant Libersat, promu le 9 mars 1867. Huit officiers étaient blessés : le lieutenant-colonel Pichot-Duclois, qui avait voulu commander le bataillon; les capitaines Heraud, Lecompte, Maurice; les lieutenants Morvan et Mallet, les sous-lieutenants Guérand et Parmentier. Cinquante hommes de troupe avaient été tués; plus de deux cents étaient blessés.

La prairie où se tenait le bataillon, entre le chemin de Borny à La Grange-au-Bois et le bois occupé par les Prussiens, était jonchée de tuniques bleu foncé à collet jonquille et de pantalons rouges baignant dans des flaques de sang : fleurs sinistres, fleurs de mort. Derrière une sorte de renflement du terrain couronné d'herbes folles, une trentaine d'hommes, étendus sur le gazon, paraissaient dormir. Ces hommes ne devaient plus se réveiller : un paquet de mitraille les avait fauchés, les avait couchés dans la tombe éternelle sous le ciel lorrain mélancolique et doux, sur la bonne terre fertile dont la guerre allait faire « la Terre sanglante ».

Six heures et demie. Le soleil vient de disparaître derrière les coteaux de la Moselle, laissant derrière lui, dans le ciel couleur de

turquoise verdie, de longs sillons roses. La ligne bleuâtre de l'horizon s'étend de plus en plus; une sorte de brume monte lentement entre les collines; les contours s'atténuent, se fondent; les choses lointaines deviennent indécises. Le paysage délicieux, où la guerre sème des cadavres et des ruines, s'emplit de rêve et de mystère.

Dans le petit bois de sapins, dans le chemin bordé de peupliers, nos soldats tiennent toujours, formant comme une digue devant les masses ennemies.

Ce bois et ce chemin sont devenus la clef de nos positions de Colombey. Si les Prussiens ne s'en emparent pas, la journée est perdue pour eux.

Von Zastrow l'a compris.

Il fait mander le général Osten-Sacken, commandant de la 25e brigade.

« Coûte que coûte, dit-il, il faut enlever ce bois maudit. »

Le général Osten-Sacken ne répond pas; mais aussitôt il réunit toutes les troupes dont il peut disposer, forme une colonne compacte, l'enlève vigoureusement et la jette sur le bois, où elle réussit à pénétrer, repoussant nos chasseurs.

Ceux-ci ne vont pas loin.

A la voix du commandant Lafouge, ils se reforment devant le bois. Tous les officiers se mettent à leur tête; les clairons sonnent la charge, et nos héroïques petits vitriers se ruent, en poussant des cris de rage, à l'assaut de la position perdue.

Une lutte atroce s'engage alors sous les sapins; on se fusille de si près, que les vêtements des hommes atteints prennent feu; on se massacre à coups de crosses, à coups de pierres. Toutes les armes sont bonnes, pourvu qu'elles tuent.

Chacun agit à sa guise, car il est impossible de diriger un semblable combat.

Là, deux chasseurs font de l'escrime à la baïonnette contre une douzaine d'Allemands et en couchent la moitié sur le sol durci et

crevassé. Plus loin, un jeune sergent s'aligne contre un hauptmann qui a le double de sa taille. Ailleurs, des Allemands et des Français ont l'air de jouer à cache-cache autour des arbres; mais les joueurs ont à la main des armes rouges de sang et poussent des cris sauvages. Tout homme pris est un homme mort.

Bientôt des clameurs joyeuses éclatent : les Français sont vainqueurs; les Allemands fuient en désordre, abandonnent le bois, poursuivis dans leur retraite par les balles des chasseurs.

De son côté, le 69e d'infanterie, qui avait pris position à droite du petit bois, a supporté une attaque terrible dont il est sorti à son honneur.

Vers sept heures, des hourras éclatent, annonçant aux Français un nouvel assaut.

« Attention, les enfants! s'écrie le commandant Lafouge, tenons-nous bien! »

Le commandant n'a pas terminé la phrase, que déjà des nuées de Prussiens sortent du parc, emplissent le ravin d'un fourmillement sombre. On dirait qu'une invisible écluse s'est ouverte devant les masses ennemies.

Cette fois, les Prussiens réussissent à grimper jusqu'à la route de Sarrebrück et à prendre pied sur le plateau de Colombey. Cinq minutes plus tard, le petit bois de sapins est envahi.

« Feu, feu à volonté! rugit le brave Lafouge.

— Il n'y a plus de cartouches, mon commandant! » crie un officier, le lieutenant Granier.

Au même instant cet officier tombe lourdement, la face contre terre, tué net par une balle qui l'a frappé en pleine poitrine.

Le bois est presque cerné, toute résistance devient impossible.

La rage au cœur, le commandant Lafouge ordonne la retraite, et le bataillon rejoint, en arrière, les autres troupes de la brigade, laissant sous les sapins près de deux cents hommes tués ou blessés.

Les Prussiens s'emparent alors de ce bois dont la possession leur coûte si cher, puis, continuant leur marche en avant, tombent sur les troupes de la division Metman, qui doivent battre en retraite à leur tour après avoir subi des pertes énormes.

Tous les corps qui avaient opéré autour de Colombey se retirèrent dans la direction de Borny, pour se conformer aux ordres du maréchal Bazaine.

II

LE BOIS DE MEY

Au-dessus de la route de Sarrelouis, dont la blancheur se déroule entre deux rangées d'arbres, de jolis villages se cachent dans la verdure et les fleurs, ne montrant que la flèche de leur clocher ou quelques cheminées d'usines.

Au nord de Colombey, c'est Noisseville, dont les maisons grises, entourées de jardins, s'alignent dans une prairie fertile. A l'ouest de Noisseville et sur la même ligne, c'est Nouilly, blotti au pied d'un coteau parfumé. A l'ouest encore, c'est Mey, qu'abrite un bois délicieux; puis plus bas, en allant vers Metz, on rencontre Vantoux et Vallières; enfin au-dessous de Noisseville et de Nouilly, le village de Lauvallier forme une tache grise derrière un rideau de feuillage, sur la pente d'un coteau légèrement boisé.

Au début de l'action, lorsque les canons prussiens tonnèrent sur le coteau de Coincy, la division Grenier, du 4e corps, se déploya sur notre gauche, autour du village de Mey : la brigade Bellecourt (13e et 43e d'infanterie, 5e bataillon de chasseurs) en première ligne, la brigade Pradier (64e et 98e d'infanterie) en seconde ligne.

Le 5e bataillon de chasseurs occupa le bois situé au nord-est de Mey. Le 1er bataillon du 13e de ligne envahit le village; le 2e se

posta contre le bois, et le 3e entre le bois et le village. Quant au 43e de ligne, il se porta, pour servir de soutien, à la gauche du 13e.

Enfin l'artillerie de la division effectua sa mise en batterie entre les deux régiments, à l'angle du bois.

. . . .

Sur le plateau de Mey, inondé par une lumière dorée très douce et un peu mélancolique, qui était comme l'adieu du soleil à son déclin, nos soldats, étendus dans l'herbe, le chassepot entre les bras, écoutaient la fusillade qui venait d'éclater derrière les arbres de la route de Sarrebrück.

Devant eux, le plateau déroulait sous l'azur des rectangles offrant toutes les nuances du vert et des champs couverts d'un chaume brun très court. A la naissance des pentes, qui descendaient assez rapidement dans le vallon de Nouilly, des vignes pointaient, le long de leurs échalas.

Dans cette jolie campagne ensoleillée, tout était tranquille, et le calme dont jouissaient en un pareil moment les soldats de la brigade Bellecourt devenait presque angoissant.

Il ne devait pas être de longue durée.

Bientôt, en effet, des taches bleues apparurent dans les vignes.

« Attention ! les Prussiens ! » crièrent les hommes des postes avancés.

Aussitôt tout le monde fut debout.

De nombreux tirailleurs prussiens s'avançaient vers Mey, précédant la 2e division allemande du général Bentheim, que suivait le 1er corps commandé par Manteuffel.

Un feu de peloton, exécuté par le 5e bataillon de chasseurs, arrêta net les tirailleurs. Ils allaient reculer, quand arrivèrent les têtes de colonnes de la 2e division allemande.

Toutes les troupes ennemies se ruèrent alors à l'assaut du plateau.

Elles furent accueillies par nos mitrailleuses, qui causèrent dans

leurs rangs de terribles ravages. En quelques instants, les crêtes se couronnèrent de cadavres.

Manteuffel, alors, fit donner toute l'artillerie de son corps d'armée, plus de quatre-vingts pièces.

Les obus ruissellent sur le plateau de Mey. Pourtant nos soldats ne songent pas à reculer. La mort est partout. Qu'importe?

Sous la nappe de fer qui sort de leurs canons, les Prussiens s'élancent contre le bois, poussant déjà des hourras de victoire; mais ils comptaient sans les chasseurs. Une fusillade terrible s'engage; des éclairs rapides brillent partout; une fumée intense flotte entre les deux troupes, cachant les hommes qui tombent, fauchés comme des épis mûrs, et dont les cris de rage et de douleur ajoutent à l'horreur de la scène.

Devant la lisière du bois, le 5ᵉ bataillon de chasseurs est décimé. Le capitaine de Fleury reçoit une balle dans la cuisse en ralliant ses hommes; le capitaine Chabert est blessé mortellement. Sur la crête du plateau, dans les vignes, le sol est tapissé de cadavres allemands.

L'ennemi recule, et les clairons des chasseurs saluent ce succès par une sonnerie qui ressemble à un rugissement.

Mais aussitôt l'attaque recommence; la lutte devient de plus en plus ardente, de plus en plus passionnée.

La 1ʳᵉ compagnie du bataillon de chasseurs perd son chef, le capitaine Humbert, tué raide par une balle reçue en pleine poitrine. La 5ᵉ, celle du capitaine de Fleury, est commandée par le sergent-major, tous les officiers étant hors de combat.

L'aspect du bois est effrayant. Sous la feuillée, que trouent les obus, des mourants agonisent. Çà et là des blessés se traînent, laissant derrière eux des traces sanglantes, dans l'espoir d'échapper à la pluie de fer.

Un officier, le lieutenant Domenech, aperçoit au pied d'un gros arbre quatre hommes couchés. Il s'approche : trois des soldats sont

morts; le quatrième, qui n'est que blessé, essaye de se dégager, d'échapper à l'étreinte horrible des morts.

Pris de pitié, l'officier lui tend la main. Alors le soldat éclate de rire.

« Ah! ah! s'écrie-t-il, je vous attendais... Vous venez me chercher pour me conduire auprès de ma mère... Il fait beau, le voyage sera bon... »

Le malheureux est devenu fou.

La brigade Pradier, abandonnant sa position de réserve, s'est mise en ligne à son tour; mais, à cette heure, la division Grenier a devant elle tout le corps d'armée de Manteuffel. Il faut reculer.

La rage au cœur, les larmes aux yeux, pensant aux camarades tombés sur le plateau maudit et qui ne seront pas vengés, nos soldats se replient lentement, face à l'ennemi.

Soudain on entend un roulement sourd du côté de Metz, et bientôt on aperçoit des artilleurs qui arrivent au grand trot. Presque aussitôt des sonneries de clairons éclatent, vibrantes, haletantes, et le plateau de Vallières, à l'ouest de Mey, se hérisse de baïonnettes.

Les yeux brillent, les têtes se redressent.

Non, on n'est pas vaincu encore. C'est l'artillerie du 4e corps, c'est la division de Cissey!

On va venger les morts.

Vive la France!

Pendant un moment, la fumée cache aux défenseurs de Mey les baïonnettes qui viennent de surgir au-dessus de Vallières; mais on entend toujours les clairons qui sonnent la charge à pleins poumons... Le son semble se rapprocher. Bientôt le 20e bataillon de chasseurs débouche au pas gymnastique sur le plateau de Mey, précédant d'une centaine de mètres seulement les deux régiments de sa brigade (1er et 6e de ligne).

Les obus et les balles tombent si dru sur la position, qu'avant

d'atteindre le village le bataillon est obligé de s'abriter derrière une



Sapeur de chasseurs. — Tableau de A. de Neuville.

immense baraque servant de hangar dressée à droite de la route. Il doit, du reste, former réserve pour les deux régiments de ligne.

Le 1er régiment s'est déployé au nord de Mey et lance deux compagnies vers le bois, sous le commandement du capitaine Girault. Ce brave officier enlève ses hommes sous une formidable averse de fer.

« En avant! en avant!... crie-t-il sans cesse. Hardi, les enfants!... il ne faut pas reculer! »

Les compagnies longent une haie épaisse que trouent les balles.

« En avant! en avant! » crie toujours Girault.

Dans cette haie, on entend comme des frôlements d'ailes, on dirait que des milliers d'oiseaux s'y poursuivent; ce sont les balles qui la traversent, produisant un bruissement singulier pareil au frou-frou d'une robe de satin.

Les soldats marchent en silence, impressionnés malgré eux, mais résolus. Pourtant, sous une décharge plus furieuse encore que les autres, ils s'arrêtent.

« Allons, allons, ça ne tue pas! » s'écrie le capitaine.

A peine a-t-il prononcé le dernier mot, qu'il s'affaisse, frappé à mort.

On s'empresse autour de lui, on veut l'enlever.

« Ne vous occupez pas de moi,... balbutie le vaillant officier, dont une écume sanglante frange les lèvres; j'ai mon compte. »

Et d'une voix faible il dit encore :

« En avant! »

D'un bond les hommes arrivent à l'extrémité de la haie, laissant dans son ombre, à côté de leur chef, une douzaine de leurs camarades.

A présent, ils ne pensent plus qu'à venger leurs morts. L'occasion se présente aussitôt. En arrivant dans la plaine, les tirailleurs du 1er aperçoivent plusieurs escadrons de uhlans formés en bataille.

« Feu! »

A la première décharge, une vingtaine de cavaliers mordent la poussière; un feu roulant en couche beaucoup d'autres sur le sol, et les escadrons décimés sont rejetés dans le ravin de Vallières.

A cette heure, le combat d'artillerie devient plus violent par suite de l'entrée en scène des batteries du 4e corps; les canons rugissent sur toutes les hauteurs qui entourent l'immense champ de bataille de Borny.

La nuit arrive rapidement, et pourtant on se bat toujours. Dans l'ombre qui s'épaissit, les collines ont l'air de mausolées gigantesques, les arbres prennent un aspect de fantôme, les ravins sont des trous noirs où l'on voit luire des baïonnettes et des pointes de casques à la lueur des éclairs bleuâtres qui s'échappent des fusils. On entend des cris furieux, des hourras, des appels déchirants, des plaintes. Et la grande voix des canons forme le base de ce concert affolant, drape la rumeur formidable de la bataille.

Sur cette rumeur de cauchemar, les horloges des églises laissent tomber leurs notes grêles pareilles à des sanglots.

Le 20e bataillon de chasseurs ne devait pas rester longtemps en réserve.

Le général Brayer, voyant que les Prussiens menacent le village de Mey, s'approche du commandant de Labarrière, et, montrant de la pointe de son épée les maisons grises dont les volets sont clos :

« Commandant, dit-il, je vous confie ce village. Portez-y votre bataillon, et tenez jusqu'à la mort s'il le faut.

— Oui, mon général, répond de Labarrière, jusqu'à la mort. »

Puis aussitôt il commande :

« En avant! »

Les chasseurs s'élancent au pas accéléré vers le village et y arrivent en même temps que le 3e bataillon du 64e de ligne.

Les Prussiens n'ayant pas poussé à fond leur attaque de ce côté, tout est tranquille. L'artillerie elle-même épargne les maisons basses blotties dans la verdure du plateau, sans doute parce qu'elle est occupée ailleurs. Mais vers le bois, où le 5e bataillon de chas-

seurs tient toujours, appuyé à présent par le 2e bataillon du 64e, l'on entend une fusillade enragée.

Entre le bois de Mey et Saint-Julien, le 1er bataillon du 64e, relié au 2e, forme une digue en face des troupes prussiennes venant de Nouilly, qui voudraient enfoncer notre gauche.

Devant ce bataillon, dans l'ombre des vallons et des ravins, des formes humaines glissent sans bruit, se massent derrière les talus, espérant sans doute surprendre nos soldats. Mais les sentinelles françaises font bonne garde. Couchées dans l'herbe ou dans les vignes des crêtes, elles ne perdent pas un seul des mouvements de ces ennemis silencieux, et plus d'une fois le chassepot leur brûle les doigts. Elles sont là pour voir et non pour tuer. Cependant un jeune soldat, un Meusien, n'y put tenir. A l'abri derrière un maigre buisson dressé sur un petit mamelon comme une touffe de poils follets sur une verrue, il observait consciencieusement. Tout à coup il voit s'avancer à pas de loup vers le buisson un grand diable de hauptmann coiffé d'une casquette plate, une pipe de porcelaine à la bouche, qui sans doute voulait observer, lui aussi. Notre petit soldat tire son sabre-baïonnette avec mille précautions pour ne pas faire de bruit, se ramasse sur lui-même, et, au moment où l'officier prussien arrive à bonne portée, il bondit comme un tigre.

La compagnie prussienne ne revit jamais son hauptmann ; et dans un village du département de la Meuse, il existe une pipe de porcelaine qui a son histoire.

Les ombres sortent enfin des vallons et des ravins ; la lutte s'engage dans une demi-obscurité qui la rend plus pénible et aussi plus farouche.

Soudain retentit la sonnerie : « Au drapeau ! » Les notes vibrent désespérément, tombent comme un glas dans le fracas de la bataille.

« Au drapeau ! » Dans une mêlée cette sonnerie est lugubre, elle signifie : « Le drapeau est en danger. »

Le porte-étendard du 64e, le sous-lieutenant Laurent, vient de



Trompette d'artillerie. — Tableau de A. de Neuville.
(Reproduction autorisée par Goupy et Cie, Paris.

tomber, blessé grièvement. Les Allemands se sont élancés sur le

drapeau, ils vont s'en emparer. Mais un sapeur, le brave Sabot, relève la loque sublime tachée de sang, la fait flotter fièrement, pendant qu'un clairon demande du secours. Autour de Sabot, des hommes se groupent, face à l'ennemi, superbes, se sacrifient héroïquement.

Le commandant Lefebvre, du 2e bataillon, est frappé mortellement. Il faut reculer, mais le drapeau est sauvé.

La nuit est venue, les étoiles brillent.

Le 64e se retire dans un champ, et l'on fait l'appel. Cet appel sur le champ de bataille est une véritable cérémonie funèbre.

Deux officiers sont tués, le lieutenant Meunier et le sous-lieutenant Stachino; six sont blessés mortellement, le commandant Lefebvre, les capitaines Ducloux et Mahton, les lieutenants Langlois, Specht et Panot; dix sont blessés plus ou moins grièvement.

La troupe compte vingt-deux hommes tués et deux cent vingt-sept blessés ou disparus.

Dans le bois de Mey, que la retraite du 64e a découvert, trois compagnies du 5e bataillon de chasseurs, devenues squelettes, se trouvent cernées. Cette petite troupe n'a plus que trois officiers, le capitaine Garcet, les sous-lieutenants Chomer et Knœpffler. Elle fond à vue d'œil sous les terribles feux croisés; cependant pas un homme ne parle de se rendre, pas un n'y songe.

Le capitaine Garcet dirige la défense suprême avec un entrain admirable, trouvant devant la mort des paroles qui mettent du cœur au ventre, qui des braves font des héros.

« Ces Prussiens nous verront sans doute mourir, dit-il; ils ne pourront pas se vanter d'avoir vu trembler un soldat du 5e. »

Hélas! le vaillant officier tombe à son tour, traversé de part en part par une balle.

« Ça y est, murmure-t-il. Allons, les enfants, dites adieu à votre capitaine, et tâchez de sortir d'ici à la baïonnette. »

L'ennemi pénètre déjà sous la feuillée, il n'y a pas une seconde à perdre.

Les deux sous-lieutenants rallient les soldats, s'emparent chacun du fusil d'un mort, et tous alors s'élancent, baïonnette en avant, sur les Prussiens stupéfaits de tant d'audace.

Tous ne passent pas. Le sous-lieutenant Knœpffler s'abat, frappé mortellement, sur le corps d'un officier prussien qu'il vient de tuer.

Sur huit officiers du 5e bataillon de chasseurs qui avaient pénétré dans le bois, sept étaient tués ou blessés grièvement.

Le lendemain de la bataille, le sous-lieutenant Knœpffler fut enterré dans un champ, sur la lisière de ce bois qu'il avait si bien défendu. Une telle tombe convenait à ce mort.

Après la prise du bois de Mey, les Prussiens marchèrent sur le village, qu'ils espéraient enlever facilement. Mais les chasseurs du 20e bataillon se souvenaient de la promesse faite par leur commandant au général Braver. Cette promesse, le commandant l'avait faite en leur nom, et ces braves avaient à cœur de la tenir.

Retranchés dans les maisons avec leurs camarades du 64e, embusqués derrière les haies, les arbres et les pans de murailles, ils laissèrent approcher la colonne ennemie, qui ne croyait plus avoir à combattre. Les Prussiens poussaient déjà des hourras de triomphe lorsqu'une grêle de balles s'abattit sur eux, les forçant à reculer, à se réfugier dans le bois.

La nuit était presque complète, une nuit fraîche qui sentait déjà l'automne. Les étoiles commençaient à s'allumer. Peu à peu la lutte s'apaisait; les artilleurs eux-mêmes paraissaient se lasser.

Les défenseurs du village ne savaient pas que le 5e bataillon de chasseurs avait abandonné le bois. Dans l'ombre ils ne pouvaient rien distinguer, et ils craignaient, en tirant sur le bois, de tirer sur leurs camarades.

Le commandant de Labarrière voulut se rendre compte, et, le revolver au poing, suivi par une section, protégé par le feu qui par-

tait des maisons et des jardins, il poussa une reconnaissance au nord de Mey.

Lorsqu'il arriva en face du bois, les Prussiens se montrèrent sur la lisière, agitant des mouchoirs blancs et levant la crosse en l'air.

Le commandant fit alors cesser le feu, et, tranquille, sans méfiance, s'avança vers les Prussiens.

Aussitôt la scène changea, devint tragique.

Ces ennemis, qui venaient de lever la crosse en signe de soumission, couchèrent rapidement en joue l'officier français et firent feu. Le pauvre de Labarrière tomba comme une masse, la tempe trouée.

Il est réellement pénible d'avoir à enregistrer de tels faits, qui, malheureusement, se produisirent plusieurs fois au cours de la campagne.

L'acte inqualifiable des Allemands alluma la rage dans le cœur des Français qui occupaient Mey.

Sans aucun commandement, d'eux-mêmes, les soldats du 20e bataillon de chasseurs et ceux du 64e de ligne se massèrent en avant du village; puis, frémissant de colère, pareils à des fauves en fureur, ils foncèrent sur le bois de Mey la baïonnette en avant, en hurlant :

« A mort! à mort! pas de quartier! »

La masse tout entière troua la feuillée. Les ennemis qu'on put atteindre furent massacrés sur place, et les autres s'enfuirent, épouvantés. En moins de dix minutes, le bois se trouva nettoyé.

Les Prussiens échouaient donc à Mey, puisqu'ils n'avaient pas gagné un pouce de terrain, puisqu'à la fin de la bataille les Français conservaient leurs positions.

Ceux-ci ne pouvaient faire mieux, attendu que les ordres du maréchal Bazaine s'y opposaient.

Il en était de même tout près de là, devant le village de Lauvallier, où la division Aymard, après une lutte acharnée, avait maintenu des forces prussiennes considérables sur la rive droite

des ravins de Lauvallier et de Vallières, opérant ainsi une diversion des plus heureuses en faveur des défenseurs du bois de Mey.

De ce côté aussi, nos pertes étaient sensibles. Le colonel Fournier, commandant le 44e de ligne, avait été tué au début de l'action, et le régiment comptait sept officiers blessés. Le 11e bataillon de chasseurs avait un officier tué, le sous-lieutenant Gillet, tombé en brave à la tête de sa section; un officier blessé, dix-neuf hommes tués et plus de soixante blessés. Les 60e, 80e et 85e de ligne avaient été également fort éprouvés.

Le maréchal Bazaine lui-même avait été fortement contusionné par un éclat d'obus en dirigeant le feu d'une batterie de mitrailleuses établies au sud de la ferme de Bellecroix.

Mais dans le ravin de Lauvallier, du côté de Montoy et de la Planchette, le sol disparaissait, à certains endroits, sous les cadavres de soldats prussiens à l'uniforme bleu sombre. Là, nos mitrailleuses avaient fauché des colonnes entières.

. . . .

Étendus dans l'herbe, nos soldats dorment d'un sommeil peuplé de cauchemars.

De temps à autre, en effet, des hommes s'agitent et gémissent. Parfois l'un d'eux se dresse, ouvrant tout grands des yeux hagards qui ne voient pas, esquisse un geste d'épouvante ou d'horreur, puis retombe lourdement.

A gauche du village de Mey, où brille une seule lumière, celle d'une ambulance provisoire, ce sont les hommes du 20e bataillon de chasseurs. A droite, ce sont des soldats du 6e de ligne, qui ont relevé ceux du 64e.

En avant du bois, des grand'gardes veillent pour tous.

Vers dix heures, dans le bois maudit où tant de vaillants soldats sont tombés, on aperçoit à travers la feuillée des lumières qui se déplacent, s'élèvent, s'abaissent; on dirait des feux follets.

Ces lumières éclairent des hommes de corvée chargés de relever les morts et les blessés. Ceux qui participèrent à cette corvée

sinistre et qui vivent encore, ne peuvent, après tant d'années écoulées, en évoquer le souvenir sans frissonner d'épouvante.

A chaque pas on trouve des cadavres dont la face, à la lueur des lanternes, semble grimacer. Çà et là, des blessés se tordent dans les affres d'une terrible agonie, labourant le sol de leurs doigts crispés. Il y a de vieux soldats à la moustache grise, dont le visage a conservé une expression de haine et de défi; de tout jeunes hommes, des enfants, dont la figure, d'une blancheur de cire, porte encore des traces de larmes.

Partout on se heurte à des cadavres. Dans les ténèbres du bois, à la lueur vacillante des lanternes, le spectacle est terrifiant, et certes il faut plus de courage pour accomplir la corvée funèbre que pour se battre.

III

A LA BAÏONNETTE

Attaqué avec rage par les troupes de Manteuffel, notre 4[e] corps d'armée avait résisté partout. Partout les balles de nos mitrailleuses et de nos chassepots avaient brisé l'élan des Prussiens et empli les ravins de cadavres.

Dans l'ombre qui envahissait rapidement l'immense champ de bataille, les deux armées restaient en présence, et l'on peut dire qu'il n'y avait, à cette heure, ni vainqueur ni vaincu.

Un silence de mort succédait à la rumeur sauvage du combat, et ce silence pesait lourdement sur les cerveaux et sur les âmes.

Appuyés sur leurs fusils encore brûlants, les hommes se regardaient, les yeux mornes, comme hébétés, se demandant si pendant les heures terribles qui venaient de s'écouler ils n'avaient pas été le jouet de quelque cauchemar absurde et formidable, s'il était bien vrai qu'on s'était battu, qu'on avait tué.

La brise chantait doucement dans les grands arbres; un ruisseau tranquille murmurait au fond du ravin de Vallières; des lumières s'allumaient dans les villages et dans les maisons isolées, fermes et moulins.

Ce soir de bataille paraissait semblable aux autres soirs. Les ténèbres cachaient les cadavres et les ruines.

Soudain les soldats se redressèrent; ils prêtèrent l'oreille.

Un bruit singulier naissait dans le silence de la nature, pareil à la clameur lointaine d'une mer démontée roulant sur les galets d'une plage.

Des cavaliers passèrent au galop, jetant ce cri :

« Alerte! l'ennemi! »

Des officiers d'état-major accoururent, et l'on apprit qu'une division du 1er corps prussien, qui n'avait pas encore pris part au combat, s'avançait vers notre gauche.

La bataille allait donc recommencer?

Des commandements éclatèrent :

« En avant! à l'ennemi! »

Bientôt une énorme masse noire, hérissée de baïonnettes, apparaît devant les tirailleurs qui couvrent le gros de nos troupes. Une fusillade énergique s'engage; les éclairs de milliers de fusils trouent les ténèbres, illuminant un coin du paysage. On entend des hurlements de rage, des cris de douleur.

En un instant, dans l'ombre mauvaise, la scène devient horrible.

A la faveur de la nuit qui commence, les Prussiens essayent de tourner notre gauche. Il y a là toute une division, derrière laquelle s'avancent les troupes qui ont participé aux combats de la journée.

Le général de Ladmirault paraît soucieux. Tout à coup son visage s'éclaire; il esquisse un grand geste, indiquant qu'il vient de prendre une résolution. Il sait que ses soldats sont brisés de fatigue, mais il sait aussi qu'il peut tout espérer de leur dévouement et de leur courage.

Le général se dresse sur ses étriers, et, désignant de la pointe de l'épée la masse profonde des bataillons ennemis, il lance dans le fracas de la fusillade cet ordre répété aussitôt sur toute la ligne :

« Clairons, sonnez la charge! »

Un frisson parcourt les rangs. La sonnerie éclate, haletante,

vibrante, terrible. Les baïonnettes s'abaissent, puis un grand cri sort de toutes les poitrines :

« Vive la France! »

Pendant un instant, le silence n'est troublé que par le bruit d'un piétinement colossal; la colonne française est partie comme une trombe.

Surpris, les Prussiens ne tirent plus; ils ont croisé la baïonnette et attendent le choc.

Nos troupes abordent l'ennemi, le 43e de ligne en tête. Une mêlée effroyable se produit.

Les clairons sonnent toujours la charge. Ils sonnent avec une rage qui fait de chaque note un rugissement. L'air endiablé affole nos soldats. Ce ne sont plus des hommes; ce sont des démons furieux. Les baïonnettes sanglantes ouvrent des brèches énormes dans la masse prussienne; l'air est saturé d'une odeur affreuse de poudre, de sang et de laine brûlée; on marche sur les morts et sur les blessés. Quand les baïonnettes sont tordues ou brisées, on saisit le fusil par le canon, et l'on frappe avec la crosse, défonçant les casques et les crânes; on s'égratigne, on se mord, on s'étrangle.

L'imagination la plus audacieuse ne saurait concevoir une telle scène de carnage.

Enfin, une immense clameur de triomphe s'élève.

Les Prussiens lâchent pied, commencent un mouvement de recul.

« Hardi, les enfants! hardi! hurlent les officiers français, la victoire est à nous! »

Les Prussiens reculent toujours, malgré les efforts héroïques que font leurs officiers pour les arrêter, pour les ramener en avant.

Nos soldats, de plus en plus surexcités, les poussent devant eux, les chassent comme un troupeau, lançant au hasard leurs baïonnettes qui toujours rencontrent de la chair vive, abattant au hasard leurs crosses qui toujours rencontrent des crânes.

Les Français sont ivres de carnage, rien ne pourrait arrêter

leur élan. Pour avoir raison de ces enragés, il faudrait les hacher jusqu'au dernier. Ils ne pensent plus à rien, sinon aux morts qu'ils ont à venger. Des cris rauques, farouches, s'échappent de leur gosier.

La retraite de l'ennemi s'accentue de plus en plus, elle ressemble à une fuite.

Le bois de Mey est dépassé, puis le village de Nouilly; l'ennemi a perdu toutes ses positions.

Nous étions maîtres du champ de bataille. Vingt-huit mille Prussiens fuyaient devant les baïonnettes françaises.

On aurait pu poursuivre ce succès; mais Bazaine ne voulait pas de victoire, et il donna l'ordre au général de Ladmirault de s'arrêter et de franchir la Moselle sans retard.

Il reste acquis pourtant que l'initiative heureuse d'un général et la valeur de nos troupes avaient déjoué tous les calculs de l'ennemi, que nos baïonnettes avaient eu raison de la science des Prussiens.

IV

APRÈS LA BATAILLE

Sur le plateau de Borny, çà et là, des hommes étaient étendus et dormaient.

Terrassés par la fatigue, la plupart de nos soldats s'étaient laissé tomber sur le sol, sans même avoir pris la peine de dérouler la tente ou de déboucler le sac. Et sous le ciel étoilé, que caressait à présent la timide clarté d'un rayon de lune, ils formaient par endroits des groupes bizarres.

Dans les vallons, les ravins et les fossés, d'autres hommes étaient étendus aussi, par groupes, pêle-mêle; mais ceux-là ne devaient plus se réveiller.

Le champ de bataille était couvert de cadavres; certaines pentes en étaient tapissées.

De temps à autre, parmi ces morts, un blessé, ranimé par la fraîcheur de la nuit, se soulevait en poussant un cri de détresse qui glaçait d'effroi le cœur de ceux dont le sommeil n'avait pas clos la paupière.

Des chevaux erraient sans cavalier, hennissant plaintivement, s'arrêtant pour flairer les cadavres, comme s'ils cherchaient leur maître.

Repoussés par la charge à la baïonnette du 4e corps, les Prussiens s'étaient retirés derrière les bois.

On eût pu croire qu'ils avaient abandonné le champ de bataille, quand soudain, du côté de Noisseville, les cuivres d'une musique militaire résonnèrent, en même temps qu'éclataient des cris et des hourras.

C'était la musique des grenadiers du Prince royal qui, sur la route de Sarrelouis, devant l'auberge de l'Amitié, attaquait le « Salut à la Victoire », le fameux *Heil dir im Siegerkranz.*

Car les Prussiens croyaient, — ou voulaient faire croire, — qu'ils étaient vainqueurs.

Nos soldats se frottèrent les yeux, étonnés, écoutant avec stupéfaction, dans un demi-sommeil, cette musique qui semait ses flonflons sur les cadavres.

Tout à coup, au nord et à l'est, deux colonnes de flammes s'élevèrent, éclairant d'une lueur sinistre les collines et les bois, mettant sur l'azur sombre des taches couleur de sang.

Cette fois, nos soldats se dressèrent, réveillés tout à fait.

« Qu'arrivait-il donc? Que signifiaient ces flammes? »

On courut aux nouvelles, et l'on apprit que, sans l'ombre d'un motif, à titre de divertissement sans doute, les Prussiens venaient de mettre le feu aux villages de Sainte-Barbe et de Glattigny.

Devant l'auberge de l'Amitié, la musique des grenadiers jouait toujours, saluait toujours la victoire à pleins cuivres.

Presque aussitôt, sur d'autres points, de nouvelles colonnes de flammes montèrent vers le ciel tranquille; Noisseville, Nouilly, Servigny, Montoy, Colombey et Mey, flambaient à leur tour.

L'ennemi, qui comptait près de sept mille hommes hors de combat, se vengeait sur des paysans sans défense.

A la lueur des incendies, l'aspect du champ de bataille changea, devint terrifiant.

Partout des caissons éventrés, des voitures brisées, des cadavres de chevaux, et partout des morts dont les visages, sous le jeu de la lumière et des ombres, prenaient par instants des expressions fantastiques.

Dans un angle obtus formé par le ravin, près de Lauvallier, les cadavres allemands formaient une barricade haute de plus d'un mètre. Sur cette barricade, sur ce monceau de morts, on apercevait, — vision horrible! — le corps d'un officier qui n'avait plus de tête. A côté de cette épave, un sous-officier était tombé le ventre ouvert, le visage écrasé, et son bras droit tendu semblait menacer un ennemi invisible. Devant Mey, dans les vignes, on voyait deux cadavres enlacés, ceux d'un officier prussien et d'un sergent français; un coup de mitraille, sans doute, les avait fauchés alors qu'ils luttaient corps à corps.

Dès le début de l'action, on avait installé plusieurs ambulances sur le champ de bataille. La principale occupait un local dépendant du château de Borny et situé dans le parc de cette antique demeure seigneuriale.

D'abord on avait songé au château lui-même; mais il avait été abandonné par ses propriétaires, et il fut impossible d'ouvrir les portes.

Cette circonstance était d'autant plus regrettable, que le local choisi, faute de mieux, fut bientôt plein. L'on manquait de place, et les blessés arrivaient sans cesse de tous les points du champ de bataille.

Bientôt, alors que la mitraille faisait rage, on dut déposer des blessés sur les marches de l'escalier, le long des murs extérieurs et sous les arbres du parc.

On finit, après bien des recherches, par découvrir une vaste écurie, et l'on y logea aussitôt des blessés; mais il en arrivait toujours, et l'écurie déborda comme l'autre local.

On ne manquait pas seulement de place; on manquait aussi de personnel et de matériel.

Quand la nuit arriva, il fut impossible de trouver une lampe.

Un établi de menuisier sur lequel brûlaient deux bougies fumeuses servait de table d'opération.

Sur le sol, où le sang coulait à flots, des blessés étaient couchés, attendant leur tour, le réclamant à grands cris.

Lorsqu'un patient disparaissait de la table d'opération, cent voix hurlaient dans l'ombre :

« A moi, à moi, monsieur le major! »

Autour de l'établi, les jambes et les bras coupés formaient des tas qu'arrangeait un infirmier.

Les médecins étaient exténués, découragés; malgré toute leur activité, ils ne pouvaient suffire à la rude besogne.

Et toujours, sans cesse, les mêmes cris retentissaient :

« A moi! à moi! »

On vit des soldats, brûlés par la fièvre, exaspérés par l'attente, rendus fous par la douleur, s'enlever eux-mêmes avec un mauvais couteau un membre mutilé, fouiller de leurs mains tremblantes une blessure affreuse pour essayer d'en extraire le projectile qui y était resté.

De nombreux blessés furent aussi dirigés sur les ambulances de Metz.

Dans les rues étroites et tortueuses de la vieille cité lorraine, des cacolets défilèrent sans interruption pendant des heures, sous la jaune clarté des réverbères. Pendant des heures, la population vit passer les malheureuses victimes de la guerre.

Ensuite la ville fut envahie par des troupes de toutes armes, qui gagnaient la rive gauche de la Moselle.

Bazaine, en effet, a donné l'ordre de reprendre immédiatement le mouvement de retraite interrompu par les Prussiens.

Hélas! il est trop tard.

Mettant à profit la journée qu'a fait perdre à l'armée de Metz la bataille de Borny, le prince Frédéric-Charles a pu exécuter un mouvement de flanc qui va lui permettre d'attendre cette armée sur le plateau de Gravelotte.

REZONVILLE

I

L'ATTAQUE

Si la nature reste aussi gracieuse sur la rive gauche de la Moselle que sur la rive droite, elle s'y montre pourtant un peu plus sauvage. Les plateaux y sont plus élevés, les ravins plus escarpés et plus profonds, et des bois nombreux mettent leurs taches sombres dans la verdure claire des plaines.

Le paysage, en son ensemble, présente deux immenses plateaux, celui de Gravelotte et celui de Rezonville, que coupe, vers le sud, la superbe route de Metz à Verdun.

Cette route, par laquelle nos troupes devaient effectuer leur retraite, forme d'abord une sorte de demi-cercle qui enferme l'éperon boisé de Rozérieulles. Sa ligne blanche traverse ensuite un large ravin très accentué, au fond duquel murmure un important ruisseau, presque une rivière, la Mance; puis elle arrive devant le village de Gravelotte, dont les maisons grises, tapissées de feuillage, sont groupées, pour la plupart, sur une hauteur qui domine la vallée de la Mance. En face du village naît une autre route qui se dirige sur Conflans.

A trois kilomètres environ de Gravelotte, la route de Verdun rencontre le village de Rezonville, que traverse l'extrémité supérieure du ravin de Gorze. Elle passe ensuite devant le village de Vionville,

remarquable par son clocher pointu et par un aqueduc romain assez bien conservé, et atteint enfin Mars-la-Tour.

A gauche de la route, depuis Rozérieulles jusqu'au delà de Gravelotte, on aperçoit la masse énorme des bois de Vaux et des Ognons; puis, plus loin, entre Rezonville et Vionville, l'importante ferme de Flavigny, qui, avec ses dépendances, constitue presque un village.

Le matin du 16 août, dans la verdure des plateaux, des milliers de tentes s'alignaient sous un brouillard froid et gris, derrière une forêt de baïonnettes. Autour des armes en faisceaux, des officiers se promenaient en fumant et en causant, des soldats préparaient leurs sacs; çà et là, des cavaliers sellaient leurs chevaux.

Lorsque le soleil perça le brouillard, accrochant son sourire à la pointe du clocher de Vionville, coulant son or sur l'argent des baïonnettes, une rumeur s'éleva, des voix crièrent :

« Eh bien, on ne part donc pas? »

Les troupes des 2e et 6e corps et de la garde impériale, campées depuis la veille au soir sur le plateau de Gravelotte, avaient reçu, vers trois heures du matin, l'ordre de se tenir prêtes à marcher.

Il importait, en effet, de ne pas perdre une minute, car on savait que les Prussiens voulaient nous barrer la route, rejeter sur Metz l'armée qui se dirigeait vers la Champagne.

Déjà, du reste, il était évident pour tous que l'on ne pourrait éviter la bataille. Pendant la nuit, des paysans étaient venus signaler la présence sur notre gauche d'énormes masses ennemies, qui s'avançaient en colonnes serrées par le ravin de Gorze; des chasseurs d'Afrique, envoyés en reconnaissance, avaient ramené quelques prisonniers dont les déclarations confirmaient les avis donnés par les paysans.

« Il va falloir en découdre, » disaient les officiers.

Seul, Bazaine ne voulait rien entendre. A un colonel qui appor-

tait des renseignements précis, le maréchal fit répondre avec humeur que l'on voyait des Prussiens partout.

L'aube commençait à poindre derrière l'épais brouillard, lorsque la porte d'une des plus jolies maisons de Gravelotte, — une maison moitié villa et moitié ferme, appartenant à un cultivateur, M. Plaisant, — s'ouvrit doucement.

Un homme sortit de la maison, un homme dont les épaules se courbaient comme sous un fardeau trop lourd, dont le visage pâle et triste paraissait ravagé par l'insomnie, par la maladie ou par les larmes. Il fit quelques pas en avant, puis s'arrêta, songeur, et alluma une cigarette.

Cet homme, c'était l'Empereur.

Derrière lui, plusieurs officiers étaient sortis de la maison et se tenaient auprès de la porte, dans une attitude respectueuse.

Soudain l'Empereur esquissa un geste las.

Un des officiers se précipita, un commandant.

« Hepp! dit le souverain, allez prévenir le maréchal Bazaine que je vais partir. »

Le commandant salua et s'enfonça dans le brouillard.

Une voiture s'avança lentement, tourna avec difficulté dans la rue étroite.

Alors l'Empereur y monta. Le prince impérial vint bientôt le rejoindre et s'assit à sa gauche. Déjà, en face de lui, avaient pris place le général Pajol, son aide de camp, et le capitaine Clary.

Vers cinq heures, on entendit le galop d'un cheval, puis Bazaine apparut. Quelques instants plus tard arrivaient également Canrobert, Frossard et Bourbaki.

Se tournant vers Bazaine, qui se tenait à cheval devant la portière, l'Empereur dit d'une voix blanche :

« Je pars pour Verdun et Châlons... Mettez-vous en route immé-

diatement, gagnez Verdun au plus vite... Il y va du salut de l'armée et de la France! »

Sur un geste de l'Empereur, des trompettes sonnèrent; puis la voiture s'ébranla. Cinq minutes plus tard elle quittait Gravelotte, et, précédée par les dragons de l'Impératrice, suivie par les lanciers, elle disparaissait sur la route de Conflans.

Pendant quelques instants Bazaine resta immobile, le visage soucieux et dur, le regard fixe; puis un sourire plissa ses lèvres, un soupir souleva sa poitrine, et il murmura :

« Enfin! »

Enfin, il était donc le seul maître de la superbe armée de Metz, il tenait donc en ses mains la fortune de la France!

. . . .

L'Empereur avait dit : « Partez immédiatement. »

Bazaine resta...

A huit heures, il prescrivait de dresser de nouveau les tentes et il prévenait le maréchal Le Bœuf, commandant du 3e corps, que la marche en avant était suspendue.

Une demi-heure plus tard, les troupes du 2e corps étaient informées qu'on pouvait faire la soupe.

Cependant, derrière les vedettes allemandes, de fortes colonnes apparaissaient; des escadrons de cavalerie évoluaient sur les hauteurs de Tronville et de Puscieux, villages situés au sud et à quelques kilomètres de la route de Verdun, entre Vionville et Mars-la-Tour.

A cette heure, les derniers lambeaux de brume flottent sous l'azur, le soleil inonde les plateaux de sa lumière d'or.

Soudain, du côté de Tronville, on entend un hurlement formidable, suivi d'un roulement sourd et prolongé qui éveille l'écho des grands bois; puis un obus s'abat, devant Vionville, sur les voitures de l'artillerie de réserve du 2e corps. Presque aussitôt les projectiles tombent, dru comme grêle, sur ce malheureux village de Vionville, dont le clocher pointu sert de cible à de nombreuses pièces prussiennes. Une panique se produit, non seulement parmi la popu-

lation, mais encore parmi nos cavaliers, qui occupent le village. C'est un sauve-qui-peut général; la route s'encombre de soldats qui cherchent un abri contre la mitraille.

Les officiers, fort heureusement, réussissent à rallier leurs hommes, qui ont cédé à un mouvement de surprise bien naturel devant la vigueur d'une attaque, que les ordres du maréchal et les dispositions arrêtées étaient loin de faire prévoir.

Notre infanterie, surprise également, s'est rapidement ressaisie



Le champ de bataille de Vionville. (Photo : Nels, Metz.)

et prend ses positions de combat : le 2e corps en arrière de Vionville, le 6e en avant de Rezonville, au-dessus de la route blanche.

Les clairons sonnent partout, les baïonnettes flamboient, la fusillade crépite, le canon tonne sur toute la ligne.

L'instant est vraiment solennel. On sent que la lutte sera terrible, et chacun se prépare à faire son devoir.

Tous le feront, tous, sauf un — le chef suprême.

L'histoire a enregistré le forfait de ce soldat sans honneur. Un exil, pire que la mort à laquelle l'avaient condamné ses pairs, a caché sa honte.

Dès le début de l'action, la division Bataille se déploie rapide-

ment, se porte en ligne dans un ordre parfait. Les hommes sont pleins d'entrain et crient :

« En avant! en avant! »

Le 12ᵉ bataillon de chasseurs s'élance le premier, tous ses clairons sonnant, et chasse la cavalerie ennemie de Vionville. Le 23ᵉ de ligne vient ensuite, et l'un de ses bataillons, le 2ᵉ, s'empare de la ferme de Flavigny.

Bientôt la division tout entière occupe les hauteurs, au sud de la route blanche, depuis le bois des Ognons jusqu'à Flavigny. En face d'elle, les Prussiens s'organisent derrière leur artillerie, qui tonne sans cesse, et à laquelle répondent nos canons.

Presque en même temps que la division Bataille, la division Vergé se déployait sur notre gauche, en avant de Rezonville, surveillant le ravin de Gorze.

Les obus et les boulets sillonnent l'azur au-dessus de nos troupes; le fracas des canons est assourdissant; le paysage se couvre d'une fumée grisâtre qui emplit les vallons et les ravins et enveloppe les bois.

Le combat d'infanterie ne tarde pas à s'engager; la fusillade crépite, brochant ses notes grêles sur le tonnerre des canons; les balles ruissellent partout, produisant en tombant un bruit singulier pareil à celui d'une forte averse d'orage.

Dans la fumée, des colonnes allemandes s'approchent de nos lignes, des chocs ont lieu sur différents points.

En face de Vionville, le général allemand von Doring est tué en poussant en avant sa brigade, et le 52ᵉ de ligne prussien perd en un instant cinquante officiers et plus de mille hommes.

Vionville et Flavigny sont attaqués avec rage par les Prussiens et défendus avec acharnement par le 2ᵉ corps. Notre artillerie, qui accomplit des prodiges, éprouve des pertes sérieuses.

La première grande charge à la baïonnette est fournie, vers dix heures, par le 67ᵉ de ligne, qui grimpe à l'assaut des hauteurs de Tronville, refoule les Prussiens dans les bois, mais est refoulé à son tour par des renforts que reçoit l'ennemi.

Cette charge nous coûtait cher. Sept officiers avaient succombé : le commandant Beaugeois, les capitaines Aubert de Trégomain et Thiéry, les lieutenants Merle, Gelhaye et Noël-Zuleis, le sous-lieutenant Padoille. Seize officiers, dont le colonel Thibaudin, récemment promu, avaient reçu des blessures graves. Près de six cents soldats étaient restés sur les crêtes, morts ou blessés.

. . . .

Il est dix heures et demie. La fusillade est moins intense, mais la mitraille fait rage ; les obus s'abattent, par paquets, sur le malheureux village de Vionville.

Soudain un bruit étrange naît dans la rumeur formidable de la bataille : on dirait de la grêle tombant sur un toit de zinc. Nos soldats prêtent l'oreille et, du regard, interrogent leurs officiers. Bientôt le bruit s'explique. Trois régiments prussiens apparaissent dans la verdure, précédés par leurs tambours qui battent la charge sur leurs petites caisses plates, descendent des hauteurs dans une coulée de soleil qui fait scintiller les pointes des casques, et s'élancent sur Vionville au pas de course.

« Feu ! »

Derrière les murailles qui s'écoulent sous les obus, de rapides éclairs brillent, des chassepots rugissent, et les balles tombent par rafales sur les colonnes allemandes, qui s'arrêtent, puis reculent en désordre, abandonnant sur le sol des morts et des blessés, et parmi ces derniers le colonel de Bismarck, grièvement atteint.

Pour venger l'infanterie, l'artillerie prussienne redouble d'ardeur. Dans le village, battu par la tempête de fer, des maisons s'enflamment.

Pourtant les soldats du 12e bataillon de chasseurs et ceux du 1er bataillon du 23e de ligne, qui défendent Vionville, ne bougent pas d'une semelle.

Trois fois les colonnes allemandes s'élancent au bruit de leurs caisses plates ; trois fois les balles de nos chassepots les arrêtent et les forcent à se replier.

De nouvelles colonnes, hélas! viennent au secours des premières, et, sous peine d'être cernés, nos soldats doivent battre en retraite.

Le 12e bataillon de chasseurs perdait le tiers de son effectif. Derrière l'église de Vionville, à l'angle de la muraille d'un jardin, on pouvait voir une vingtaine de cadavres de chasseurs couchés en tas dans une large mare de sang que moirait la sinistre lueur d'un incendie. Trois officiers se trouvaient parmi les morts : le capitaine de Saint-Maurice, les sous-lieutenants Garnier et Sarrailh. Ces deux derniers officiers avaient à peine deux ans de grade; ils tombèrent en braves, en enlevant leurs hommes sous un feu des plus violents.

Une attaque des plus vives, ordonnée par le général von Alvensleben, se produisait en même temps sur Flavigny.

De ce côté, les canons prussiens viennent d'augmenter leur feu, lorqu'on entend des hourras furieux; puis une énorme colonne d'infanterie débouche d'un ravin qui côtoie le bois de Vionville et s'élance sur la ferme au pas accéléré.

Déjà les hourras redoublent, les Prussiens se croient maîtres de la position.

Soudain la scène change.

Devant les Prussiens, des baïonnettes flamboient, des clairons sonnent la charge à pleins poumons : c'est la brigade Valazé tout entière qui, baïonnettes en avant, fond audacieusement, — à la française, — sur la masse ennemie.

Les artilleurs prussiens ont aperçu nos soldats; ils ont vu la nappe étincelante d'acier clair, et ils couvrent la brigade d'obus et de boulets.

Des files entières tombent sous cette pluie de fer.

Qu'importe! Il faut venger les morts et les blessés.

« En avant! »

Les baïonnettes du 32e de ligne vont rencontrer des poitrines, s'enfoncer dans la chair vive. A ce moment, les hommes des pre-

miers rangs ennemis lèvent la crosse en l'air, et les baïonnettes menaçantes s'abaissent aussitôt. Alors un acte inqualifiable, que nous avons vu déjà se produire à Borny, se renouvelle ici : ces hommes qui avaient feint de se soumettre couchent rapidement les nôtres en joue et font feu.

Des officiers, des soldats s'abattent dans l'herbe, fusillés à bout portant, en criant avec rage : « Vengez-nous, camarades! pas de quartier!



Vionville. Photo : Nels, Metz.

— Pas de quartier! » répétèrent dans un hurlement les soldats du 32ᵉ en s'élançant furieusement sur les Prussiens.

Ceux-ci résistent tout d'abord, se font hacher sur place; puis enfin ils reculent, poursuivis par les terribles baïonnettes.

Mais de nouvelles batteries se sont installées et croisent leurs feux sur le 32ᵉ. Ce régiment doit se replier, entraînant dans sa retraite le 55ᵉ, qui s'est vaillamment comporté pendant la charge.

Le 32ᵉ avait subi des pertes énormes.

Le lieutenant-colonel Guyot, le commandant Collignon et le lieutenant Angeli étaient tués. Le commandant Lapasset, frère du général, blessé grièvement, mourut à Metz le 9 septembre. Huit

officiers étaient blessés, trois avaient disparu. Trois cent cinquante hommes environ étaient morts ou blessés.

Pendant qu'ils effectuent leur retraite, les soldats du général Valazé entendent tout à coup derrière eux un roulement sourd qui ne ressemble en rien au bruit du canon.

Ce sont des cavaliers ennemis, des dragons de la Garde royale et des houzards de Brunswick, qui arrivent à toute bride, sabres en avant, pour charger la brigade.

A la voix de leur commandant, le brave Thoma, les chasseurs du 3e bataillon font face à l'ennemi. Lorsque les cavaliers sont à bonne portée, le commandant lève son sabre et crie d'une voix claire et parfaitement calme :

« Feu à volonté! »

On entend le hurlement des chassepots, le sifflement des balles. On voit des chevaux se cabrer, ruer, s'abattre; puis les escadrons allemands font demi-tour et abandonnent la partie, laissant dans l'herbe plus de quatre-vingts cavaliers, tués ou blessés.

Depuis le matin, le 3e bataillon de chasseurs se battait, les hommes étaient exténués : le commandant entraîna son bataillon vers Rezonville. Dans la magnifique prairie qui borde ce village, derrière une ferme, on fit l'appel. Plus de cent hommes manquaient; deux officiers avaient été tués, le capitaine Besson et le sous-lieutenant Robinet de Cléry; ce dernier était sorti de Saint-Cyr un mois auparavant, le 16 juillet. Son frère, lieutenant au 19e bataillon de chasseurs, devait mourir à Metz trois jours plus tard, le 19 août, d'une blessure reçue à Frœschwiller.

Un de ses cousins, qui depuis a conquis une juste renommée comme avocat, M. Robinet de Cléry, de la cour d'appel de Paris, s'était engagé pour la durée de la guerre et reçut la médaille militaire lors du siège de la capitale.

Maîtres de Vionville qui flambe, les Allemands préparent l'attaque de Flavigny en couvrant d'obus ce hameau, dont les maisons prennent feu également.

Bientôt deux divisions prussiennes sont aux prises avec les 8e et 23e de ligne, qui défendent Flavigny. Accablés par un ennemi très supérieur en nombre, ces deux régiments sont décimés. Le 8e a deux officiers tués, sept officiers blessés, et compte près de trois cents hommes tués, blessés ou disparus. Le 23e a cinq officiers tués, onze officiers blessés; quatre cent soixante hommes sont tués ou blessés. Le général Bataille reçoit une balle dans le bas-ventre et doit abandonner son commandement. A ses côtés, son officier d'ordonnance, le lieutenant Couturier, est tombé pour ne plus se relever.

Autour de Flavigny, qui n'est plus qu'un énorme brasier, les obus, les boulets et les balles s'abattent par paquets. Dans une fumée épaisse, qui sent la chair calcinée, les hommes tombent par tas, les cadavres s'entassent derrière les arbres, derrière les haies, dans les fossés. La plaine en est tapissée; c'est un carnage sans nom, une boucherie.

Rester plus longtemps dans cette boucherie eût été folie : Flavigny fut abandonné, comme l'avait été Vionville.

En moins de quatre heures, le 2e corps venait de perdre plus de deux cents officiers et environ cinq mille deux cents hommes de troupes, tués, blessés ou disparus.

Les Prussiens n'avaient pas encore réussi à s'emparer de la route de Verdun.

II

CHARGEZ!

Le 2e corps recule.

Il n'est plus possible de tenir dans la plaine, que balayent les balles et la mitraille; notre artillerie elle-même ne peut se maintenir sur les mamelons où elle s'est placée pour soutenir, pour protéger l'infanterie.

En avant de Flavigny on aperçoit, dans un grand poudroiement de soleil, d'énormes masses prussiennes entourées de canons qui rugissent sans cesse et de nombreux escadrons de cavalerie.

Toutes ces troupes vont évidemment se ruer sur Rezonville, sur notre centre. Alors ce sera l'armée coupée en deux, ce sera la défaite.

Que faire?

Les soldats du 2e corps sont complètement épuisés par une lutte de quatre heures sous un soleil de plomb, et, malgré leur énergie, malgré leur courage, il est évident qu'ils ne pourront résister à l'avalanche.

Il faut pourtant prendre une décision, le temps presse.

Une forte colonne s'est détachée de la masse ennemie; elle s'avance et va déboucher dans le ravin délicieux, le vallon plutôt, qui creuse la plaine en avant de Rezonville.

En face de ce vallon, de l'autre côté de la route de Verdun, dont la double ligne de peupliers semble, vers Mars-la-Tour, s'enfoncer dans l'azur, se tiennent les cuirassiers de la Garde et le 3e lanciers. Frossard s'élance vers les cuirassiers, et crie au général du Preuil :

« Chargez, chargez vigoureusement! sinon nous sommes flambés! »

Et, de la pointe de son épée, il montre la colonne qui s'avance,



Rezonville. (Photo : Nels, Metz.)

hérissée de baïonnettes flamboyantes; il montre les masses de Flavigny, qui déjà se mettent en mouvement.

Du Preuil comprend et donne l'ordre au 3e lanciers de charger immédiatement.

Sans la moindre hésitation, le colonel Torel commande :

« A cheval! »

La tenue des lanciers est charmante : tunique bleu foncé, à un rang de boutons; collet jonquille, passepoil et parements bleu foncé; pattes jonquille, boutons blancs, épaulettes blanches, pantalon garance à passepoil bleu, shapska de toile cirée.

Dans la lumière crue, le régiment est vraiment superbe, et toutes les flammes blanches et rouges des lances, qui flottent au vent,

mettent une note pittoresque et gaie dans le coin de paysage où règne la mort.

« Chargez ! »

Le régiment s'ébranle, et bientôt les chevaux prennent le galop.

Les fantassins crient : « Vivent les lanciers ! »

Les lanciers répondent : « Vive la France ! »

Mais la lance est plutôt une arme de parade qu'une arme de combat, et les héroïques cavaliers ne peuvent enfoncer les bataillons ennemis, qui se sont formés en carrés.

On les voit tourbillonner sous les balles et la mitraille, — on les voit tomber.

Les cuirassiers de la Garde ont sauté à cheval, eux aussi. Le soleil se joue sur les longues lattes, sur les casques à cimier de cuivre et sur les cuirasses. Le spectacle est émouvant.

Là-bas, dans la plaine vallonnée, les Prussiens ont formé trois carrés formidables dont chaque face est une muraille hérissée d'acier ; ces carrés sont flanqués d'artillerie et de cavalerie. C'est toute une division qui attend les cuirassiers, et pour atteindre cette division il faut galoper sous une averse de fer.

L'entreprise paraît folle, si folle que le général Desvaux, commandant de la cavalerie de la Garde, s'élance pour arrêter les cuirassiers.

Il est trop tard. Le colonel Dupressoir, un géant qui dépasse de la tête tous ses hommes, a levé son sabre. Le régiment est parti.

Dans le fracas épouvantable des canons, dans le hurlement sinistre de la fusillade, on entend le bruit du galop infernal et le crépitement étrange des balles sur les cuirasses.

En tête de la colonne galopent les 4e et 6e escadrons. On les voit aborder les carrés, qui s'auréolent aussitôt d'éclairs ; puis tout disparaît dans la fumée.

Dans cette fumée, nos cuirassiers mouraient héroïquement en sabrant l'ennemi.

Le lieutenant-colonel Letourneur, le commandant Sahuqué, les lieutenants Bonherbe et Barreau, les sous-lieutenants Faralicq, Lecler, Cornuéjouls, sont tués ou blessés grièvement.

« En avant! en avant! »

Les cavaliers trouent le premier carré et contournent le second. Sabrant toujours, ils arrivent jusqu'à l'artillerie et clouent les servants sur leurs pièces.



Champ de bataille de Rezonville. (Photo : Nels, Metz.)

Cette rude besogne s'accomplit sous un déluge de balles.

Soudain nos cavaliers sont chargés à leur tour; des houzards prussiens se sont élancés en fourrageurs.

Fort heureusement un régiment français, le 77ᵉ de ligne, tenait encore non loin de là. Par des feux de salve très meurtriers, ce régiment met les houzards en pleine déroute et dégage les cuirassiers.

Du 4ᵉ escadron, il ne restait qu'un officier debout et une vingtaine d'hommes.

Les autres escadrons chargèrent dans les mêmes conditions, avec la même ardeur, avec le même courage; mais les survivants, — ils n'étaient pas nombreux, deux cents à peine, — durent également se retirer sous un feu des plus violents.

Huit officiers étaient tués ou blessés mortellement, onze étaient blessés.

Le général, les officiers, tous les soldats du 2ᵉ corps attendaient, anxieux, le résultat de la charge héroïque. Tous essayaient de voir, mais la fumée rendait la chose impossible.

« Mes pauvres cuirassiers! » murmurait le général Desvaux, dont la voix tremblait.

Que se passait-il là-bas, dans cette fumée?

Par instants on entendait des cris, des hurlements, des hourras, des détonations, des cliquetis d'armes; puis la grande voix des canons couvrait tous ces bruits.

Tout à coup la fusillade cessa comme par enchantement, le feu des canons devint plus lent; un silence lourd régna pendant un moment sur le champ de bataille.

Alors l'angoisse de ceux qui attendaient augmenta.

Bientôt des cavaliers, isolés pour la plupart, trouèrent la fumée, se dirigeant vers nos lignes. C'étaient les cuirassiers survivants, ceux qui par miracle avaient échappé à la mitraille des artilleurs, aux balles et aux baïonnettes des fantassins, aux sabres des houzards.

Ils arrivaient hagards, couverts de sang, les effets en lambeaux, la plupart sans casque, un tronçon de sabre à la main, une matelassure de cuirasse sur la poitrine. Leurs chevaux blancs d'écume, presque tous blessés, pouvaient à peine les porter.

Le général Desvaux répéta :

« Mes pauvres cuirassiers! »

On vit des choses horribles.

Un cheval ramena la moitié du corps d'un officier, qu'un obus avait coupé en deux; un autre revint avec un cadavre qui n'avait plus ni tête ni bras.

Des cuirassiers arrivèrent, couverts de blessures, et tombèrent morts lorsqu'on les enleva de la selle.

Des chevaux revenaient seuls, horriblement mutilés, marchant sur leurs entrailles ou traînant d'énormes lambeaux de chair que la peau seule retenait; il fallait les abattre à coups de fusil.

Les larmes aux yeux, le général Desvaux murmurait toujours : « Mes pauvres cuirassiers! »

Et parfois il ajoutait :

« Était-ce bien utile,... un pareil massacre!... »

Le sacrifice, certes, était douloureux; mais il ne fut pas inutile. L'héroïque dévouement des cuirassiers de la Garde, dont le souvenir doit être associé à celui de leurs frères de Reischoffen, avait eu pour résultat de briser l'élan des masses ennemies qui menaçaient Rezonville, de suspendre une marche offensive qui eût été des plus funestes pour notre armée. Ce temps d'arrêt dans l'attaque permit en somme, comme on va le voir bientôt, de relever le corps de Frossard pour le remplacer par des troupes fraîches.

La charge fameuse des cuirassiers eut, par ce fait, une part dans le succès de cette bataille, qui pouvait nous sauver peut-être, si le destin n'avait pas placé là Bazaine.

Pendant la charge des houzards prussiens, Bazaine, qui se tenait auprès d'une batterie, courut les plus grands dangers et faillit être enlevé par les cavaliers ennemis.

Séparé de son état-major, il fut entraîné dans la fuite précipitée d'un convoi d'artillerie.

On le croyait prisonnier des Prussiens, lorsqu'on apprit qu'il avait été recueilli par le 3e bataillon de chasseurs à pied.

III

LE BOIS DE SAINT-MARCEL

Les troupes du 2e corps reculent toujours, faisant à chaque pas face en arrière pour maintenir l'ennemi à distance. Pendant cette retraite, notre corps d'armée écrase la 6e division de cavalerie allemande, envoyée contre lui par le général Alvensleben, qui, pendant cette journée, fera preuve de beaucoup d'initiative et d'audace. Il importait de placer au plus vite des troupes fraîches en face des Prussiens.

Bazaine, alors, lance la Garde en avant.

Dans la verdure du plateau, que le soleil crible de ses rayons, les régiments de la division Picard s'avancent, superbes, pour remplacer le 2e corps.

Voici les zouaves, qui sous une averse, sous un déluge de balles, défilent à une allure très vive, alignés comme pour une revue. Leur crânerie réchauffe les cœurs.

« En avant! » crie le lieutenant-colonel Hubert de la Hayrie.

Tous les officiers répètent : « En avant! »

Nos fantassins applaudissent ce régiment d'élite, des cris retentissent :

« Vivent les zouaves! »

Presque aussitôt on crie :

« Vivent les grenadiers! »

Le 1er régiment des grenadiers suit, en effet, les zouaves de très près; il s'avance sous les balles, magnifique et tranquille.

Dans le cadre grandiose de la bataille, l'uniforme des grenadiers produit beaucoup d'effet. La tunique est en drap bleu foncé, boutonnant droit sur la poitrine et garnie, sur les devants, de brandebourgs plats en fil blanc; le collet, les parements, les passepoils et les épaulettes sont écarlates. Le pantalon, couleur garance, est orné de bandes en drap bleu foncé.

Les 2e et 3e grenadiers suivent le mouvement, et toute cette infanterie se déploie depuis le ravin qui grimpe en avant de Rezonville jusqu'à la lisière du bois des Ognons.

La division de ligne de la Garde reçoit de Bourbaki, à ce moment, la mission de défendre le bois des Ognons et de surveiller la vallée d'Ars.

Le 6e corps, qui constituait pour ainsi dire une réserve, vient de prendre l'offensive entre Rezonville et Vionville.

Les 93e et 94e de ligne barrent le paysage depuis la grande route jusqu'au bois de Saint-Marcel, situé au-dessus de Vionville. Les 25e et 26e de ligne s'allongent sur la route, entre les peupliers. Parallèlement à la route, une voie romaine longe le bois de Saint-Marcel; sur cette voie se tient la division Tixier. Enfin les 28e et 70e de ligne relient le 6e corps aux zouaves et aux grenadiers de la Garde.

Canrobert passe devant ses troupes, son bâton de commandement à la main.

« Souvenez-vous, dit-il, que vous êtes toujours les soldats de Magenta et de Solférino! »

Un immense cri lui répond :

« Vive la France! »

. . . .

De toutes parts, les obus pleuvent sur les troupes de Canrobert; mais l'ennemi ne se montre pas. Dans les fossés, dans les sillons, les hommes tombent sans gloire et sans profit.

« On ne les verra donc pas, ces gueux? » disent les soldats.

Les officiers haussaient les épaules.

« C'est idiot! murmurait de temps en temps l'un deux, de se faire tuer comme cela. Pourquoi ne pas marcher? »

Pourquoi? Parce que Canrobert est cloué sur place par les ordres de Bazaine.

« Ne vous engagez pas, lui a dit celui-ci, avant l'entrée en ligne des 3e et 4e corps. »

Canrobert obéit; mais, la mort dans l'âme, il voit fondre ses régiments, il voit ses soldats se démoraliser peu à peu.

Soudain une vive fusillade part du bois de Saint-Marcel, bois très touffu, qu'occupent fortement les Prussiens.

Un soupir alors s'échappe de toutes les poitrines. Va-t-on enfin se battre, taper dans le tas? C'est terrible de recevoir ainsi la mort sans pouvoir la donner, de tendre le dos sous les obus qui hurlent sans cesse, d'entendre les cris affreux, les imprécations, les râles des camarades qui sont frappés.

Tout est préférable à cette situation; si l'on doit mourir, que ce soit au moins les armes à la main.

Au moment où les fusils allemands commencent à rugir dans le bois de Saint-Marcel, plusieurs batteries établies au sud de la route de Verdun dirigent leurs feux sur la voie romaine, de sorte que là-bas nos soldats se trouvent placés entre les balles et la mitraille.

Le colonel Vincendon, qui commande le 4e de ligne, déploie aussitôt un fort rideau de tirailleurs, les dirige sur le bois et entraîne le régiment tout entier à leur suite.

En employant des ruses d'Apaches, en utilisant tous les accidents du sol tourmenté, les tirailleurs parviennent bientôt à la lisière du bois, et, derrière eux, sur une seule ligne, le régiment s'offre aux balles prussiennes, qui font dans ses rangs d'énormes ravages.

« Nous ne pouvons pas nous laisser massacrer ainsi! » dit le colonel Vincendon.

Et, levant son sabre, il crie :
« Tambours, la charge! »
Un frisson court sur la ligne des baïonnettes.
« En avant! » rugissent les soldats.

Devant eux, soudain, sur le mamelon où naît le bois touffu, les Prussiens ont vu surgir des hommes demi-nus, dont la figure et les mains étaient rouges de sang, qui brandissaient leurs armes en poussant des cris féroces.

C'étaient nos tirailleurs; ils avaient laissé des lambeaux de leurs effets et de leur peau dans les ronces du talus.

Ensuite, dans la plaine ensoleillée, les Prussiens ont aperçu le 4e de ligne qui s'avançait; ils ont entendu la voix claire du colonel ordonnant la charge.

Un feu terrible, alors, a couché dans l'ombre des grands arbres bon nombre de nos audacieux tirailleurs; puis les balles sont allées fouiller la colonne formée par le régiment français, que trouaient déjà les obus des batteries établies sur la route de Verdun, entre Rezonville et Mars-la-Tour.

« Chargez! chargez! » crie toujours Vincendon.

Les Prussiens tirent à volonté, chacun brûlant ses cartouches avec une extraordinaire rapidité.

Les nôtres disparaissent dans la fumée. Des vides se produisent; des hommes s'écroulent avec fracas, morts ou blessés.

La fusillade est si intense, si soutenue, qu'on entend comme un roulement de tambour.

Bientôt nos soldats percent le taillis, abordent enfin l'ennemi et lui font payer cher les pertes éprouvées. Devant la pointe des baïonnettes, les Prussiens reculent pied à pied, résistant avec une rare énergie.

Ce bois de Saint-Marcel est une position des plus importantes, qui doit être défendue jusqu'à la mort.

Sans cesse, les officiers allemands, qui se montrent superbes de courage et d'audace, essayent de ramener leurs hommes en avant.

On les voit se démener devant nos baïonnettes en hurlant :

« *Forwaertz! Forwaertz!* »

L'ennemi est obligé de reculer toujours. Le bois va être balayé complètement, quand des renforts arrivent aux Prussiens. Le 4e est alors obligé de reculer à son tour devant une attaque furieuse.

On n'entend, sous les arbres touffus, que des cris de rage et des hurlements de douleur. Les soldats, Français et Prussiens, marchent sur les cadavres de leurs frères, piétinent les blessés. C'est une mêlée vraiment infernale.

Il n'y a plus de direction, plus de commandement. On se réunit au hasard, par fractions, et l'on fond sur l'ennemi.

Le commandant Batier, du 2e bataillon, frappé mortellement en ramenant ses hommes, qui viennent de reculer, tombe sur plusieurs cadavres. A deux pas de lui, un de ses soldats, dont une balle a fracassé la jambe, essaye de s'abriter derrière un arbre. Voyant son commandant à terre, le blessé se traîne jusqu'à lui et lui tend sa gourde.

Le commandant, que la fièvre brûle, que la soif dévore, la repousse cependant.

« Gardez, mon ami, dit-il d'une voix faible, cela pourra vous sauver peut-être... ; moi je n'ai plus besoin de rien, » puis il meurt en serrant la main du soldat.

Une charge à la baïonnette venge la mort du malheureux officier supérieur.

Que de morts nous avons à venger!

A la 4e compagnie du 1er bataillon, c'est le capitaine Gausserand qui tombe en criant : « Vive la France!... En avant!... » C'est le lieutenant Caisso, qui, atteint grièvement, se fait adosser à un arbre et commande ainsi la compagnie, après la mort du capitaine. C'est le sous-lieutenant Schuby, qui, ayant rem-

Reprise de Flavigny. (D'après le tableau de W. Beauquesne.)

placé le brave Caisso, est grièvement blessé en chargeant dans un épais fourré. C'est le sergent-major Corbu, qui, ayant pris le commandement de l'unité privée de tous ses officiers, est tué net.

Le bois est tour à tour pris par les Français et repris par les Prussiens; puis les nôtres le prennent encore, pour le reperdre bientôt.

Cela dure depuis des heures et menace de se prolonger.

Le 6e corps est engagé partout; le canon tonne sur toutes les hauteurs.

Du bois de Saint-Marcel, par les trouées du feuillage, on aperçoit dans la plaine un véritable fourmillement de casques et de baïonnettes; on voit des masses qui se ruent les unes sur les autres, se mêlent, se séparent, puis se mêlent de nouveau.

Dans le bois de Saint-Marcel, le colonel von Kamecke, commandant le 91e régiment prussien, a le crâne fracassé.

Notre 4e de ligne est soutenu sur sa gauche par le 9e, qui, entre midi et une heure, a vingt-six officiers mis hors de combat, dont sept tués.

En tête du régiment, à l'endroit le plus dangereux, se tient le général Bisson, entouré de son état-major.

Ce groupe attire les obus. L'état-major du général est décimé, fauché presque tout entier.

Les pertes du 9e sont terribles. Son chef, le lieutenant-colonel Pavet de Courteille, est tué. Sont également tués ou mortellement blessés : les capitaines Naudenot, Cavalier, Moreau, Rougeot; les lieutenants Casteuil, Gau, Guignard, Roma, de Julienne d'Arc; les sous-lieutenants Humbert, Hévrard, Virgitti.

Seize officiers sont blessés; soixante-dix-neuf hommes sont tués, et cent trente-huit blessés.

Nos pertes étaient effroyables; mais les Prussiens reculaient, et les deuils, chez eux, étaient plus nombreux encore que chez nous.

La défense du bois de Saint-Marcel fait le plus grand honneur aux troupes qui y participèrent.

. . . .

Pendant que se déroulait à Saint-Marcel cette lutte de géants, le 91e régiment d'infanterie accomplissait d'héroïques efforts pour chasser l'ennemi de Vionville, et il y serait parvenu si les cartouches n'avaient manqué au moment où l'on allait aborder le village.

Écrasé par la mitraille, fauché par les balles, le régiment dut reculer.

En même temps que le 91e, le 94e de ligne s'est ébranlé. Canrobert a prescrit au général de Geslin de s'emparer du hameau de Flavigny et de s'y maintenir solidement.

La mission est des plus périlleuses; car, dans le vallon étroit qui conduit à la ferme, les obus, les boulets, les balles, les paquets de mitraille, labourent le sol.

Abandonnant la route de Verdun, le 94e s'engage résolument dans le vallon, aligné derrière ses tirailleurs, comme pour un défilé de parade.

Ce régiment est magnifique. On l'acclame avec enthousiasme, des képis sont agités; on crie : « Vive le 94e! »

Mais la mort fait rage entre les talus verdoyants. Le sous-lieutenant Mathias est tué. Pour ne pas exposer ses hommes trop longtemps, le colonel fait prendre le pas accéléré, puis le pas gymnastique.

Flavigny est enlevé avec un merveilleux entrain, aux cris de : « Vive la France! »

Alors tous les artilleurs prussiens pointent leurs canons sur la ferme, la criblent d'obus. La toiture s'effondre, les murailles s'effritent, se lézardent; les fenêtres et les portes volent en éclats.

Les braves du 94e tiennent quand même.

Les capitaines Bourson et Loyer, le lieutenant Laroche, sont tués.

Soudain un cri retentit :

« Au feu! »

Une gerbe de flammes sort, en effet, de la toiture trouée. Les obus ont mis le feu à la ferme.

Cette fois, il n'y a plus possibilité de tenir. Le général Colin, qui avait accompagné le régiment, ordonne la retraite.

IV

LA CHEVAUCHÉE DE LA MORT

(TODTENRITT)

Au-dessus de la voie romaine, presque en face de Rezonville, quatre batteries du 8e d'artillerie font feu de toutes leurs pièces, ouvrant des brèches énormes dans les masses prussiennes qui essayent de déboucher par le ravin de Gorze, les arrêtant net à chaque tentative.

Des hauteurs de Saint-Marcel, le spectacle est émouvant.

Dans la verdure du ravin et sur la lisière du bois des Ognons, on voit se former de larges taches bleu sombre qui s'étendent peu à peu vers la blancheur de la route ; puis soudain, dans ces taches, des déchirures semblent se produire.

« Bravo, les artilleurs !... bien touché ! » crient les fantassins.

A ce moment, notre armée forme deux lignes immenses qui se rencontrent à Rezonville : l'une s'allonge vers la voie romaine, du côté de Saint-Marcel ; l'autre vers Mars-la-Tour, parallèlement à la route.

Les Prussiens ont engagé toutes leurs troupes sans obtenir le moindre résultat. Leurs régiments fondent sous les balles et la mitraille avec une effrayante rapidité, et devant cette route que leurs



Rezonville. (Photo : Neurdein frères.
(Tableau d'Aimé Morot, au musée du Luxembourg.)

colonnes ne peuvent franchir, depuis Vionville jusqu'au ravin de Gorze, des milliers de cadavres sont étendus dans l'herbe.

Leur position est critique, car ils ont devant eux des troupes ardentes et solides, et de plus les têtes de colonne des corps de Le Bœuf et de Ladmirault sont signalées vers le nord.

A cette heure, un chef habile ou simplement loyal, ayant en main une armée comme la nôtre, serait maître des événements.

Il suffirait d'un peu d'audace.

Le général prussien Alvensleben se rend parfaitement compte de la situation, et c'est chez cet ennemi, qui fit preuves des plus sérieuses qualités militaires, que l'on va trouver l'audace.

Il est deux heures.

Canrobert, qui voit juste, lui aussi, esquisse un grand mouvement offensif devant la division von Buddenbrock, qu'écrasent nos batteries.

L'infanterie allemande recule encore une fois. Alors von Alvensleben songe à la cavalerie et fait appeler le général Bredow, qui commande une brigade composée du 7e cuirassiers et du 16e uhlans.

« Vous allez, dit-il, charger à fond. »

Et il montre nos batteries de la voie romaine, et l'infanterie qui les soutient.

C'est envoyer les cavaliers à la mort. Le général Bredow ne se fait aucune illusion. Cependant il n'a pas une parole de protestation, pas un geste d'hésitation.

Il se contente de faire le salut militaire, et cinq minutes plus tard ses deux régiments apparaissent à découvert, en plein soleil, sous une averse de fer.

Cette troupe est vraiment magnifique.

En tête, ce sont les cuirassiers de Magdebourg, des colosses. Leurs casques d'acier à pointe ornés de l'aigle de cuivre, leurs cuirasses et leurs grands sabres droits attirent les rayons du soleil. Ils portent la tunique blanche avec passepoils et parements jaune clair,

la culotte noire à passepoils rouges et la grande botte brandebourgeoise.

Derrière eux, ce sont les uhlans à la tunique bleu foncé.

Nos soldats ne peuvent s'empêcher d'admirer ces superbes régiments. Le général Bredow se tient en tête de la colonne.

On le voit lever son sabre, et l'on entend sa voix claire et tranquille :

« *Forwaertz!* »

La cavalerie prussienne s'élance d'abord vers Vionville, roulant comme une trombe entre les arbres de la route, emplit les ravins, couvre les mamelons, disparaît pour reparaître aussitôt, puis disparaît encore. Les cuirasses et les casques forment une nappe étincelante qui glisse sous l'azur avec des ondulations rapides produites par les temps du galop; les flammes noires et blanches des lances des uhlans papillotent derrière la nappe d'acier clair, claquent sous la brise.

Les officiers lèvent leurs sabres de temps à autre et, sans se retourner, crient : « *Forwaertz! Forwaertz!* »

Soudain on entend des hourras, des hurlements, des coups de feu, des cliquetis d'armes : les cavaliers ont atteint nos batteries et sabrent les artilleurs. Les canons sont rouges de sang; on se tue dans la fumée, sans voir. C'est une mêlée horrible.

N'ayant pu enlever une seule de nos pièces, les Prussiens se reforment rapidement, et leur colonne roule de nouveau à travers vallons et ravins, après avoir, dans son élan furieux, troué la ligne formée par notre 93e.

Tout à coup, au-dessus de Rezonville, sur un plateau étroit, la colonne s'arrête brusquement. Les officiers s'agitent avec rage, des commandements éclatent.

De loin, nos fantassins contemplaient cette scène avec étonnement.

Pourquoi donc les cavaliers prussiens se sont-ils arrêtés sur ce

plateau, où pourtant ils n'ont pas dû rencontrer d'obstacles?

L'explication ne se fait pas attendre.

On entend, en effet, des sonneries de trompettes, des sonneries françaises; puis, en face des ennemis qui se tiennent immobiles sur leurs grands chevaux, dont les naseaux semblent souffler du feu, on voit apparaître, lancés au galop de charge, les dragons de la brigade Murat.

Le 1er régiment est en tête, le 9e le suit.

« Chargez! chargez! hurlent les officiers.

— En avant!... Vive la France! » répondent les hommes.

Le 93e de ligne, le 9e bataillon de chasseurs et un bataillon du 91e, exécutent un feu roulant sur la masse ennemie.

Dans un nuage de poussière et de fumée, sous l'averse de balles, les soldats de Bredow, fièrement campés sur leurs chevaux épuisés et couverts d'écume, attendent bravement le choc.

D'un seul coup, emportés par leur élan, nos dragons coupent la colonne en deux. On se sabre dans la fumée. Des hommes, des chevaux s'abattent avec un bruit de murailles qui s'écroulent.

Pour arrêter le massacre, le général Bredow fait sonner le ralliement en arrière de la crête, reforme tant bien que mal, sous les balles, ses escadrons désemparés.

A ce moment, le général Fortou fait donner sa 2e brigade, les 7e et 10e cuirassiers.

Les cuirassiers de Bredow sont sabrés, hachés, tant sur le plateau que dans un vallon où les poussent nos cavaliers.

Il en est de même, un peu plus loin, des uhlans qui sont aux prises avec le 5e régiment de chasseurs à cheval et se défendent avec acharnement.

Des cuirassiers blancs qui réussissent à s'échapper se mêlent aux uhlans. D'autres, qui veulent tenter de franchir nos lignes, se jettent impétueusement sur les dragons de la division de Valabrègue.

Pendant une demi-heure, toute cette cavalerie tourbillonne dans

des champs où s'entassent, dans une herbe sanglante, des cadavres d'hommes et de chevaux. On écrase les morts et aussi, chose horrible, les blessés.

La lutte se déroule, ardente, féroce, sous les yeux de nos fantassins, qui n'osent plus tirer de peur de faire des victimes parmi les cavaliers français.

Ceux qui furent témoins de ce combat sans merci en ont conservé un souvenir angoissant, une impression de cauchemar.

Là, c'est un cheval qui s'échappe, emportant un corps qui n'a plus de tête et qu'enveloppe un long voile de sang. Plus loin, sur un cheval dont le poitrail est ouvert, un homme passe, un cuirassier blanc, qui n'a plus de bras et qui agite désespérément deux moignons d'où le sang coule en longs filets. Puis ce sont des morts, des morts en tas ; ce sont des blessés qui crient leur souffrance ou qui hurlent lamentablement, des mourants qui agonisent, labourant le sol de leurs doigts crispés.

Devant les rangs du 93ᵉ, un cheval vient s'abattre avec son cavalier, un officier de uhlans tout jeune. Des soldats se précipitent pour relever le cavalier ; mais ils reculent aussitôt, saisis d'horreur : le malheureux officier a reçu un coup de sabre qui a partagé la tête en deux, et lorsqu'on veut le dégager de dessous sa monture, les deux parties de la tête se décollent, pendent sur les épaules

Bientôt nos cavaliers sont las de frapper.

Une cinquantaine de cuirassiers blancs et autant de uhlans peuvent s'enfuir et gagnent Flavigny.

C'est tout ce qui reste de la superbe brigade Bredow, qui vient de se sacrifier héroïquement.

Le coin de terre où s'est produite la mêlée disparaît littéralement sous les cadavres.

Auprès d'un buisson dont le feuillage est tacheté de gouttelettes de sang, on aperçoit une douzaine de cadavres mutilés. Plus loin, à la naissance d'un petit ravin qui s'élargit vers le bois de Villers, trois officiers de cuirassiers blancs sont étendus côte à côte, botte à

botte, et paraissent dormir. Devant la voie romaine, on remarque surtout des cadavres de uhlans. L'un de ces cadavres, dont la face a été enlevée d'un coup de sabre, les yeux restant grands ouverts dans une bouillie sanglante, est horrible à voir.

De notre côté, les pertes étaient peu sensibles. Le 5e chasseurs seul comptait un officier tué, le sous-lieutenant de Nyvenheim de Neukirchen.

Nous avions fait un certain nombre de prisonniers, parmi lesquels se trouvait le colonel von der Dollen, commandant du 16e uhlans.

V

LE PLATEAU DE BRUVILLE

Après la charge de la brigade Bredow, la fusillade a cessé partout. Un calme étrange a brusquement succédé à l'immense et formidable clameur de la bataille.

Des volutes de fumée, que la brise pousse lentement vers les lointains noyés de brume, flottent au-dessus des ravins et des bois. Les champs, pleins de soleil, prolongent à perte de vue leurs ondulations molles, pareilles aux vagues d'une mer tanquille. Çà et là, dans la verdure, des murs blancs et des toits inondés de lumière apparaissent derrière des rideaux de peupliers grêles.

Nos soldats restent immobiles, comme hébétés, s'étonnant seulement d'être encore en vie, alors que tant d'autres dorment sur cette terre lorraine que féconde le chaud et radieux soleil d'août.

Leurs cerveaux sont encore pleins des bruits de la bataille; leurs yeux regardent sans voir. De temps à autre, le rugissement d'un canon les fait tressaillir.

Alors ils se tournent vers les officiers, et dans les yeux mornes se lit cette question :

« Ce n'est donc pas fini? »

Soudain ils entendent des grincements de roues, des claquements de fouets; puis, devant eux, défilent des charrettes et des

cacolets chargés de blessés qu'on a relevés sur le champ de bataille, auprès de la voie romaine et devant le bois de Villers. Derrière les attelages, d'autres blessés, les moins atteints, se traînent péniblement.

Certaines charrettes laissent derrière elles des traînées rouges. Le sang coule à flots. Oh! ce sang, il y en a partout!

Beaucoup de charrettes ne sont pas couvertes ou le sont mal, de sorte qu'on aperçoit les blessés. C'est une affreuse vision, une vision d'épouvante et de cauchemar que les cerveaux n'oublieront jamais.

Que ce défilé est lugubre, dans les jolies prairies, sous la caresse du soleil limpide!

Des blessés râlent, d'autres gémissent faiblement; sur les joues de quelques-uns on voit couler de grosses larmes. Ceux-là, sans doute, pensent aux êtres chers qui les attendent à l'ombre du clocher natal.

Pauvres soldats! pauvres victimes de la guerre!

. . . .

A cette heure, l'armée allemande est épuisée; elle n'a plus de troupes fraîches à mettre en ligne.

De notre côté, les corps d'armée qui ont combattu sont solides encore. De plus, les divisions Aymard et Nayral, du 3ᵉ corps, viennent d'arriver et ont pris aussitôt position à la droite du 6ᵉ corps, devant le village de Saint-Marcel. Le 4ᵉ corps est signalé.

Nos soldats, à qui la vue des malheureux blessés a donné une ardeur nouvelle, frémissent d'impatience.

Qu'attend-on pour continuer la lutte? L'armée prussienne est à nous; nous pouvons la culbuter, venger les morts et les blessés!

Canrobert va reprendre le mouvement offensif que la charge de Bredow arrêta tout à l'heure. Déjà il donne des ordres en conséquence.

Mais il faut consulter le grand chef, Bazaine.

C'est une simple formalité, pensent les officiers et les soldats, et ils se lamentent cependant parce que cette formalité fait perdre un

temps précieux; toute minute qui s'écoule rendra la tâche plus rude. Le temps, dans la situation où l'on se trouve placé, c'est de la victoire.

Les Prussiens, en effet, se reforment, se ressaisissent; enfin ils attendent des renforts. Va-t-on laisser à ces renforts le temps d'arriver?

Soudain une étrange nouvelle circule.

Bazaine a prescrit à Canrobert d'arrêter son mouvement. La victoire est à droite; Bazaine se tourne vers la gauche, immobilise cinquante mille hommes sous les murs de Metz, afin de ne pas perdre ses communications avec la cité lorraine.

Mais alors, la marche sur Verdun..., les ordres de l'Empereur?

Une immense stupeur accueille la nouvelle; puis des cris de rage éclatent.

« Bazaine va nous faire bloquer, disent les officiers. Alors à quoi bon se battre? Mieux valait s'enfermer à Metz tout de suite. »

On apprend, du reste, qu'à la faveur de la bataille de Borny, qui nous a fait perdre une grande journée, l'armée du prince Frédéric-Charles a traversé la Moselle à Novéant et à Pont-à-Mousson, et s'avance pour nous barrer la route.

C'est complet.

Nos renforts arrivent sans cesse.

La division Grenier, du 4e corps, s'est établie devant la gauche prussienne, au nord de Mars-la-Tour, sur le plateau de Bruville.

A droite de la position, et un peu au sud, on aperçoit des murailles jaunâtres sur lesquelles sont plaqués des volets verts. Le soleil se joue sur des toits d'ardoises.

« Il faut occuper immédiatement ces maisons, » dit le général Grenier.

C'est la ferme de Grizières, derrière laquelle passent la route de Mars-la-Tour à Conflans et la ligne du chemin de fer. Au sud de la ferme on aperçoit les maisons de ce bourg, et, entre Grizières et

Mars-la-Tour, le sol est creusé par un ravin profond nommé « ravin de Grizières » ou « Fond de la Cuve ». A l'ouest, le terrain fuit vers Saint-Marcel et Gravelotte, présentant une succession de petits ravins et de mamelons peu élevés.

Le 1[er] bataillon du 98[e] est chargé de garder la ferme et s'y établit solidement en avant-garde.



Le pont entre Corny et Novéant.

Le plateau de Bruville constitue, en face de l'ennemi, une excellente position dominante. Au sud, c'est-à-dire du côté où pourrait se prononcer une attaque, les pentes tombent brusquement dans un ravin très encaissé et par conséquent facile à défendre.

Les troupes de la division Grenier exécutent différents mouvements pour refouler des troupes prussiennes qui occupent des bois situés en avant de la ferme de Grizières; mais le combat ne s'engage pas à fond.

Derrière la ligne blanche de la route de Verdun, du côté de Tronville, on voit des batteries prussiennes qui s'installent sur les

crêtes; on voit évoluer des masses assez compactes de fantassins à l'uniforme bleu sombre.

On entend, du côté de Vionville et de Rezonville, le crépitement d'une violente fusillade.

Le général Grenier, après avoir observé les mouvements de l'ennemi, fait occuper le ravin de Bruville par le 2e bataillon du 13e de ligne; puis il donne l'ordre à ses batteries d'ouvrir le feu.

Aussitôt le canon tonne, et les artilleurs ennemis répondent coup pour coup. En même temps, l'infanterie bleue s'avance en lignes profondes, baïonnettes en avant.

Cette fois, c'est la lutte.

Le 5e bataillon de chasseurs, qui s'est porté en ligne, est obligé de reculer sous une véritable averse de balles et d'obus; mais presque aussitôt il s'élance de nouveau, en même temps que les 13e et 43e de ligne.

Les obus, les boulets, la mitraille et les balles, balayent le plateau de Bruville, s'engouffrent dans le ravin. Des colonnes énormes d'infanterie prussienne marchent vers le plateau, sous la protection de leur artillerie. La division Grenier a devant elle presque tout le 10e corps d'armée.

Nos soldats exécutent un feu nourri, et comme la gaieté ne perd jamais ses droits chez nous, on les entend rire dans le ravin lorsque les projectiles ennemis s'enfoncent dans la terre sans éclater; on les entend plaisanter entre eux.

« Salue donc! dit un chasseur du 5e à un lignard du 13e, qui fait le coup de feu auprès de lui. Les artilleurs prussiens ne t'enverront plus rien, si tu ne leur dis pas merci. »

Nos batteries, qui sont établies en avant du ravin, exécutent un feu d'enfer; mais bientôt il devient évident qu'elles ne pourront tenir longtemps, car les obus s'abattent sur elles de plus en plus dru, massacrant les artilleurs et les chevaux, éventrant les caissons.

« Hardi, les artilleurs! crient les fantassins.

— Vive la France! » hurlent les artilleurs.

On s'excite ainsi. Il semble qu'on ait besoin de parler et d'entendre des voix; cela soutient devant le danger, cela empêche le moral de s'émousser. Et il en faut, du courage, pour ne pas se relever et fuir sous le déluge de fer. La mort frappe sans relâche; des tirailleurs couchés sont écrasés, mutilés, et leurs camarades entendent leurs cris de souffrance, les voient se vider lentement, et chacun se dit : « Ce sera probablement mon tour tout à l'heure. »

Un jeune sergent est entouré de morts et de mourants.

« C'est étonnant, fait-il, s'adressant à l'un de ses camarades, ils sont tous touchés, et jusqu'à présent je n'ai rien reçu; pourtant quelque chose me dit que je serai tué aujourd'hui. »

Il prononce ces paroles d'une voix tranquille et résignée.

« Baste! tu es fou, répond le camarade; il ne faut pas avoir de ces idées-là! »

La phrase n'était pas finie, que le jeune sergent s'abattait lourdement, le ventre ouvert.

« Là, murmura-t-il, tu vois, ça y est!... Je m'y attendais. »

Quatre heures viennent de sonner au clocher de Bruville. L'azur commence à pâlir légèrement; l'or du soleil est moins éclatant, et des lueurs roses naissent à l'horizon.

Les artilleurs du général Grenier, qui pendant près de deux heures ont tenu en face du plateau de Bruville, devant le grand ravin, sont enfin obligés de se replier en toute hâte. Les canons et les caissons bondissent sur le sol tourmenté; les conducteurs poussent de véritables rugissements pour exciter leurs chevaux.

Derrière l'artillerie, l'infanterie se retire également. Rester plus longtemps serait folie. Les hommes sont épuisés, et toute une brigade prussienne, celle du général von Kraatz, marche sur notre position : on aperçoit, à travers la fumée, une véritable forêt de baïonnettes.

« Cissey n'arrivera donc pas? » disent les officiers.

Soudain un immense cri de joie retentit.

« Voilà Cissey! voilà Cissey! »

Vers le nord, en effet, on aperçoit des baïonnettes étincelantes, et cette fois ce sont des baïonnettes françaises, c'est la division de Cissey.

Au pas gymnastique, tous leurs tambours battant, tous leurs clairons sonnant, les premières troupes de cette magnifique division atteignent bientôt le plateau de Bruville, où elles sont saluées par une grêle d'obus.

Le plus meurtrier des combats de la journée allait avoir lieu sur ce point, et pourtant Bazaine n'y paraissait pas. Au lieu de profiter des avantages que nous donnait l'héroïsme vraiment admirable de nos soldats, il ne pensait qu'à se maintenir en contact avec Metz; il ne s'occupait que de la gauche, alors que tout l'intérêt de la journée était à droite.

Depuis Forbach, où il avait laissé lâchement écraser le 2e corps, cet homme, ce maréchal de France, trahissait.

VI

L'HÉCATOMBE DE GRIZIÈRES

Sur le plateau de Bruville et autour de la ferme de Grizières, les obus tombent sans cesse. Parfois des remous se produisent dans les rangs de nos soldats, des cris éclatent; puis on voit passer des blessés, les uns portés par leurs camarades, les autres se traînant péniblement.

Soudain, dans le lointain, du côté de Mars-la-Tour, une colonne énorme sort de la fumée, des casques et des baïonnettes brillent au soleil.

Il est quatre heures.

Bientôt on distingue les uniformes du 16e régiment hessois, à la tête duquel marchent un général et un colonel. Sur la droite, apparaît le 57e régiment prussien.

Ces deux corps font partie de la brigade Wedell.

Derrière eux on aperçoit une véritable mer humaine, la réserve. Nos soldats retroussent leurs moustaches, vérifient leurs armes, s'assurent que la baïonnette est solide au bout du canon.

« Ça va chauffer, » disent-ils.

La colonne ennemie s'avance en effet, à marche rapide, vers nos positions. Pour la protéger et essayer de démoraliser nos troupes, les canons prussiens tonnent avec rage.

Depuis Mars-la-Tour jusqu'au profond ravin de Grizières, le terrain monte doucement, présentant partout des bosses et des creux. La masse prussienne s'est engagée sur cette pente. De loin, on dirait une mer qui reprend possession de son lit à l'heure du flux; la marée bleue glisse dans la verdure avec des ondulations molles. On la voit se creuser au passage des fossés, s'enfler, bouillonner, lorsqu'elle couvre des mamelons. En même temps, dans le fracas des canons, on aperçoit comme un bruit de houle.

Tout à coup des hourras éclatent : les premières lignes prussiennes viennent d'atteindre la crête du grand ravin.

Aussitôt on entend un crépitement sec; puis les hourras se changent en une immense clameur que percent des cris de douleur et de rage.

« Les moulins à café! les moulins à café! » crient nos fantassins enthousiasmés.

Le général de Ladmirault vient, en effet, de démasquer ses mitrailleuses, qui envoient des nuées de balles sur la colonne prussienne.

Presque aussitôt l'infanterie est portée en ligne, et les officiers commandent :

« Feu à volonté! »

Dans la masse ennemie, des rangs entiers s'abattent; les hommes tombent les uns sur les autres, fauchés comme des épis mûrs; d'énormes vides se produisent.

« *Forwaertz! Forwaertz!* » hurlent les officiers.

Des décharges furieuses leur répondent : les mitrailleuses crépitent sans cesse, la fusillade fait rage, les canons rugissent partout.

« *Forwaertz! Forwaertz!* »

Les Allemands avancent toujours, marchant sur les cadavres, piétinant les blessés. Chaque pas en avant est payé par des deuils cruels.

Avec une audace superbe, les soldats de Wedell se sont jetés

dans le ravin, qui formait devant eux un véritable précipice, et bientôt les bataillons hessois apparaissent à découvert, à cent mètres à peine de nos lignes, ayant le ravin à dos.

Nos batteries de Bruville, se voyant sérieusement menacées par cette infanterie que leur mitraille n'a pu arrêter, amènent alors les avant-trains et reculent.

Notre 43e de ligne, qui s'était bravement porté en avant, est obligé lui aussi de se replier. Alors les Hessois et les Westphaliens se ruent à l'assaut du plateau.

L'instant est solennel. C'est le salut de notre armée qui va se jouer là.

Enlevé par ses officiers, le 20e bataillon de chasseurs se porte en première ligne, et la division de Cissey se déploie rapidement sous un feu d'une violence inouïe.

Alors s'engage une lutte atroce.

Le capitaine de Bermond de Vaulx, du 20e chasseurs, est tué net en voulant secourir un de ses hommes. A ses côtés, tombent le lieutenant Messelot et le sous-lieutenant Duverger. Le capitaine Clara, grièvement atteint, s'abat, les bras en croix, derrière une gerbe de blé qu'il arrose de son sang.

Une fumée épaisse, dans laquelle les balles bourdonnent comme des millions d'abeilles, couvre cette partie du champ de bataille. La fusillade roule avec un bruit ininterrompu de tonnerre; les combattants poussent des hurlements de rage, les blessés crient. Aucun récit ne saurait rendre l'impression d'une telle scène.

Tout à coup, de notre côté, la fusillade paraît se calmer. Les Allemands, qui se croient vainqueurs, poussent déjà des hourras de triomphe et vont s'élancer en avant, quand une sonnerie retentit, répétée aussitôt par tous nos clairons : La charge!

Dans la fumée, sous l'averse de balles et d'obus, des drapeaux tricolores sont déployés et flottent fièrement. Une formidable clameur, qui couvre tous les bruits de la bataille, monte vers l'azur calme.

« En avant! à la baïonnette! »

Clairons sonnant, tambour battant, la division de Cissey tout entière s'est élancée sur l'ennemi, sans souci de la mitraille qui troue sa masse.

Rien ne saurait arrêter un tel élan.

« Vaincre ou mourir, » telle est la devise de ces braves, qui offrent sans trembler leurs poitrines aux balles et à la mitraille.

La chaleur est accablante.

Sur les visages noircis par la poudre et la fumée, la sueur trace des sillons. Quelques soldats sont couverts de sang; la plupart portent des uniformes en lambeaux. Derrière le rideau d'acier formé par les baïonnettes frémissantes, on dirait une armée de démons en marche vers quelque infernal sabbat.

Devant le ravin, sur une sorte de plateau, les lignes prussiennes sont abordées avec un entrain merveilleux. Les Allemands tombent par centaines. Le sang coule en longs ruisseaux.

Cela dure à peine quelques minutes; puis l'on entend des sonneries, des commandements rauques, et les Allemands se précipitent dans le ravin.

Le général Schwartzkoppen, la rage au cœur, vient d'ordonner la retraite.

C'est un sauve-qui-peut général, une panique.

Nos soldats, ivres de fureur, excités par le combat, couronnent aussitôt la crête et ouvrent un feu terrible sur la masse ennemie qui emplit le ravin. Chaque balle trouve son homme. C'est un carnage effroyable, une boucherie. Les cadavres des Hessois et des Westphaliens s'entassent le long des talus, tapissent le fond de l'énorme tranchée; les blessés, qu'on foule aux pieds, hurlent lamentablement, demandent grâce. Le général von Wedell reçoit une blessure grave. Le colonel von Brixen tombe, foudroyé, en essayant de sortir de l'enfer de Grizières.

Nos soldats bientôt sont las de tirer, quelques voix crient :

« En avant! à la fourchette! » D'autres ajoutent : « Au ravin! »

D'eux-mêmes, sans commandement, les nôtres descendent à leur tour dans la tranchée, où la fumée est si épaisse, que l'on ne distingue rien à deux pas.

Des scènes atroces se produisent.

Un soldat du 73e de ligne, dont la baïonnette s'est brisée, étrangle un hauptmann qu'il a renversé d'un coup de crosse. Un autre soldat du même régiment, qui a laissé échapper son fusil dans la mêlée, tient à la main un couteau de poche et le plonge dans le ventre des Allemands qui passent à sa portée. Le sous-lieutenant Gilardeau, du 57e, qui se tient derrière un buisson, tue six ennemis et tombe sur leurs cadavres, frappé mortellement, en criant : « Je suis vengé..., je puis mourir! »

La mort, on ne la craint pas, on n'y pense même pas; chacun songe à tuer et non à se défendre.

Des Allemands, fous de terreur, se précipitent aux pieds de nos soldats en disant : « Pardon, camarades!

— Pas de quartier! » répondent les nôtres.

Et l'on tue, l'on tue toujours.

Au plus fort de la mêlée, le sous-lieutenant Chabal, officier payeur du 57e de ligne, voit tomber un porte-drapeau prussien.

Aussitôt il se précipite sur le drapeau et l'enlève après une courte lutte[1].

Sur un autre point, quatre cents Allemands sont faits prisonniers.

Les Prussiens réussissent enfin à sortir du ravin maudit. Leur déroute est complète; leurs pertes sont effroyables.

La brigade von Wedell laissait dans la tranchée de Grizières soixante pour cent de son effectif. Trente-trois officiers et plus de

[1] Ce drapeau est à présent dans la chapelle des Invalides.

neuf cents hommes étaient tués; trente-huit officiers et plus de douze cents hommes étaient blessés; un officier et quatre cent cinquante hommes étaient portés comme « disparus ». Le 16e régiment hessois, dont la conduite avait été héroïque, n'existait pour ainsi dire plus; il avait perdu son colonel, tous ses officiers supérieurs et son drapeau.

On rapporte que les jeunes soldats de la brigade de Goldbéry trouvèrent dans le ravin tant de cadavres, qu'ils crurent que tous ces Allemands simulaient la mort pour leur échapper :

« Méfions-nous, dirent ces jeunes soldats, *ils font semblant de dormir.* »

Lorsqu'on fit l'appel dans nos régiments, ralliés sur le plateau de Bruville, on eut à enregistrer des pertes sensibles :

Au 73e de ligne, cinq officiers étaient tués : les capitaines Fossoyeux, Drault et Gay; les lieutenants de Berlhe et Rambaud. Treize officiers étaient blessés.

Le régiment comptait trois cent cinquante hommes tués, blessés et disparus.

Au 57e de ligne, dix officiers étaient tués : le commandant Deville-Chabrol; les capitaines Blanchard et Colleau; les lieutenants Gauthier et Chauvel; les sous-lieutenants Meline, Bourion, Miavril, Gilardeau et Doyard.

Treize officiers étaient blessés.

Le régiment comptait près de trois cents hommes tués, blessés et disparus.

Le 1er de ligne comptait seize officiers et plus de quatre cents hommes hors de combat.

Le 20e bataillon de chasseurs avait trois officiers tués et près de cent hommes tués ou blessés.

Après le massacre de Grizières, le commandant du 10e corps prussien, pour essayer de dégager son infanterie et peut-être pour

relever le moral de ses troupes, fit charger par la brigade de dragons de la Garde royale nos régiments déjà si éprouvés par le combat dont ils venaient de sortir vainqueurs.

Cette charge échoua complètement. Le colonel Auerswald, qui la conduisait, fut mortellement frappé, ainsi que le colonel comte de Finckenstein. La brigade éprouva de telles pertes, qu'on put à peine former un escadron avec les survivants.

VII

SABRE AU CLAIR !

Un ravin très accentué, fort escarpé même par endroits, où coule le ruisseau du Fond de la Cuve, longe, sur la gauche, la route de Conflans à Mars-la-Tour.

A ce ravin aboutissent les pentes de Bruville et de Grizières.

De l'autre côté de la route, de superbes prairies couvrent de leur tapis émaillé de fleurs une large bande de terrain légèrement ondulée formant plateau, que borne, à l'ouest, le joli ruisseau l'Yron.

Presque en face de la ferme de Grizières, sur le ruisseau, on aperçoit les toits du village de Ville-sur-Yron. Au nord-est, et à un kilomètre environ de ce village, la ferme de la Grange se cache dans la verdure du plateau; puis, au nord encore, la masse sombre du bois de la Grange se profile sur l'azur clair.

Dans la fumée du combat qui se livrait à notre aile droite, de magnifiques régiments de cavalerie se tenaient autour de la ferme de Grizières, évoluant de temps à autre pour tromper les artilleurs prussiens.

Il y avait là, prolongeant pour ainsi dire notre droite, la division du Barail : 2[e] chasseurs d'Afrique, lanciers de la Garde et

dragons de l'impératrice; la division Legrand, 2e et 7e hussards, 3e dragons.

Devant nos cavaliers qui frémissaient d'impatience, s'était déroulé le combat de Bruville. Ils avaient assisté à la lutte terrible de la division de Cissey, et sous leurs yeux, à présent, cette division refoulait l'infanterie ennemie.

Notre cavalerie se préparait à marcher à son tour pour contribuer à enfoncer la gauche allemande. Déjà les hommes assuraient leurs étriers, quand, au delà de la route de Verdun, vers Mars-la-Tour, une énorme masse de cavalerie flanquée de batteries légères apparut dans la coulée d'or du soleil. Bientôt une batterie prussienne vint s'établir avec audace, sous la protection d'un escadron de dragons de la Garde royale, en avant du village de Ville-sur-Yron, presque en face de la ferme de Grizières.

Devant cette ferme se tenait le général de Ladmirault, commandant de notre 4e corps, entouré de son état-major.

Un pli au front, le général contempla pendant un instant le grouillement noir des cavaliers ennemis, qui formaient deux colonnes profondes se dirigeant vers Ville-sur-Yron.

Le commandant du 4e corps vit clairement qu'une nouvelle et formidable attaque se préparait : les Prussiens, jouant leur dernière carte, lançaient sur notre droite toute leur cavalerie pour nous refouler à leur tour.

Alors il esquissa un grand geste, puis il se tourna vers nos cavaliers. Derrière la ferme, il put voir le 2e chasseurs, auprès duquel se tenait fièrement le général du Barail. Sous le lumineux poudroiement du soleil, les dolmans bleu de ciel à collet jonquille et à tresses et brandebourgs noirs des chasseurs se détachaient nettement sur le feuillage des grands arbres. Plus loin, il apercevait les hussards et les dragons du général Legrand, et, devant le village de Bruville, les lanciers de la Garde et les dragons de l'Impératrice, sous les ordres du général de France. Enfin il savait qu'auprès de Bruville se tenait également la division de Clérambault du 3e corps,

formée des 2e, 3e et 10e chasseurs, des 2e, 4e, 5e et 8e dragons.

Son parti fut pris : à la cavalerie ennemie il allait opposer tous ces régiments.

Appelant un de ses officiers d'ordonnance, le capitaine La Tour-du-Pin, il lui exposa brièvement son plan, et le chargea de le communiquer aux généraux qui commandaient notre cavalerie.

« Il faut dégager notre droite, dit-il, sabrer tous ces Prussiens. Il y va de notre salut. »

Les généraux du Barail, Legrand et de France n'hésitèrent pas un seul instant; immédiatement ils se préparèrent à l'action.

Sur le plateau d'Yron, cent vingt-six escadrons allaient se rencontrer.

Au 2e chasseurs d'Afrique, commandé par le brave et savant du Barail, fut dévolu le périlleux honneur d'engager la lutte.

Dans un grand geste, debout sur ses étriers, le général du Barail lève son épée, et, se retournant à demi, il commande :

« Chargez! »

Entraînés par leur vaillant général, les chasseurs partent au galop. On les voit s'engouffrer dans le ravin sans ralentir l'allure, et, quelques minutes plus tard, ils apparaissent devant la route blanche, en plein soleil, le sabre haut.

Devant eux, sur le plateau d'Yron, les canons prussiens rugissent toujours.

« Enlevons-les! crie le colonel de Lamartinière.

— Enlevons-les! enlevons-les! répètent les cavaliers... En avant! »

D'un bond, les petits chevaux barbe ont franchi la route. Alors tous les sabres s'abaissent, prennent la position horizontale. Les chasseurs se penchent en avant et, collant les éperons aux flancs de leur monture, foncent sur la batterie ennemie qu'enveloppe un nuage de fumée.

Sur le gazon fleuri du plateau, on dirait qu'une avalanche vient de naître. Les petits chevaux galopent en cadence, crinières au



Trompette de hussards. — Tableau de A. Neuville.

(Reproduction autorisée par Goupy et Cie, éditeurs, Paris. — Copyright, 1893, by Boussod, Valadon et Cie.)

vent; les chasseurs poussent des cris furieux qui excitent les chevaux.

« En avant! en avant! »

Bientôt les batteries sont atteintes, l'avalanche disparaît dans la fumée; puis aussitôt l'on entend des hurlements féroces et un grand cliquetis d'armes.

Les artilleurs prussiens ont fait face à l'orage et se défendent héroïquement. Nos cavaliers, qu'une ardeur folle emporte, les sabrent sur leurs pièces, mettent quelques canons hors de service et reparaissent enfin dans la coulée d'or du soleil, brandissant leurs sabres rouges de sang.

A ce moment, au fond du paysage, on aperçoit des cavaliers ennemis à la tunique bleu clair garnie d'ornements blancs. C'est le 13e dragons de Slesvig-Holstein, qui précède les masses prussiennes. Sans hésitation, nos chasseurs se ruent sur ces cavaliers, qui exécutent un feu roulant.

Des vides se produisent dans nos rangs, des hommes tombent, des chevaux s'abattent. Qu'importe! En avant!

Le choc se produit enfin, formidable. Les escadrons se confondent. Le colonel de Lamartinière est blessé; le lieutenant Brugière et le sous-lieutenant Bleneter sont frappés mortellement, et autour d'eux tombent près de quarante hommes tués ou blessés.

Mais le gros de la cavalerie allemande s'avance pour secourir le 13e dragons, dont les pertes sont énormes.

Nos chasseurs tournent bride, vont se masser devant un bouquet de bois, et là, fièrement campés sur leurs chevaux blancs d'écume, se servent de leurs carabines avec un plein succès pour arrêter l'ennemi qui les poursuit.

La charge audacieuse, téméraire même, des chasseurs d'Afrique, avait eu le plus heureux résultat, puisqu'elle avait muselé les canons prussiens établis sur le plateau d'Yron.

Elle fait le plus grand honneur à ces vaillants soldats et à leur chef, le général du Barail, qu'on vit toujours en pleine zone dangereuse, qui sut communiquer à tous son ardeur et sa foi.

A leur tour, les régiments des généraux de France et Legrand ont traversé le ravin et débouchent sur le plateau d'Yron, où se tient à présent toute la cavalerie ennemie.

Le soleil fait étinceler les casques et les sabres, et semble sourire à tous ces hommes que guette la mort.

Voici d'abord les 2e et 7e hussards, puis le 3e dragons, en tête duquel galope le général Legrand. Viennent ensuite les lanciers de la Garde et les dragons de l'Impératrice.

Les trois premiers régiments vont se placer face au village de Ville-sur-Yron, ayant à dos la ferme de la Grange. Les lanciers et les dragons de la Garde forment, en arrière, une deuxième ligne qui déborde la première sur la droite.

Devant eux, nos cavaliers aperçoivent, à travers un nuage de poussière soulevé par la charge des chasseurs d'Afrique, les escadrons ennemis divisés en deux masses profondes. Au delà de cette mer humaine, où des remous se produisent par instants, de frais et riants coteaux se déroulent jusqu'à l'horizon.

Sur la gauche, du côté de Vionville, Rezonville et Gravelotte, le canon tonne sans cesse, et l'on entend le bruit d'une violente fusillade.

« Allons, dit le général Legrand, c'est notre tour, la besogne ne nous manquera pas. »

Puis, se tournant vers le général de Montaigu, commandant la brigade de hussards :

« Sabre au clair, dit-il, et en avant!

— En avant! » répète aussitôt le général de Montaigu en tirant son épée.

Le colonel Carrelet, du 2e hussards, se place alors à la tête de son régiment et fait signe aux trompettes de sonner la charge. Tous les sabres sortent aussitôt des fourreaux, et le régiment part au galop, suivi de près par les dragons et la cavalerie de la Garde. Bientôt les hussards arrivent comme une trombe devant la première ligne prussienne, composée des dragons royaux. Une décharge de



Cuirassier allemand. — Tableau d'Édouard Detaille.

(Reproduction autorisée par Goupy et Cie, éditeurs, Paris.)

mousqueterie les accueille : quelques hommes tombent, quelques chevaux roulent dans l'herbe.

« En avant! » rugissent nos soldats, qui, sans cesser de galoper, déchargent leurs revolvers.

Les premiers rangs prussiens sont culbutés. Une mêlée formidable s'engage. On entend distinctement le bruit des sabres qui s'abattent sur les casques, fendent les crânes.

Le 10e hussards prussien s'avance alors, et, au grand galop, se rue sur les troupes du général de Montaigu. Ce général, démonté, frappé de plusieurs coups de sabre, est fait prisonnier après une résistance désespérée.

Des officiers, des hommes tombent, morts ou blessés. Nos hussards font preuve d'un courage indomptable; noyés dans un tourbillon d'ennemis, ils résistent avec acharnement et frappent avec rage. Vingt-trois officiers sur trente-deux que compte le régiment sont bientôt hors de combat; près de cent sous-officiers et soldats mordent la poussière.

Le colonel Carrelet, dont le cheval couvert de blessures se soutient à peine, réussit à rallier ses hommes. Un certain nombre de ceux qui répondirent à l'appel étaient criblés de coups de sabre.

Parmi les officiers tués ou frappés mortellement, nous citerons : le capitaine-commandant de Maussion et le sous-lieutenant Hainglaise, ancien instructeur à l'École impériale de cavalerie.

Le 7e hussards ne comptait qu'un officier tué, le sous-lieutenant Larbalétrier (Gilbert); huit étaient blessés.

A la tête du 3e dragons, le général Legrand s'est élancé sur le 19e régiment de dragons prussien; mais, dans la lutte, son cheval s'abat, son épée se brise, et le malheureux général, désarmé, est aussitôt mis à mort. A ses côtés, un de ses officiers d'ordonnance, le lieutenant Voirin, reçut dix-sept coups de sabre.

Le général Legrand laissait une veuve et onze enfants.

Le 3e dragons subit dans cette affaire des pertes cruelles. Un seul officier était tué, le sous-lieutenant Molinier; mais plusieurs avaient reçu des blessures graves : le capitaine d'Abel de Libran, frappé de dix-sept coups de sabre et d'un coup de lance, était laissé pour mort sur le terrain; le capitaine Bigaré était horriblement mutilé.

Les lanciers de la Garde ont chargé les dragons d'Oldenbourg; mais, chargés vigoureusement à leur tour par le 13e régiment de uhlans, auquel se joignent les dragons et un escadron du 4e cuirassiers, ils sont obligés de reculer, laissant sur le sol un certain nombre de morts et de blessés.

Soudain apparaissent les dragons de la Garde, qui viennent au secours des lanciers. Le régiment sabre les uhlans et le 16e dragons de Prusse; mais bientôt accourent des cuirassiers westphaliens. L'aspect du champ de bataille alors est effrayant; on marche sur les cadavres; partout des blessés crient leur souffrance et demandent du secours; des chevaux mutilés galopent au hasard en poussant de véritables hurlements; d'autres, emportés, traînent des cadavres dont les pieds sont restés dans les étriers.

Après une lutte acharnée, les dragons de l'Impératrice doivent également reculer.

Ils avaient perdu leur lieutenant-colonel, M. Boby de la Chapelle, le lieutenant Gosset, les sous-lieutenants Antonin et Bontemps.

Nos soldats reculaient; mais la cavalerie ennemie avait supporté de si rudes chocs, qu'elle était épuisée.

Sur l'ordre du général de France, on sonna le ralliement devant le ravin, et tous les cavaliers qui purent obéir à la sonnerie redescendirent pêle-mêle dans l'énorme tranchée.

Soudain on entendit des fanfares joyeuses.

« Bravo!... crièrent les officiers; c'est Clérambault ! »

Ils ne se trompaient pas.

La division de cavalerie du général de Clérambault, appartenant au 3e corps, arrivait au galop pour participer au glorieux combat. Le 4e dragons, ayant à sa tête le colonel Cornat, apparut le premier sur le plateau d'Yron, et deux escadrons chargèrent immédiatement, en fourrageurs, contre le 13e dragons prussien.

Il était six heures. Le soleil glissait au-dessus des collines lointaines, et l'horizon se colorait de rose. Sur le plateau, les ombres mouvantes des grands chevaux s'allongeaient, étranges.

« Chargez! chargez! » hurlait le brave Cornat, qui galopait, le sabre haut.

Les deux troupes s'abordèrent. Il y eut une mêlée confuse : on entendit de grands cris, des coups de feu, des cliquetis d'armes; puis on vit tout à coup les Allemands qui fuyaient.

Le colonel Cornat fit sonner le ralliement. Alors, à la tête de son régiment, il s'avança contre toute la cavalerie prussienne.

A ce moment, le 2e dragons arrivait à son tour sur le plateau et se préparait à suivre le 4e.

La cavalerie ennemie n'attendit pas le choc.

Dans le poudroiement du couchant, ses escadrons exécutèrent un mouvement de flanc; puis elle battit en retraite vers Mars-la-Tour, nous abandonnant le plateau d'Yron, où elle laissait environ quarante officiers et quatre cent cinquante hommes tués, blessés ou prisonniers.

Devant nos troupes, qui s'étaient ralliées auprès de la route de Conflans, l'immense plateau à présent désert, où les cadavres d'hommes et de chevaux formaient des taches sombres, prenait un aspect désolé et farouche sous la mélancolie du soir naissant. Parmi les cadavres il devait y avoir des blessés. On les chercha. Auprès d'un buisson, dans une mare de sang, on trouva le malheureux général Legrand, qui agonisait. Il mourut sans avoir pu prononcer

une parole, et son corps fut immédiatement transporté à l'ambulance de Bruville.

Derrière un amas de cadavres de dragons prussiens, on découvrit un lancier de la Garde qui, assis sur le corps d'un cheval, tirait d'énormes bouffées d'une longue pipe de porcelaine; il lui manquait une oreille, et sa figure était souillée de sang et de boue.

« Je vous attendais, camarades, fit-il simplement.

— Alors viens avec nous, » dit un soldat.

Le lancier écarta sa chemise, et l'on vit sur sa poitrine six blessures fraîches.

« Avec l'oreille, dit-il, ça fait sept... C'est mon oreille surtout que je regrette; mais ce qui me console, c'est que celui qui l'a coupée ne regrette plus rien, lui. »

Puis il ajouta gaiement, en montrant sa longue pipe :

« J'ai même hérité,... elle est excellente. »

Dans un sillon, on ramassa un jeune maréchal des logis de dragons qui avait la tête fendue, mais vivait encore.

« Pour ma mère! » murmura-t-il d'une voix faible en tendant à ceux qui se penchaient sur lui un petit portefeuille maculé de sang.

Puis il expira.

Les blessures étaient affreuses; quelques hommes avaient été littéralement scalpés. Sur le cadavre d'un dragon qui gisait dans un sentier allant de Ville-sur-Yron à la route de Conflans, on compta vingt-six blessures. Le malheureux soldat pourtant avait dû survivre pendant quelque temps, car il s'était traîné jusqu'au pied d'un petit monticule qui supportait les débris d'une vieille croix de pierre, et, lorsqu'on le découvrit, des larmes achevaient de sécher sur sa face exsangue.

VIII

LA GARDE

Dans les champs de Rezonville, devant la route bordée d'arbres, les zouaves et les grenadiers de la Garde ont repoussé plusieurs attaques furieuses des Prussiens de Frédéric-Charles.

Les obus pleuvent de toutes parts, la fusillade crépite sur une ligne immense, les balles bourdonnent; une fumée grise, pareille à un brouillard, flotte sur la verdure fleurie et sur les sillons roux.

Bourbaki, qui a pris sur lui d'engager la Garde, dirige les opérations avec vigueur, se tenant toujours aux endroits dangereux. Nos pertes sont sensibles déjà, et l'ambulance de Rezonville s'emplit rapidement.

Le 2e grenadiers a sept officiers tués : le lieutenant-colonel Bigault de Maisonneuve, capitaines Léger et de Jeetz, lieutenant Urtin, sous-lieutenants Persin de Suzor, Barre et Conte.

Vingt officiers sont blessés; plus de quatre cents hommes sont tués ou blessés.

Devant le village de Vionville, les hauteurs offrent une succession de mamelons ravissants couverts d'herbe ou de chaume, les uns d'un vert très tendre, les autres d'un roux brun. Là se tient, abrité par un mamelon, le 2e régiment de voltigeurs.

Les hommes plaisantent et rient, malgré les dangers de l'heure présente, se demandant parfois pourquoi on ne les emploie pas, alors qu'il y a tant de besogne à faire.

Vers quatre heures et demie, enfin, le général Brincourt se précipite vers le colonel Peychaud, qui commande le régiment.

« En avant! dit-il, nous marchons! »

Et, de la pointe de l'épée, il montre un ravin qui longe le bois des Ognons, où l'on aperçoit une nuée d'ennemis.

« En avant! » répète le colonel.

Et dans l'or du soleil qui commence à pâlir, sous les obus, le régiment se met en marche, précédé de ses tirailleurs.

Lorsque les voltigeurs arrivent en face du ravin, un feu nourri les accueille; des milliers de balles s'abattent sur eux, les pièces prussiennes leur envoient des obus et des boulets par paquets.

« Couchez-vous! » crient les officiers, qui, eux, restent debout sous l'effroyable tourmente de fer et de plomb.

Là, sans combattre, le régiment est décimé. A chaque instant, un cri aigu qui n'a rien d'humain domine la formidable rumeur du combat, arrachant à tous un frisson.

« Encore un de flambé! murmurent les hommes. A qui le tour à présent? »

A la 1re compagnie, le capitaine, M. Langrois-Fontaine de Cramayel, est tué par une balle qui le frappe entre les deux yeux. Le lieutenant Lainé, qui prend le commandement, est presque aussitôt frappé à mort. Il en est de même du sous-lieutenant Bruant, qui lui a succédé.

Depuis Gravelotte jusqu'à Vionville, la bataille fait rage. Le fracas des canons est tel, que l'on entend à peine le crépitement de la fusillade, que l'on n'entend plus l'étrange, l'énervant bourdonnement des balles.

Par instants, la sonnerie de la charge retentit du côté de Vionville. Des bravos, des hourras éclatent.

Les Prussiens, repoussés sans cesse, s'élancent sans cesse vers

cette route, qu'ils ne peuvent atteindre, devant laquelle sont alignées nos vaillantes troupes.

Les blessés arrivent par colonnes dans le village de Rezonville. A présent les ambulances sont bondées. Le presbytère, l'église, nombre de maisons particulières reçoivent les malheureuses victimes.

Le ravin de Gorze est la voie principale choisie par les Prus-



Route de Gravelotte à Rezonville. (Photo : Nels, Metz.)

siens; des masses énormes l'emplissent, essayant de déboucher sur nos positions.

En face de ce ravin sont établis deux bataillons du 3e grenadiers, les chasseurs de la Garde et la brigade Lapasset. Ces troupes héroïques se maintiennent là malgré les balles, les obus et la mitraille, et leurs feux ininterrompus clouent les masses prussiennes dans le ravin, où les cadavres forment comme des barricades.

Tout à coup, vers cinq heures et demie, une formidable poussée se produit vers nos lignes; des troupes fraîches sortent du ravin sous la protection de toutes les pièces prussiennes, qui rugissent en même temps.

Secouant pour un moment sa coupable inertie, Bazaine envoie sur ce point la brigade Montaudon (51e et 62e).

Le 51ᵉ se porte aussitôt devant le bois des Ognons. Les hommes se couchent dans l'herbe, derrière des arbres et des buissons, et ouvrent le feu. Mais un déluge de mitraille s'abat sur eux, et la situation devient immédiatement des plus critiques.

Le commandant Bergère, qui est resté debout, crie :

« Courage, mes amis, montrons qui nous sommes! »

Le dernier mot reste dans la gorge du vaillant officier, qui s'abat comme une masse et expire presque aussitôt.

Le commandant Lieutaud, les capitaines Bruno et Verraux tombent également, mortellement frappés. Des hommes sont écrasés par les obus.

« Il n'est pas possible de se laisser massacrer ainsi, disent plusieurs officiers; il faut charger. »

A leur voix, d'autres officiers se lèvent.

Ce mouvement leur coûte cher. Le lieutenant Grousset et le sous-lieutenant Duru sont tués; le capitaine Ségur et le sous-lieutenant Avril sont blessés grièvement.

Il est impossible de marcher; il faut se résigner à recevoir la mort sans combattre.

Au 3ᵉ grenadiers, les choses vont plus mal encore.

A un moment donné, le régiment se trouve aux prises avec une troupe prussienne qui a réussi à sortir du ravin de Gorze. Battu par la mitraille et par les balles, écrasé par des ennemis nombreux, le superbe régiment fond avec une effroyable rapidité; son drapeau est menacé et change plusieurs fois de mains. Le colonel Cousin, qui vient de le relever la hampe brisée et le brandit fièrement, tombe frappé à mort et expire en le serrant dans ses bras. Les Prussiens débouchent de toutes parts, c'en est fait du 3ᵉ grenadiers.

Soudain, aux accents endiablés des clairons sonnant la charge, des soldats d'infanterie s'élancent furieusement sur l'ennemi, baïonnettes en avant.

C'est le 3ᵉ bataillon du 51ᵉ, qu'enlève le général Montaudon.

« En avant! vive la France! crient les braves du 51ᵉ.

— Balayez-moi cela, les enfants! » dit Montaudon, qui s'enfonce dans la mêlée, l'épée haute.

Presque aussitôt le 1er bataillon du 62e accourt au pas gymnastique.

Sous la furieuse poussée de nos baïonnettes, qui sont bientôt rouges de sang, les Prussiens reculent en désordre et rentrent dans le bois, laissant dans l'herbe du plateau de nombreux cadavres.

Nos pertes étaient effroyables.

Au 3e régiment de grenadiers, huit officiers étaient tués : colonel Cousin, capitaines Grenon et Audouy, lieutenants Coussinat, André et Fabrègue; sous-lieutenants Petit et Pollart.

Le régiment comptait seize officiers blessés. Près de cinq cents hommes, sur un effectif de neuf cents, étaient tués ou blessés. Le 51e avait onze officiers tués et seize blessés; le 62e, huit tués et six blessés.

La brigade du général Garnier, composée des 3e et 4e voltigeurs, avait été placée dans un pli du terrain, non loin du bois des Ognons.

Pendant des heures, les hommes de cette brigade, qui frémissaient d'impatience et d'inquiétude, n'eurent aucun rôle à jouer. Ils entendaient le fracas du canon, le bruit de la fusillade, les sonneries des clairons. Et on les laissait là, inoccupés, pendant que les autres se faisaient tuer.

Enfin ils reçurent l'ordre de marcher.

Cet ordre fut accueilli avec enthousiasme, aux cris de : « Vive la France! »

Du côté de Vionville, on entendait une fusillade enragée, et l'on voyait rouler, derrière les peupliers de la route, de véritables nuages d'une fumée blanchâtre.

Le maréchal Bazaine, se précipitant vers le 3e voltigeurs, donne l'ordre au colonel Lian d'envoyer de ce côté, par la route, son 1er bataillon.

Le gros de la colonne gagne alors les crêtes du ravin de Rezonville, où sont maintenus les 2e et 3e bataillons du 3e voltigeurs.

Le 4e voltigeurs, continuant sa marche, s'enfonce dans le ravin, le traverse, et exécute, sur la pente opposée, une charge à la baïonnette contre les batteries prussiennes. Le régiment perd là deux officiers, le capitaine Arriet, dit Péré, et le lieutenant Durand. Le capitaine Ariet venait d'être admis dans la Garde après avoir longtemps brigué cet honneur. Le commandant Chazotte tombe, blessé grièvement; vingt-quatre hommes sont tués, et il y a plus de cent blessés.

Les voltigeurs se maintiennent sur la crête, couchés dans la verdure, échangeant de nombreux coups de feu avec les tirailleurs prussiens.

Le 2e voltigeurs, qui s'est porté au secours du 4e, a deux officiers blessés mortellement : le lieutenant Delaunay, qui était décoré de la Légion d'honneur, et le sous-lieutenant Saget de la Jonchère. Jusqu'au soir, les braves de la Garde occupèrent les hauteurs du ravin et harcelèrent l'ennemi.

IX

DERNIERS COMBATS

Le maréchal Bazaine, tout à ses menées ténébreuses, surveillait toujours sa gauche dans la crainte de voir les Prussiens lui barrer la route de Metz.

Vers cinq heures et demie, il apprend que des masses prussiennes, arrivant d'Ars-sur-Moselle, s'engagent dans la vallée de la Mance.

Entre le bois de Vaux et le bois des Ognons, qu'elle sépare, cette vallée est très encaissée et présente l'aspect d'une gorge sauvage. Il est donc facile de la défendre.

Le maréchal se hâte de garnir d'infanterie les crêtes de la gorge, et installe sur le versant une batterie de mitrailleuses.

Bientôt, dans l'ombre qui envahit rapidement la vallée profonde, on aperçoit des régiments qui s'avancent comme à la parade, en colonnes serrées.

Très calme, derrière les mitrailleuses, Bazaine attend.

Soudain il esquisse un geste, puis il dit :

« Allez-y! »

Aussitôt on entend le crépitement singulier des mitrailleuses, et l'on voit, entre les bois noirs, tomber des centaines de Prussiens. Ils s'abattent comme des capucins de cartes, par rangs entiers.

Exaspérés, les officiers s'élancent en avant en hurlant : « *Forwaertz! Forwaertz!* »

Des hommes essayent de les suivre : ils marchent sur les morts et les blessés.

« Allez-y! » dit encore Bazaine.

Et les mitrailleuses crépitent de nouveau, et de nouveau, dans l'ombre du ravin, les Prussiens tombent par tas.

Le spectacle est terrifiant, et cela dure pendant des heures. Pendant des heures, superbes d'audace, les Prussiens s'efforcent de sortir de la gorge infernale.

La nuit était venue, et Bazaine n'avait pas bougé, et les mitrailleuses semaient toujours la mort.

Enfin elles devinrent muettes : les colonnes prussiennes avaient disparu.

Les fantassins se redressèrent et crièrent :

« Vivent les artilleurs! Vivent les moulins à café! »

La brigade Lapasset (84e et 97e) tenait depuis le matin devant Rezonville et maintenait vigoureusement les Prussiens sur ce point, avec l'aide des grenadiers et des zouaves de la Garde.

Vers six heures, dans un effort suprême, les Prussiens sortent du ravin de Gorze, se massent dans la plaine, formant d'énormes colonnes d'attaque, et foncent sur nos lignes, refoulant les troupes de la Garde.

« Clairons, la charge! » rugit Lapasset.

Les batteries ennemies envoient sur la brigade des volées d'obus. Nos canons tonnent, nos mitrailleuses crépitent, la fusillade devient enragée.

Le 3e bataillon du 97e, qui se trouve prêt le premier, s'élance sur l'ennemi à la baïonnette.

« En avant! en avant! » crient les officiers.

Les soldats qui ne chargent pas criblent de balles les colonnes

prussiennes; les mitrailleuses creusent d'énormes trous dans ces colonnes.

Devant les masses ennemies, un rempart de cadavres s'est formé. Soudain les Prussiens, qui s'étaient arrêtés, hésitants, entendent des clameurs farouches et aperçoivent les baïonnettes du 97e. Leurs officiers essayent de les enlever, s'élancent bravement en avant; de nos lignes on les voit tomber presque tous.

Le désordre se met alors dans les rangs ennemis, et les Prussiens abandonnent encore une fois la partie, reculent devant nos baïonnettes.

Pendant plus de deux heures la fusillade continua sur ce point, et la nuit seule la fit cesser.

Les Prussiens n'avaient pas gagné un pouce de terrain, et le sol était tapissé de leurs morts.

La brigade Lapasset avait, elle aussi, subi des pertes cruelles.

Au 84e, trois officiers étaient tués : commandant de la Chevardière de la Grandville, capitaine Remy et lieutenant Salze. Le colonel et dix-sept officiers étaient blessés. La troupe comptait vingt-deux morts, plus de trois cents blessés et une soixantaine d'hommes disparus.

Le 97e avait à enregistrer la mort de douze officiers : commandant Blondy; capitaines Four, adjudant-major, Renouard, Baubras, Tain; lieutenants de Passemar de Saint-André, Carré, Miquel dit Bartheriès, Saint-Arroman; sous-lieutenants Miotte, porte-drapeau, Nigond, Blanc.

Le colonel et sept officiers étaient blessés. Pour la troupe, il y avait cinquante morts, près de trois cents blessés, et l'on comptait plus de cent hommes disparus.

Dans la plaine, entre Rezonville et Vionville, le 6e corps continue la lutte avec succès.

Devant les vaillantes troupes de Canrobert, les masses ennemies

reculent vers Vionville. La plaine est couverte de morts et de blessés, et les derniers rayons du soleil moirent des flaques de sang. Le canon tonne sans cesse, les chassepots rugissent sans arrêt. De temps à autre, quand les Prussiens deviennent trop pressants, des soldats français s'élancent à la baïonnette.

Vers cinq heures, dans le poudroiement d'or pâli du soleil à son déclin, le spectacle est sans égal.

Nos régiments rivalisent d'ardeur et d'audace, et pourtant ils sont tous cruellement éprouvés.

Au 75e, le colonel, l'héroïque Amadieu, nommé le 3 août 1869 seulement, est mortellement blessé. Sont également tués ou blessés mortellement : les capitaines Trion (Lazare-Jacques) et Trion (François-Léon), les deux frères, et Verneuil; les lieutenants Faure, Laporte et Delangle. Quinze officiers sont blessés.

Le 91e a perdu trois officiers : capitaines Magnol et Guillemant, sous-lieutenant Victorin. Quatorze officiers sont blessés.

Les deux régiments comptaient près de neuf cents hommes hors de combat, tués, blessés ou disparus.

De tels chiffres disent éloquemment avec quelle bravoure les nôtres se comportaient devant les masses prussiennes.

Après la charge de la brigade Bredow, pendant une mêlée des plus sanglantes, le sous-lieutenant Labrevoit avait caché sous un monceau de cadavres le drapeau du 93e. Un uhlan, ayant aperçu un morceau de l'étoffe, s'empara du drapeau et s'enfuit. Mais il avait été vu par le chasseur Mangin, du 5e régiment de chasseurs. Ce brave soldat s'élança au triple galop à la poursuite du uhlan, le réjoignit, lui passa son sabre au travers du corps, et reprit le drapeau.

Ce drapeau ne fut remis que le lendemain au 93e, où tous le croyaient perdu.

En apprenant que l'un de ses drapeaux était entre les mains de l'ennemi, Canrobert, qui ignorait encore l'acte du chasseur Mangin, entra dans une violente colère.

« Si le 93[e] ne reprend pas son drapeau, dit-il, l'officier qui en avait la garde sera fusillé. Il faut arracher ce drapeau à l'ennemi, quand on devrait pour cela faire tuer tous les hommes du régiment! »

Les braves du 93[e] partageaient, du reste, l'avis du maréchal sur ce point.

« Nous mourrons tous s'il le faut pour sauver notre drapeau! » s'étaient-ils écriés en apprenant la triste nouvelle.

Ils tiennent parole.

Plusieurs fois, dans les prairies caressées par les derniers rayons du soleil, on voit le régiment tout entier s'élancer à la baïonnette contre des colonnes énormes; les hommes font preuve d'une bravoure folle et tombent héroïquement.

Huit officiers sont tués : capitaines Boyer et Bertèche; lieutenants Parraud, Ramplon, de Levesou de Vesins et Valcke; sous-lieutenants Vulmont et Valette. Vingt sont blessés.

Près de sept cents hommes de troupe restent sur le terrain.

La mort du lieutenant Levesou de Vesins fut particulièrement héroïque; elle lui a valu l'honneur de figurer sur un des hauts-reliefs du monument de Mars-la-Tour.

Ce jeune officier enlevait, sous une grêle de balles et d'obus, en chantant la *Marseillaise*, sa compagnie dont il avait le commandement.

Soudain il tomba, la jambe droite brisée, fracassée, par un éclat d'obus.

Ses hommes se précipitèrent pour le secourir.

« Non, non, fit-il, en avant! en avant toujours...! Moi je vais mourir... sur le champ de bataille;... c'est une belle mort... »

Puis, se tournant vers son sergent-major :

« A vous, dit-il, l'honneur de commander la compagnie, puisqu'il n'y a plus d'officiers... Cependant, avant de partir, prenez cette montre et cette bague. Vous les remettrez à ma mère en lui disant que ma dernière pensée fut pour elle, que je suis mort en soldat et en chrétien. »

Puis il serra la main du sergent-major, et, d'une voix faible, il répéta : « En avant! »

Tous les hommes défilèrent en pleurant devant le malheureux officier, dont le regard se voilait déjà, et qui, d'une main défaillante, leur adressait un dernier et suprême adieu.

. . . .

La nuit étend ses ténèbres sur l'immense champ de bataille. La lutte semble terminée. On entend à peine, de temps à autre, quelques coups de fusil.

Le maréchal Canrobert passe devant plusieurs régiments et s'entretient familièrement avec les officiers et les soldats.

Tous se disposent à prendre un repos bien gagné.

Soudain une violente fusillade éclate du côté de Vionville; puis l'on entend un bruit de galop, des cris, des hourras.

Le prince Frédéric-Charles, espérant surprendre nos troupes, lance sur elles toute sa cavalerie.

Les 9e, 93e, 91e, 28e de ligne et les voltigeurs sont chargés furieusement par cette cavalerie.

Dans l'ombre, un désordre indescriptible se produit.

Néanmoins nos soldats résistent victorieusement à l'attaque impétueuse des cavaliers prussiens, et, devant nos carrés rapidement formés, les hommes et les chevaux tombent pêle-mêle.

Bientôt la cavalerie prussienne se replie, ayant échoué complètement.

Cette fois, la bataille était terminée.

X

LA RETRAITE DES VAINQUEURS

Un silence profond a succédé presque subitement à l'infernal vacarme d'une bataille qui avait duré douze heures, et avait mis aux prises plus de deux cent mille hommes.

Dans tous les corps, les officiers procèdent à un premier appel.

« Un tel?

— Mort!

— Un tel?

— Disparu! »

« Mort! disparu! » Ces deux mots, que laissent tomber dans la nuit des voix mornes et lasses, reviennent comme un refrain et sonnent comme un glas.

Les « disparus » ne sont pas loin. La plupart, à cette heure, s'entassent dans les ambulances de Rezonville et de Gravelotte, blessés, souffrant mille tortures et réclamant à grands cris l'intervention des chirurgiens, qui ne peuvent suffire à la lugubre besogne.

Sur le champ de bataille, il y a des morts par milliers; on ne peut faire un pas dans l'ombre sans trébucher sur des corps.

Des hommes, envoyés en reconnaissance à Flavigny et dans les ravins, se heurtent à de véritables murailles de cadavres et reviennent épouvantés.

A l'entrée des ravins de Gorze et de la Mance, ils ont vu entre les bois noirs, sous la clarté douce de la lune, des centaines de cadavres restés debout, en rangs serrés, de véritables régiments de morts. Quelques-uns de ces morts n'avaient plus de tête; d'autres avaient le visage couvert d'une croûte de sang caillé.

Dans les campements, on manquait d'eau.

Des soldats rencontrent des mares où ils emplissent leurs bidons dans l'obscurité, et, joyeux, reviennent en hâte vers leurs camarades qui meurent de soif.

Vers les bidons, des quarts sont tendus. Enfin, on va donc boire! Mais ceux qui, les premiers, trempent leurs lèvres dans le liquide reculent avec horreur, leurs cheveux se dressent : les mares où les bidons furent emplis étaient des mares de sang.

Ces choses paraissent incroyables, et pourtant elles sont vraies.

Cela n'était rien encore auprès de ce qui se passait aux ambulances. Dans l'ombre d'une salle basse et enfumée, des blessés étaient étendus sur une mince couche de paille, serrés les uns contre les autres à étouffer.

Quelques-uns râlaient ou gémissaient doucement; d'autres divaguaient sous l'influence de la fièvre, et, se croyant encore au combat, criaient à tue-tête :

« Chargez! chargez!... Mort aux Prussiens!... Pas de quartier! »

Beaucoup de ces pauvres diables, exaspérés par la souffrance, insultaient grossièrement les médecins, leur montraient le poing.

On entendait des phrases comme celles-ci :

« Eh bien, est-ce pour aujourd'hui? Tu ne vas donc pas me couper la jambe, major de malheur?

— Est-ce qu'on va me laisser crever comme cela?... Je n'aurai bientôt plus une goutte de sang... »

Chaque fois qu'on enlevait un blessé pour le porter sur la table d'opération, un véritable concert de hurlements et d'imprécations



Retour d'une reconnaissance. — Tableau d'Édouard Detaille.
(Reproduction autorisée par Goupy et Cie, éditeurs, Paris.)

éclatait, des protestations s'élevaient. Tous enviaient le sort du malheureux à qui on allait enlever un bras ou une jambe, recoudre le ventre.

Des yeux brillants de fièvre suivaient l'opération, sans que la moindre trace d'émotion parût sur les visages.

Penchés sur une table grossière, insensibles aux insultes et aux clameurs, les médecins travaillaient sans relâche, ne s'accordant même pas une seconde de repos entre chaque opération.

Le sang ruisselait sur leurs bras nus, giclait parfois sur leur visage; leur tablier en était imbibé.

Ils étaient superbes et hideux.

Autour d'eux, les membres coupés formaient des tas que les aides poussaient du pied de temps à autre pour faire un peu de place devant la table.

L'eau manquait également aux ambulances, où elle eût été si nécessaire.

Des hommes, envoyés en corvée très loin, en rapportaient de temps en temps un seau. Les médecins y plongeaient les bras et y lavaient leurs instruments, et l'eau rougissait aussitôt.

Sur le plateau, à la lueur de lanternes, d'autres médecins cherchaient les blessés parmi les morts, aidés par des brancardiers et des infirmiers. La tâche était lugubre; elle était aussi très lourde, car les pertes avaient été terribles.

Les Français comptaient cent quarante-sept officiers et douze cent vingt hommes tués, cinq cent quatre-vingt-dix-sept officiers et près de dix mille hommes blessés; ils avaient près de six mille disparus.

Du côté des Allemands, les pertes étaient de deux cent trente-six officiers et quatre mille deux cents hommes tués, quatre cent soixante-dix officiers et près de dix mille hommes blessés; ils avaient un millier de disparus.

Les pertes atteignaient le total formidable de trente-trois mille hommes pour une seule bataille.

Nous avions perdu trois généraux : Legrand, Brayer et de Marguenat; deux colonels : Cousin, du 3e grenadiers, et Amadieu, du 75e de ligne. Les généraux de Montaigu, Bataille, Letellier-Valazé et sept colonels étaient blessés.

Les Allemands avaient perdu deux généraux et onze colonels; plusieurs généraux et un nombre considérable d'officiers supérieurs étaient blessés.

Plusieurs régiments prussiens n'existaient plus.

. . . .

Nos régiments campaient sur les positions occupées par eux à la fin de la bataille. Devant eux, l'armée ennemie, complètement épuisée, avait reculé.

Nous restions maîtres du champ de bataille, et la victoire eût été complète si Bazaine n'avait pas, pendant toute la journée, bridé les chefs de notre armée, s'il n'avait pas immobilisé des forces considérables.

Alors qu'il eût fallu attaquer franchement, s'engager à fond, nos soldats avaient reçu l'ordre de se défendre seulement, de se borner à conserver leurs positions.

Malgré cela, nous étions vainqueurs.

On allait donc marcher en avant.

Les Allemands s'y attendaient, et, de l'avis d'un de leurs chefs, ils se disposaient à battre en retraite.

Dès que la bataille fut terminée, nos commandants de corps d'armée : Canrobert, Lebœuf, Bourbaki, de Ladmirault et Frossard, se réunirent en conseil dans le bureau de poste de Rezonville pour examiner la situation.

A l'unanimité, il fut décidé que les ordres de l'Empereur pouvaient et devaient être exécutés.

Bazaine survint alors. La décision prise sous réserve de son approbation lui ayant été aussitôt soumise par Canrobert, il fronça les sourcils, et prenant un ton cassant :

« Non, non, nous ne marcherons pas en avant... L'armée française n'a plus qu'à se replier sur Metz. »

A onze heures du soir, l'ordre ci-après partait du quartier général :

« Après la bataille d'aujourd'hui, les corps ont dû reprendre leurs anciens campements ; par suite de la grande consommation qui a été faite de munitions d'artillerie et d'infanterie, nous allons nous reporter sur le plateau de Plappeville.

« Le 2e corps occupera, pendant cette nuit même, les positions qui s'étendent entre le Point-du-Jour et Rozéricules.

« Le 3e corps se placera à sa droite, en avant de Châtel-Saint-Germain, vers les fermes de Moscou et de Leipzick.

« Le 4e à la droite du 3e, vers Montigny-la-Grange et Amanvillers, bordant ainsi le chemin de fer qui mène vers le centre de la France.

Le 6e corps s'établira à Vernéville.

« La Garde se placera en arrière, entre Lessy et le village de Plappeville, où sera porté le grand quartier général.

« La division de cavalerie de Fortou ira s'installer en avant de Longeville.

« La division de cavalerie du Barail se placera à Saint-Privat pour éclairer et garder la route de Briey.

« La réserve d'artillerie suivra la Garde et s'établira sur le plateau de Plappeville, entre le fort de Saint-Quentin et le col de Lessy. »

Ainsi donc, nous étions vainqueurs et nous battions en retraite. Bazaine allait enfermer à Metz une superbe armée qui aurait pu sauver la France.

L'ordre du maréchal frappa tout le monde de stupeur.

On fut bien près de crier à la trahison, et nombre d'officiers ne cachèrent pas leur indignation.

Bazaine fit semblant de ne rien voir, de ne rien entendre.

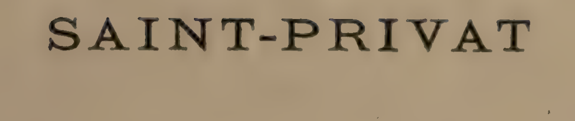
Ce maréchal de France était tout à ses haines, tout à sa basse ambition.

Dans la nuit, nos soldats défilèrent devant les cadavres de leurs frères, pleurant de rage à la vue de ces morts qui ne seraient pas vengés, à la pensée du sacrifice qui devenait inutile.

Bazaine, lui aussi, vit les morts de Rezonville.

Il ne détourna même pas la tête.

Cet homme n'avait ni cœur ni conscience.



SAINT-PRIVAT

I

LE CANON

Le 18 août, quand le soleil coula l'or de ses premiers rayons sur la campagne lorraine, une formidable armée de deux cent trente mille hommes, commandée par le roi de Prusse en personne, évoluait en face des troupes françaises, dans la rosée du bleu matin.

Dans nos bivouacs, les soldats préparaient le café, essayaient de mettre un peu d'ordre dans leur paquetage ou nettoyaient leurs armes; tous devisaient gaiement. Çà et là, des clairons sonnaient pour le rassemblement des hommes de corvée, qui devaient se rendre dans les villages.

Des convois allaient partir pour Metz, où ils devaient prendre des vivres et des munitions, et l'on disait que, dès leur retour, l'armée se mettrait en marche sur Verdun.

Cette nouvelle ne pouvait manquer d'être bien accueillie, car tous sentaient que le salut était en avant et non en arrière, dans les plaines de la Champagne et non à Metz.

« Bravo! on va partir! » s'écriaient joyeusement les soldats.

Les officiers pourtant se montraient soucieux.

De temps à autre, dans les vallons lointains, ils voyaient luire des casques et des baïonnettes. De plus, ils savaient que la cava-

lerie, envoyée en reconnaissance sur la lisière des bois, avait signalé la présence de nombreux uhlans.

Tout cela ne leur disait rien de bon.

Parfois l'un d'eux murmurait :

« Que fait donc le maréchal ? »

Bazaine, en effet, ne paraissait pas, ne donnait pas signe de vie. On sut, par des officiers d'état-major, qu'il était en train de signer, à Plappeville, d'inutiles paperasses.

Au 4e corps, qui occupe les crêtes depuis la ferme de la Folie jusqu'au village d'Amanvillers, la tranquillité est parfaite. Comme dans les autres corps, on se prépare à reprendre la marche en avant.

Devant nos troupes, sous l'azur ensoleillé, la campagne offre une superbe symphonie en vert où éclate, sur une hauteur, à quinze cents mètres environ de nos lignes, la blancheur de la ferme Champenois.

Non loin de la ferme blanche, deux masses boisées, la Cusse et les Génivaux, tranchent sur le vert plus clair des prairies.

En face du bois de la Cusse, se dressent les tentes de la division de cavalerie du 4e corps.

Onze heures viennent de sonner au clocher d'Amanvillers, quand, soudain, une fumée blanche s'élève en avant de ce bois; un coup de canon retentit.

Aussitôt les cavaliers courent à leurs chevaux, les fantassins sautent sur leurs armes.

« Alerte! Alerte! »

Il n'est plus question de départ : il va falloir se battre encore. Après l'on verra.

Les soldats sont très gais et pleins d'entrain. Tous se préparent à faire leur devoir, à venger leurs camarades tombés à Rezonville.

Derrière un mamelon qui la cache à l'ennemi, l'artillerie défile

au grand trot pour aller s'établir sur une hauteur, au nord-ouest d'Amanvillers.

De toutes parts des cris éclatent, les clairons sonnent le rassemblement, les hommes de corvée reviennent au pas gymnastique et prennent leur place dans le rang.

« Gare la casse! disent les vieux soldats; ces têtes carrées vont nous cribler d'obus, c'est leur système. »

Les obus, en effet, tombent dru comme grêle sur la cavalerie. Les artilleurs prussiens tirent aussi sur Amanvillers, dont le clocher pris pour cible s'enflamme, et sur la ferme de Montigny-la-Grange, où est établie l'ambulance.

Il ne se produit cependant aucune panique. En moins de dix minutes tous les cavaliers sont en selle, et le général de Gondrecourt, qui les commande, fait sonner le ralliement derrière la voie du chemin de fer de Conflans à Metz.

Les Allemands démasquent sans cesse de nouvelles batteries. Nos artilleurs ouvrent le feu à leur tour; le canon tonne sur toute la ligne.

« Nous allons avoir une grande bataille, » disent les officiers.

Et beaucoup se demandent : « Que fait donc Bazaine? »

La division Grenier, qui avait son campement autour de la ferme de Montigny-la-Grange, se porte en avant. La division de Cissey vient la prolonger sur la droite et s'établit sur les crêtes qui forment comme un trait d'union entre Saint-Privat et Amanvillers.

La division Lorencez occupe une position de réserve au nord de Montigny.

Bientôt, entre les bois de la Cusse et des Génivaux, on aperçoit, dans une éclaboussure de lumière, un véritable fourmillement d'hommes à l'uniforme bleu sombre.

« Les voilà! les voilà! s'écrient nos soldats.

— Eh bien! les enfants, disent les officiers, feu à volonté, mais surtout pas d'emballement, tirez tranquillement dans le tas, sans

vous presser. Il faut ménager les cartouches, car nous aurons certainement de la besogne aujourd'hui.

« Couchez-vous, et allez-y! »

Une violente fusillade s'engage alors entre nos tirailleurs et les Allemands qui occupent le bois de la Cusse. Notre artillerie foudroie les colonnes, qui de temps à autre essayent de sortir du bois.

. . . .

Nos tirailleurs, qui conservaient un calme merveilleux, maintenaient l'ennemi sous la feuillée. Au-dessus d'eux, les obus sillonnaient l'air, sifflant lugubrement.

Un formidable duel d'artillerie était engagé.

Entre les bois de la Cusse et des Génivaux, sur un plateau formant bourrelet situé à moins de quatre cents mètres de notre première ligne, on apercevait des cadavres allemands.

Bientôt, sur ce plateau découvert que balayaient les balles et dont l'ennemi avait tenté plusieurs fois de s'emparer, nos soldats, stupéfaits de tant d'audace, virent apparaître une batterie prussienne.

Cette batterie s'installa rapidement et ouvrit immédiatement le feu.

Des mitrailleuses qui se trouvaient à bonne portée lui répondirent aussitôt, et les tirailleurs du 5e bataillon de chasseurs et du 13e de ligne secondèrent les mitrailleuses.

De véritables rafales de plomb roulèrent alors sur le plateau, fauchant les artilleurs allemands et leurs chevaux. De loin on voyait la terre se soulever par places, on voyait les hommes et les chevaux s'abattre tout d'une pièce.

Soudain trois Français, le sergent-major Bobant, le clairon Murat, du 13e, le soldat Hamoniaux, du 5e bataillon de chasseurs, se dressèrent dans la verdure, sous une grêle de balles, en avant de notre première ligne de tirailleurs. Ils agitèrent en l'air leurs fusils fumants en criant : « Vive la France! » puis ils s'élancèrent vers la batterie désemparée.

Le sergent-major tomba, tué net par une balle prussienne; ses deux compagnons arrivèrent jusqu'aux canons.

Devant les baïonnettes de nos deux braves, les quelques servants que la mort avait épargnés s'enfuirent épouvantés, laissant seul un de leurs officiers.

Le chasseur Hamoniaux se précipita sur l'officier, et, après une courte lutte, le fit prisonnier.

Quant au clairon Murat, il sauta sur un canon, s'y plaça à califourchon, et juché sur la pièce encore brûlante, il sonna la charge de toute la vigueur de ses poumons.

A la vue de ce brillant fait d'armes, nos tirailleurs qui étaient étendus dans l'herbe se redressèrent en hurlant : « En avant! »

D'eux-mêmes, ils se groupèrent dans la prairie et mirent la baïonnette au canon.

Les officiers levèrent leurs sabres et crièrent à leur tour : « En avant! »

Sur la pièce prussienne, le clairon Murat sonnait toujours, jetant au vent les notes de l'air endiablé qu'égrenaient en sourdine les échos du bois de la Cusse.

Y a d'la goutte à boire là-haut,
Y a d'la goutte à boire...

Les braves du 13e prirent immédiatement le pas gymnastique.

Dissimulés derrière les arbres de la lisière du bois de la Cusse, les tirailleurs prussiens essayèrent d'arrêter cette troupe, de sauver leurs canons ; les balles, par essaims, suivaient nos soldats.

Ceux-ci atteignirent cependant la batterie, et les canons tombèrent en leur pouvoir.

La croix de la Légion d'honneur récompensa l'héroïque conduite du clairon Murat et du chasseur Hamoniaux.

En face de nos troupes, au-dessus des mamelons et derrière les bois, des fumées blanches flottaient. Le canon rugissait partout, et les Allemands augmentaient sans cesse le nombre de leurs batteries.

Les artilleurs du 4e corps répondaient coup pour coup, et leur

tir, bien dirigé, causait beaucoup de mal à l'ennemi; mais ils étaient eux-mêmes très éprouvés.

Autour de nos pièces, des hommes et des chevaux gisaient dans des mares de sang; parfois des caissons sautaient avec un bruit de feu d'artifice.

La bataille, commencée par un duel d'artillerie, s'étendait rapidement. Le canon tonnait d'un bout à l'autre de l'immense ligne que formait notre armée, et l'on entendait par instants, tantôt sur un point, tantôt sur l'autre, le crépitement d'une fusillade très vive. Nos soldats montraient le poing aux fantassins allemands qui, selon leur prudente tactique, se tenaient à l'abri derrière leurs canons.

A la gauche de notre 4e corps, les divisions Montaudon et Nayral, établies en avant de notre ligne et dans les parties nord et nord-est du bois des Génivaux, assistaient également à un duel d'artillerie.

Seuls, les 81e et 95e de ligne furent sérieusement engagés devant la ferme de Chantrenne, que l'ennemi leur disputa vainement jusqu'à la nuit. Ce fut surtout un combat de tirailleurs.

Le 81e eut un officier tué, le capitaine de Neymet, quatre officiers blessés, une quarantaine d'hommes tués et plus de deux cents blessés.

Le 95e perdit deux officiers, les lieutenants Farny et Mirascou; il eut cinq officiers blessés, une vingtaine d'hommes tués et près de cent cinquante blessés.

A la division Nayral, l'infanterie resta inactive pendant tout le combat, exposée au feu des canons prussiens. Il en fut de même de la cavalerie, qui évoluait sans cesse pour échapper aux obus.

Plusieurs fois, des colonnes prussiennes se formèrent dans la fumée des canons, et chaque fois nos cavaliers se disposèrent à charger, bien que le sol, coupé de ravins et de fossés, fût peu favorable. Mais les colonnes n'avancèrent pas.

II

LA FERME DE MOSCOU

La division Metman, du 3e corps, occupait un plateau ondulé que couvraient de fertiles prairies, des champs de blé et d'avoine et quelques vergers. Une grande ferme isolée, la ferme de Moscou, y dressait, en pleine verdure, ses bâtiments coiffés d'ardoises bleuâtres.

Vers le sud, on apercevait la route de Gravelotte, toute blanche entre ses deux rangées de peupliers; puis, plus loin, derrière le feuillage délicat des grands peupliers, les bois de Vaux et des Ognons. A l'est, non loin de la ferme, le plateau était borné par la ravissante vallée de la Mance et par le bois des Génivaux. A l'ouest s'allongeait, formant un superbe fond de tableau, le joli bois de Châtel.

Dès le matin, prévoyant une bataille prochaine, le général Metman avait fait occuper par ses troupes d'excellentes positions.

Le 7e bataillon de chasseurs était installé dans le bois des Génivaux. En arrière de ce bois se trouvait la brigade Potier. Dans la vallée de la Mance étaient cachés des tirailleurs du 7e de ligne; le 29e de ligne occupait la ferme de Moscou. Çà et là, sur des mamelons, on apercevait des képis d'artilleurs.

Sous le chaud soleil dont la caresse féconde s'allongeait sur le plateau, nos soldats attendaient la bataille.

On avait vu du côté de Gravelotte, derrière les peupliers de la route, d'importantes colonnes prussiennes. On avait entendu, derrière les bois, le roulement sourd produit par le défilé de l'artillerie. On se sentait guetté, enveloppé presque.

« Est-ce que la danse ne va pas bientôt commencer? disaient les hommes, qui frémissaient d'impatience.

— Soyez tranquilles, ça ne saurait tarder, » répondaient les officiers.

Cependant « ça tardait ».

Il y avait des heures qu'on attendait, et cette attente énervait les soldats.

Soudain, vers midi, un coup de canon partit de nos lignes.

Aussitôt de grands cris éclatèrent :

« La bataille! voilà la bataille! »

Ces cris furent couverts par le crépitement d'une violente fusillade et par le craquement sec des mitrailleuses.

Des masses profondes d'infanterie prussienne formant la gauche du 9e corps et la droite du 8e traversent la route de Gravelotte et s'avancent sur nos positions. Le grand soleil met sur les casques et les baïonnettes des millions d'éclairs.

« *Forwaertz! Forwaertz!* » hurlent les officiers.

Dans le bois des Génivaux, qui domine les pentes douces du plateau, sont dissimulés près de deux mille tirailleurs appartenant au 7e bataillon de chasseurs, aux 7e, 29e et 71e de ligne; deux mille fusils, sous la feuillée, se couchent vers les colonnes ennemies.

« Feu! »

La fusillade commence, ardente, terrible.

Plus de vingt mille hommes marchent vers nos deux mille tirailleurs.

Les Prussiens tombent par tas sous nos balles; on entend des hourras, des hurlements, des cris de douleur. Par instants, des mitrailleuses envoient sur l'ennemi des nappes de plomb qui renversent des rangs entiers, qui fauchent les hommes par centaines.

Néanmoins les colonnes avancent toujours, laissant dans la verdure des traînées de cadavres.

Nos chasseurs, qui se tiennent sur la lisière du bois, sont obligés de reculer, une panique va naître.



Les premières maisons de Gravelotte près le ravin. (Photo : Nels, Metz.)

Le commandant Rigaud se précipite alors devant ses hommes.

« Eh bien, les enfants, dit-il, où allez-vous? Des chasseurs s'enfuir, cela ne se serait jamais vu. Allons, en avant! suivez-moi ou regardez-moi mourir; car, vive Dieu! votre commandant ne reculera pas! »

Les chasseurs se sont arrêtés.

« Clairons, la charge! commande alors le brave Rigaud.

— Oui, oui, la charge! en avant!... Vive le commandant! » s'écrient les soldats, qui se sont ressaisis.

Les baïonnettes s'abaissent, et les chasseurs s'enfoncent sous la feuillée, se ruent sur les Prussiens, qui sont rejetés en désordre

hors du bois après une lutte sanglante. Dans cette lutte, le 7e bataillon de chasseurs perd le lieutenant Farcy, qui tombe en criant : « Vive la France! » et dix-huit hommes. Quatre officiers et près de cent hommes sont blessés, vingt-quatre chasseurs ont disparu.

De nouveau les Allemands s'élancent; mais nos chasseurs reçoivent du renfort : plusieurs compagnies du 29e de ligne se joignent à eux, et le lieutenant-colonel Isnard, de ce régiment, prend le commandement de la petite troupe.

« *Forwaertz! Forwaertz!* rugissent les officiers allemands.

— A la baïonnette! » commande le vaillant Isnard, qui s'élance toujours le premier, sans même regarder si ses hommes le suivent.

Plusieurs fois nos soldats sont repoussés, plusieurs fois le bois est envahi par l'ennemi, dont les effectifs augmentent sans cesse.

Chaque fois, dans un élan furieux, les nôtres réussissent à nettoyer le bois à la baïonnette.

Dans tous les fourrés il y a des cadavres de Prussiens; on entend partout les cris affreux des blessés qui se tordent sur la mousse, le râle des mourants. Ce joli bois des Génivaux est un véritable enfer.

Dans les sentiers, où le soleil tamisé par le feuillage sème des ronds lumineux, le sang forme des ruisseaux.

Ici c'est un blessé qui, d'une voix faible et plaintive d'enfant malade, demande à boire; plus loin, un autre blessé supplie qu'on l'achève pour mettre un terme à ses souffrances horribles.

Des blessés prussiens, de gros garçons blonds au regard de chiens battus, tendent les mains vers nos soldats en baragouinant :

« Camarades! camarades! »

Mais il faut se battre, on n'a pas le temps de s'occuper de ceux qui tombent, souvent même on les foule aux pieds.

Le nombre des assaillants augmente toujours. Ce n'est plus un combat, c'est une bataille rangée qui se livre dans le bois des Génivaux.

De notre côté, deux bataillons entiers du 29e sont venus secourir

les défenseurs. Non loin de là, dans la vallée de la Mance, un bataillon du 71e participe à la lutte.

Soudain on entend un grondement formidable, le sol tremble : des obus s'abattent sur le plateau de Moscou.

Ayant constaté les échecs successifs de leur infanterie, les Allemands ont installé rapidement quelques batteries de pièces de fort calibre sur la route de Gravelotte, au-dessous de la ferme du Point-du-Jour.



Le ravin près de Gravelotte. (Photo : Nels, Metz.)

Nos batteries répondent aussitôt, mais sans succès, car nos canons n'ont ni la portée ni la précision de ceux de l'ennemi.

Soixante-dix pièces allemandes couvrent d'obus le plateau de Moscou.

Bientôt le feu terrible de ces pièces est concentré sur la ferme, qui s'enflamme. Ses défenseurs doivent l'évacuer en toute hâte; mais les braves soldats n'abandonnent pas pour cela le champ de bataille, ils n'essayent même pas de sortir de la zone dangereuse; très simplement ils vont s'abriter derrière les murs blancs de la ferme.

Plusieurs de nos batteries doivent se retirer.

Sous l'averse de fer, notre infanterie restait immobile, éprouvant des pertes sensibles.

Exaspérés par cette inaction dangereuse, nos fantassins demandaient à grands cris à charger.

« Charger quoi? interroge un officier du 59e.

— N'importe quoi, n'importe qui,... répondent ces soldats; les canons, si vous voulez. »

L'officier esquisse un geste las.

« Nous serions hachés, » dit-il.

Le commandant Bochet, du 59e, est tué net derrière son bataillon. C'était un officier de valeur, qui n'avait son quatrième galon que depuis le 24 décembre 1869.

Des soldats sont écrasés à chaque instant par les obus. Il en est qui meurent aussitôt; d'autres sont blessés affreusement et appellent la mort à grands cris.

Auprès du cadavre du commandant Bochet, un jeune soldat, un Parisien, est étendu, le ventre ouvert; ses intestins traînent sur le sol. Le malheureux cependant n'est pas mort. Par moments il râle, il délire; puis la connaissance lui revient, alors il murmure un nom de femme ou demande à boire.

« J'ai envie de l'achever, fit un de ses camarades pris de pitié, car le pauvre bougre n'en réchappera pas. »

Un médecin s'était avancé.

« Donnez-lui à boire, dit-il, il ne souffrira plus. Dans son état, ce sera plus sûr et moins barbare qu'une balle. »

Le camarade, un Parisien aussi, tend alors sa gourde au blessé.

Celui-ci la prend, la colle à ses lèvres; mais à peine a-t-il absorbé quelques gorgées, qu'il la laisse tomber. Il est mort.

La brigade de Brauer, appartenant à la division Aymar, occupe de bonnes mais dangereuses positions. Le 44e a un bataillon devant les pentes du plateau de Moscou, vers la route de Gravelotte, et un bataillon derrière la ferme. Le 60e a un bataillon dans la partie

sud du bois des Génivaux, un autre à la ferme de Moscou. Le 11e bataillon de chasseurs forme réserve en arrière de la crête.

Sous les obus et la mitraille, les fantassins de Brauer ne bronchent pas. Cependant les régiments de la brigade éprouvent des pertes assez sensibles, notamment autour de la ferme de Moscou, que dévore l'incendie.

Sur le bois des Génivaux, les obus font rage, broyant les arbres dont on entend le déchirement sinistre, hachant les hommes.



Champ de bataille de Gravelotte. — Le ravin. (Photo : Nels, Metz.)

On tient quand même, le moral est excellent, les officiers rient et plaisantent avec leurs soldats.

A un moment donné, deux régiments prussiens formés en colonne marchent sur le bois. Il s'avancent comme à la parade, superbes, les officiers en tête; les officiers sont gantés de frais, on dirait que les soldats sortent d'une boîte.

« Feu! »

Une pluie de balles s'abat sur les magnifiques régiments; des hommes roulent dans les jambes de leurs camarades. Les régiments s'avancent toujours, laissant derrière eux leurs morts et leurs blessés.

Alors les nôtres s'élancent à la baïonnette, une mêlée s'engage

à la lisière du bois; les Prussiens veulent passer à tout prix, et, grâce à leur nombre, ils réussissent à refouler nos soldats, à pénétrer dans cette partie du bois.

Le 44e de ligne perd plusieurs officiers : le commandant Avril et le lieutenant de Blanchaud sont, le premier mortellement blessé, le second tué net par le même obus; le sous-lieutenant de Sailly, promu le 1er octobre 1869, a le crâne fracassé par une balle.

Au 60e, les capitaines Santori, Chaillet, Chaudron et Châtaigné sont tués ou blessés mortellement.

Les deux régiments comptent une vingtaine d'officiers blessés.

Les Prussiens, maîtres de la partie sud du bois, s'enfoncent alors dans le ravin de la Mance, le traversent et grimpent le talus opposé, presque en face de la ferme de Moscou, en poussant des hourras de triomphe.

Mais lorsqu'ils débouchent sur le plateau, face à la ferme qui flambe, leurs hourras se changent en clameurs de détresse. Un déluge de balles s'abat sur eux, fauchant des rangs entiers; des cadavres roulent dans le ravin, où bientôt se réfugient les survivants affolés.

Furieux, le général von Stubberg lance en avant un régiment qui n'a pas combattu encore. La même scène se renouvelle.

Le plateau de Moscou nous reste.

III

LA FERME SAINT-HUBERT

Sur le côté droit de la route de Metz à Mars-la-Tour, à cent cinquante mètres environ du ravin de la Mance, que coupe la route pour descendre ensuite rapidement vers le village de Gravelotte, se dresse une ferme importante composée de plusieurs bâtiments : c'est la ferme Saint-Hubert.

Devant la ferme, la route blanche s'élargit entre ses talus gazonnés. A l'ouest, on aperçoit le sombre rideau du bois étroit qui borde la Mance, sorte de trait d'union jeté par la nature entre les bois des Génivaux et de Vaux. Au nord et à l'est, l'œil charmé découvre les prairies et les vergers du plateau de Moscou et des pentes de Châtel-Saint-Germain.

Le matin du 18 août, les deux régiments de la brigade Sanglé-Ferrières (80 et 85ᵉ de ligne) avaient pris position en avant et en arrière de la ferme Saint-Hubert, qu'occupait le 2ᵉ bataillon du 80ᵉ. Le chef de ce bataillon, le commandant Molière, s'était empressé de faire mettre la ferme en état de défense, car il prévoyait qu'on aurait à subir de rudes assauts de la part des troupes allemandes massées au sud de Gravelotte.

Lorsque les premiers coups de canon éclatèrent, les soldats

étaient encore occupés à percer des meurtrières et à empiler de la literie devant les fenêtres.

Autour de la ferme, sur laquelle tombent bientôt les obus, une terrible fusillade crépite; une lutte très vive est engagée entre nos soldats et les colonnes prussiennes venant de Gravelotte.

Le ravin de la Mance est rempli d'ennemis qui, bien abrités, fusillent nos hommes des grand'gardes presque à bout portant; la mitraille fait rage.

Le 1er bataillon du 85e, qui a établi des tranchées à droite de la ferme, est criblé de balles et d'obus. Néanmoins, encouragés par le commandant Luccioni, qui se montre admirable, les hommes tiennent bon et conservent leur calme et leur sang-froid.

« Visez bien, crie le commandant, ne nous troublons pas. »

Des soldats tombent à chaque instant, des blessés poussent des cris déchirants; derrière une petite butte, un mourant agonise.

« Il faut les venger! » dit Luccioni, dont une balle vient de traverser la manche.

A ce moment, la bataille s'étend sur toute notre ligne. Le canon tonne de Gravelotte à Saint-Privat, les mitrailleuses déchirent l'air de leur bruit strident, la fusillade produit une sorte de roulement continu, les obus sifflent, les balles bourdonnent. On entend des hurlements, des hourras, des cris de rage et de douleur, des appels, des plaintes. La fumée est si intense, que le soleil apparaît comme à travers une brume d'hiver.

C'est effrayant et c'est grandiose.

Vers deux heures, constatant que son infanterie n'avance pas, le général von Gaben, commandant du 8e corps allemand, fait donner toute son artillerie. Les obus tombent alors par nappes sur la ferme; la toiture s'effondre, des murailles s'écroulent avec fracas.

La voix du commandant Molière domine tous les bruits.

« N'ayons pas le trac, les enfants! crie le brave officier supérieur, ce n'est rien! »

Près de lui tombe, tué raide, l'adjudant Lequien, un des meilleurs sous-officiers du bataillon.

« Pauvre Lequien! » murmure le commandant, dont la voix s'attriste.

Bientôt, c'est le sergent-major Plat qui est tué.

Les chambres, les greniers, les cours sont encombrés de morts et de blessés. On adosse les blessés contre les murailles, afin de les mettre, autant que possible, à l'abri des balles et de la mitraille.



Ferme Saint-Hubert. (Photo : Nels, Metz.)

Plusieurs blessés sont cependant touchés encore; d'autres rendent le dernier soupir sans qu'on s'en aperçoive.

A un moment donné, vers trois heures, les nôtres cessent de tirer pour ramasser les morts et les blessés, qui gênent leurs mouvements.

On entend alors des hourras furieux, et l'on voit de l'autre côté de la route, dans la verdure, une forte colonne ennemie qui s'avance en bon ordre.

En tête de la colonne marche le 8e bataillon de chasseurs, composé de petits hommes barbus, lourds d'aspect. Puis vient le 67e de ligne, que conduit le général von Strubberg en personne. Les tam-

bours battent la charge sur leurs petites caisses plates; les hommes, croyant les nôtres à bout de force, poussent leurs agaçants hourras pour saluer la victoire.

« Attention! » crie le commandant Molière.

En un clin d'œil, tout le monde est aux meurtrières et aux fenêtres.

« Feu! » rugit le commandant.

Une formidable détonation ébranle les bâtiments, et la route blanche se couvre de morts et de blessés.

Les assaillants s'arrêtent, étonnés de cet accueil auquel ils ne s'attendaient pas. Les officiers se précipitent, essayent d'enlever leurs hommes; on en voit même qui font aux soldats une copieuse distribution de coups de plat de sabre, en hurlant :

« *Forwaertz! Forwaertz! Vaterland!* »

Une nouvelle décharge de nos chassepots met fin à cette scène. Cette fois, les Prussiens reculent en désordre, et bientôt on les voit disparaître derrière les arbres de la lisière du bois.

Des cris de joie partent de la ferme.

« Bravo, les enfants, et merci! » dit Molière.

Derrière les arbres, les Prussiens se sont reformés. Le général von Strubberg recommence aussitôt l'attaque avec deux régiments de plus, les 60e et 28e, augmentés d'un bataillon du 33e.

De nouveau les petites caisses plates résonnent, et leur bruit de grêle amuse beaucoup nos soldats; de nouveau l'on entend les hourras des Allemands.

Comme la première fois, la colonne est rejetée dans le bois.

Elle revient encore, le général von Strubberg s'acharne; sans cesse il lance des troupes fraîches sur la route blanche, dont la chaussée disparaît sous les cadavres.

Les défenseurs de la ferme diminuent rapidement.

Le commandant Molière est blessé à la tête et au bras, ce qui ne l'empêche pas de donner l'exemple à ses hommes. Plus de trois cents soldats sont tués ou blessés mortellement.

La résistance devient impossible.

Le commandant réunit ses gradés. Il a le bras en écharpe, la tête entourée d'un mouchoir sanglant.

« Mes amis, dit-il, nous allons abandonner ces ruines, il le faut. Si nous restons plus longtemps, c'est la mort pour tous.

— Nous saurons mourir, mon commandant! dit un sous-officier, le sergent Grès.



Le ravin près Saint-Hubert. (Photo : Nels, Metz.)

— Vous êtes de braves gens, et je sais qu'avec vous l'on pourrait tenir jusqu'à la mort; mais en la circonstance nous nous sacrifierions sans profit. Il faut sortir, nous serons encore utiles ailleurs. »

Aussitôt la retraite commence, retraite difficile, pendant laquelle un jeune officier, le sous-lieutenant Martin, est tué.

Les Prussiens trouvèrent dans la ferme deux sous-officiers qui n'avaient pas voulu la quitter, les sergents Grès et Jammet, ainsi qu'un officier atteint de deux blessures graves, le capitaine Lamarle.

Les deux sergents, ayant refusé de se rendre, furent massacrés; le capitaine fut fait prisonnier.

Maîtres de la ferme, les Allemands commencent à gravir les pentes du plateau de Moscou et se heurtent aux tranchées occupées par le bataillon du brave Luccioni.

Ils sont accueillis par une grêle de balles, reculent et reviennent de nouveau.

« A la baïonnette, les enfants! » crie alors Luccioni.

Et le premier, le sabre haut, il se précipite sur l'ennemi.

La mêlée est affreuse, le sang coule à flots.

« Hardi! hardi! » rugit le commandant.

Nos soldats frappent avec rage; les baïonnettes sont presque toutes tordues, le sang coule dans les canons des fusils.

Enfin les Prussiens reculent et sont rejetés dans le ravin de la Mance.

Des scènes semblables se déroulent à gauche de la ferme de Moscou. Partout, sur le plateau, des troupes sont aux prises; partout on se massacre sans repos ni trêve.

Le général von Gaben lance dans la lutte la deuxième division. La brigade Gneisenau, formée en deux colonnes entre la ferme Saint-Hubert et le bois des Génivaux, essaye à son tour de déblayer le plateau.

Des décharges furieuses, qui creusent ses rangs, l'obligent à battre en retraite, et le 3e bataillon du 80e, enlevé par le colonel Janin, descend jusqu'à la route, où il perd plusieurs officiers : capitaine adjudant-major Sourdrille, lieutenant Renard; le commandant Maréchal est blessé.

Au sud-est de Saint-Hubert, devant la route, se trouve une autre ferme dite le Point-du-Jour.

Le colonel Janin y porte le 3e bataillon, afin de gêner les mouvements de l'ennemi. Deux compagnies du 1er bataillon étaient installées déjà derrière la ferme.

Là se livre un violent combat de tirailleurs. Les hommes engagés, heureux de voir arriver du renfort et de constater qu'on ne les oublie pas, crient :

« Vive le colonel!

— Moi, mes amis, je ne suis rien, dit le colonel. Criez plutôt : Vive la France! »

Là est blessé le lieutenant-colonel du régiment, M. Le Mordan de Langourian, qui, deux heures auparavant, avait eu son cheval tué sous lui.

Partout le 80e conserve ses positions, barre la route aux bataillons ennemis, mais à quel prix!

Sept officiers sont tués ou blessés mortellement, seize sont blessés. Plus de cinq cents hommes de troupe sont tués ou blessés.

IV

LE POINT-DU-JOUR

A moins d'un kilomètre de la ferme Saint-Hubert, la route de Gravelotte fait un coude brusque et descend vers le sud jusqu'à un autre coude également fort brusque, qui lui permet de desservir Rozerieulles.

Entre ces deux coudes, la jolie route, dont la blancheur fuit entre deux rangées de beaux arbres, suit des crêtes verdoyantes presque parallèles à la vallée de la Mance.

Au-dessous du premier coude, devant la route et face à la Mance, se dresse une ferme à deux corps de bâtiments, connue sous le nom de ferme du Point-du-Jour. Plus loin, du côté opposé au Point-du-Jour, la route est bordée par une sablière large et profonde qui forme, dans la luxuriante verdure, une tache d'un jaune sale; derrière la sablière s'ouvrent des carrières abandonnées.

Le 18 août, la position du Point-du-Jour était occupée par le 2e corps d'armée.

Le 3e bataillon de chasseurs était chargé de défendre la ferme. A gauche, se trouvait le 55e de ligne, prolongé par un bataillon du 76e, les deux autres bataillons de ce corps formant réserve. Plus à gauche encore, se tenant face au sud, c'est-à-dire au bois de Vaux,

le 77e. Un bataillon de ce régiment et le 32e de ligne formaient réserve sur ce point.

Les Prussiens viennent d'échouer dans leur attaque contre la ferme de Moscou, et leur lassitude est telle, qu'il se produit une sorte d'accalmie dans la bataille. La fusillade cesse presque partout, le canon se tait; on n'entend plus que les cris des blessés qui gisent par centaines sur le plateau et dans le ravin de la Mance.



Le ravin de la Mance avec la ferme Mogador à l'horizon. (Photo : Nels, Metz.)

Des batteries d'artillerie changent de position, évoluent parmi les morts, qu'elles écrasent çà et là, traçant d'horribles sillons dans la masse des corps.

Trompé par ce calme étrange, le général Steinmetz, qui se trouve sur les hauteurs de Gravelotte, croit au succès de ses troupes de ligne, et, le voulant complet, il lance en avant toute sa cavalerie.

Sur la route de Gravelotte s'avance une colonne formidable composée des 2e et 3e cuirassiers, des 4e, 8e, 9e et 12e uhlans. Sous le grand poudroiement du soleil, on voit, en avant, les uhlans à l'uniforme bleu sombre rehaussé d'ornements blancs, rouges et bleu clair.

Deux batteries à cheval les accompagnent.

Derrière viennent les cuirassiers, plus lourds, mais splendides.

Nos fantassins préparent leurs armes en silence; des mitrailleuses, des canons prennent rapidement position.

La colonne de cavalerie s'est enfoncée dans le ravin de la Mance. On ne la voit plus, mais on entend le bruit de son piétinement et le cliquetis des armes.

Soudain le 4e uhlans déborde sur le plateau, à droite de la route, en plein soleil.

Nos soldats couchent rapidement en joue ces hardis cavaliers.

« Ne tirez pas encore! crient les officiers, attendez! »

Les soldats ont compris, leurs yeux brillent, leur moustache se hérisse, un sourire retrousse leurs lèvres. Les artilleurs, devant leurs pièces et leurs mitrailleuses, n'ont pas bougé : on dirait des statues.

Tout à coup, au moment où le dernier régiment de cavalerie sort du ravin, des détonations vraiment effrayantes ébranlent l'atmosphère, le sol tremble : il semble qu'un cataclysme naît sous l'azur, que tout vacille. Nos canons, nos mitrailleuses, nos chassepots rugissent en même temps. Une trombe de fer et de plomb s'abat sur la cavalerie ennemie; les hommes, les chevaux tombent pêle-mêle; le défilé de la Mance est obstrué instantanément par les cadavres. Les uhlans veulent fuir et se heurtent à ces cadavres. Non loin de là s'ouvre une carrière ancienne, la carrière du Caveau, qui n'est plus qu'un précipice. Aveuglés par la fumée, affolés par le sifflement des balles, par le hurlement des boulets, emportés par leurs chevaux, des centaines de uhlans vont se jeter dans ce précipice et s'y écrasent en tombant d'une hauteur de plus de quarante pieds.

Ceux de nos soldats qui purent jeter un coup d'œil dans ce gouffre affreux reculèrent d'horreur et d'effroi. On y apercevait une sorte de bouillie sanglante d'où émergeaient des têtes d'hommes et de chevaux, des bras qui soulevaient un sabre ou une lance, et

semblaient brandir encore ces armes. Chose effroyable, des blessés grouillaient dans ce funèbre cloaque, implorant des secours qu'on ne pouvait leur donner et tendant désespérément vers l'azur leurs mains qui ruisselaient du sang de leurs compagnons.

C'est cet épisode du combat du Point-du-Jour qui avait donné naissance à la légende fameuse des carrières de Jaumont.

Car toute légende a un fond de vérité.

La ferme du Point-du-Jour est battue par toute l'artillerie ennemie; les toitures s'effondrent, les murailles s'écroulent avec fracas, des incendies se déclarent.

Nos chasseurs s'y maintiennent pourtant jusqu'à la dernière extrémité et ne l'abandonnent que lorsqu'elle est en flammes, emportant une cinquantaine de blessés, y laissant des morts et des mourants.

Autour de la ferme qui brûle, on se bat avec acharnement.

Des colonnes énormes, poussées en avant par le général von Zastrow, sortent sans cesse du bois de Vaux; leurs officiers les entraînent avec une vigueur superbe. Mais nos chassepots et nos mitrailleuses les arrêtent. Entre le bois et la sablière qui borde la route, le sol est bientôt couvert de morts et de blessés.

A un moment donné, le 33e régiment d'infanterie prussienne se jette dans la sablière, espérant être suivi; mais, sous le déluge de fer, les autres troupes d'attaque ont battu en retraite. Des fractions des 55e, 76e et 77e, s'élancent alors à la baïonnette contre le 33e prussien, qui est massacré. Les survivants, deux cents hommes à peine, mettent bas les armes.

Dans ces combats, qui se renouvellent sans cesse, le 76e perd seulement une cinquantaine d'hommes, tués, blessés ou disparus; cinq officiers sont blessés.

Au 77e, le colonel Février est blessé; le régiment compte près de deux cents hommes tués ou blessés. Le colonel Février avait

reçu une blessure horrible qui le mit à deux doigts de la mort; une balle avait brisé la mâchoire et troué la joue.

Les Prussiens échouaient dans toutes leurs attaques, les 7e et 8e corps étaient épuisés. Von Steinmetz commençait à perdre tout espoir lorsque arriva le 2e corps d'armée, qui n'avait pas encore été engagé.

Steinmetz, ayant obtenu du roi Guillaume l'autorisation d'employer ce corps d'armée, prépare un assaut suprême.

Le général Frossard, comprenant que l'attaque va être terrible, porte alors en ligne toutes ses réserves.

Les trois corps d'armée ennemis concentrent leur masse énorme en avant de Gravelotte. Le roi Guillaume est là et donne au commandant du 2e corps l'ordre d'enlever nos positions de Moscou, de Saint-Hubert et du Point-du-Jour.

Il est six heures et demie, la fusillade fait rage, le fracas des canons est effroyable; nos soldats s'agitent sous un véritable rideau de balles et d'obus. Le soleil disparaît lentement, l'atmosphère s'imprègne de mélancolie, les grands bois s'assombrissent. Au-dessus des collines lointaines, on aperçoit une ligne bleuâtre qui annonce l'approche du soir.

Tout à coup, des hauteurs du Point-du-Jour, on aperçoit, dans le haut du ravin de Gorze, les têtes de colonnes du 2e corps prussien; puis l'on entend le roulement grêle des petits tambours plats. En même temps la canonnade redouble, les obus balayent le plateau par grandes rafales.

Nos soldats sont épuisés, et pourtant il faut se battre encore, supporter peut-être le plus rude des assauts.

Les Prussiens se sont formés en bataille, ont organisé leur rideau de tirailleurs, et leur masse s'avance lentement, paraissant glisser dans l'ombre douce et mélancolique qui naît peu à peu.

Sur une hauteur, près de Gravelotte, se détache la silhouette du roi de Prusse. A ses pieds, les bataillons défilent comme pour une

revue; les hommes ont l'arme à l'épaule et poussent des hourras furieux.

Le 2ᵉ corps forme une immense ligne qu'appuient, à droite et à gauche, les 7ᵉ et 8ᵉ corps. Toutes nos positions doivent être abordées en même temps.

L'instant est vraiment solennel.

Les soldats de Frossard commencent un feu violent qui cause de grands ravages dans les rangs ennemis. L'énorme colonne laisse derrière elle des traînées de morts et de blessés, mais elle avance toujours. Son effort se porte surtout sur le Point-du-Jour; le 2ᵉ corps marche sur la ferme. Plus il avance, plus ses pertes augmentent; tous nos chassepots, toutes nos mitrailleuses l'accablent de leurs feux, c'est un véritable massacre.

Bientôt les Allemands hésitent, malgré le courage de leurs officiers, qui, le sabre haut, se jettent en avant en hurlant : « *Forwaertz! Forwaertz!* »

L'hésitation ne tarde pas à s'accentuer, il est visible que les chefs ne sont plus maîtres de leurs hommes.

Nos soldats redoublent d'efforts.

Soudain une panique se produit dans les rangs ennemis. Les soldats font demi-tour et s'enfuient malgré l'énergie de leurs officiers, qui essayent de leur barrer le chemin.

La nuit est venue.

Le roi de Prusse, qui croyait assister au triomphe de son armée, la voit revenir dans un désordre affreux. Il recule, lui aussi, et s'établit auprès du mur d'un verger, entre Gravelotte et Rezonville.

Hors de la portée de nos fusils, les Allemands se reforment. De nouveau le 2ᵉ corps est lancé en avant.

Il est huit heures et demie. Dans l'ombre, on entend le roulement sourd produit par cette armée que l'on ne voit pas.

Cette fois, l'effort de l'ennemi se porte sur Saint-Hubert.

Bientôt les chassepots et les mitrailleuses crépitent, et leurs

éclairs innombrables illuminent une partie du plateau. Des cris éclatent, des hourras.

Plusieurs fois, les Poméraniens qui composent le 2e corps sont rejetés dans le ravin de la Mance, qui, à cette heure, ne forme plus qu'un trou noir immense. Ce trou, — cet enfer, — est plein de morts et de blessés. Les hommes qui reculent piétinent des cadavres, écrasent des mourants. Quand ils tombent, leurs bras rencontrent des morts, et ils se relèvent couverts de sang.

La ferme du Point-du-Jour continue de brûler, mettant dans la nuit une lueur sinistre.

Il est près de neuf heures, les canons cessent enfin de tonner; la lutte s'apaise, il semble que tout est terminé.

Nos soldats, qu'un miracle d'énergie tenait seul debout, se laissèrent tomber sur le sol, ne pensant ni à boire ni à manger.

La lune se montre, éclairant de sa lueur pâle et triste les infirmiers qui relèvent les morts, cherchent les blessés. Bientôt tout dort dans nos campements.

Soudain, vers onze heures, une alerte se produit; les sentinelles entendent des sonneries de clairons.

« Tout le monde debout! » crient les officiers.

Les soldats, mal éveillés, sautent sur leurs chassepots et font feu au hasard.

Les Allemands doivent avoir quelque part esquissé une dernière attaque; mais cette attaque n'est pas poussée à fond, et tout rentre bientôt dans le calme.

Cette fois, c'était fini.

V

SAINT-PRIVAT

Le village de Saint-Privat-la-Montagne est situé sur un plateau assez élevé, au milieu de fertiles prairies. Une jolie route bordée d'arbres, la route de Metz à Briey, coupe le plateau au sud du village et descend vers un autre village, Sainte-Marie-aux-Chênes, dont on aperçoit, en face de Saint-Privat, le clocher grêle.

A sud de Sainte-Marie, des maisons basses apparaissent dans la verdure, à travers le feuillage de hauts peupliers. C'est Saint-Ail.

Au nord, et à moins de deux kilomètres de Saint-Privat, des toits noirs surgissent au-dessus d'un mamelon. C'est Roncourt.

Derrière Roncourt et Saint-Privat, à l'est, la forêt de Jaumont étend un rideau de feuillage sombre.

Le 18 août, notre 6e corps occupait de fortes positions entre Saint-Privat et Roncourt, formant la droite de l'armée française. Canrobert avait là vingt-sept mille hommes; mais il allait avoir à lutter contre plus de soixante-dix mille Allemands, appuyés par une artillerie formidable.

Dès le matin, sous le brouillard, on a fait quelques mouvements indispensables. Canrobert est soucieux, car il prévoit une journée sérieuse, et la bataille de l'avant-veille a fortement éprouvé ses

troupes. De plus, son artillerie est insuffisante, et il lui manque une division, la 2e, qui a été séparée du corps d'armée, lors d'un mouvement tournant exécuté par l'ennemi.

Le premier coup de canon ne surprend personne.

« Allons, voilà que ça commence! disent les soldats.

— Que tout le monde se prépare! » crient les officiers.

D'instant en instant la canonnade augmente d'intensité. Sur la gauche, vers Amanvillers, on voit flotter au-dessus des bois des nuages de fumée.

Bientôt l'ennemi est signalé. Alors Canrobert donne l'ordre au 94e d'infanterie d'aller occuper Sainte-Marie-aux-Chênes.

Aussitôt le colonel de Geslin se place en tête de ses hommes, et, levant son sabre, commande :

« En avant! »

Les Allemands commençaient un grand mouvement en vue d'envelopper notre droite. La garde prussienne montait vers Sainte-Marie par Saint-Ail, c'est-à-dire par le sud, et le 12e corps se trouvait au nord du village. Notre 94e allait donc se voir pris entre deux feux. Il arrive à peine devant les maisons blanches, que déjà les obus pleuvent de toutes parts, et bientôt seize batteries couvrent le village de leurs projectiles.

Pendant près de trois heures, nos soldats se tiennent couchés dans l'herbe, sous la pluie de fer, se bouchant les oreilles pour ne pas entendre le sifflement lugubre des obus et les cris de douleur des blessés.

Soudain, vers trois heures, des hourras éclatent, on entend le roulement des tambours plats.

Nos hommes se dressent d'un bond, heureux de pouvoir enfin combattre.

Au sud, s'avance la 1re division de la garde prussienne; au nord, la 24e division d'infanterie. Plus de quatre-vingts bouches à feu tonnent en même temps. Dans le village, des incendies s'allument, des maisons s'écroulent.

« A la baïonnette! » crient des voix.

Mais le colonel de Geslin calme une ardeur qui pourrait nous coûter cher, car il a quatorze cents hommes à peine, et les Allemands sont vingt mille.

Rapidement il donne des ordres, et les officiers font exécuter des feux de salve d'abord, puis ensuite des feux à volonté.

La plaine est bientôt jonchée de cadavres; un bataillon allemand tout entier est massacré.



Saint-Privat. (Photo : Nels, Metz.)

Pourtant, devant le nombre, les nôtres doivent reculer. Ils se replient en bon ordre, tirant toujours.

Les Allemands croyaient avoir devant eux des forces plus considérables. Lorsqu'ils voient sur la route la poignée d'hommes qui les a tenus en échec, ils poussent de furieux hourras qui dominent le bruit de la fusillade, et s'élancent pour cerner la petite troupe.

Ils y seraient certainement parvenus, si le 91e de ligne n'était accouru au secours du 94e et n'avait réussi à le dégager en maintenant l'ennemi par une fusillade nourrie.

Il est cinq heures. Les Allemands se sont emparés de Sainte-Marie, et trois cents bouches à feu, qui forment un immense arc de cercle depuis le nord de Roncourt jusqu'au bois de la Cusse, vomissent leurs obus sur Saint-Privat.

Sur l'ordre de Canrobert, les hommes se sont étendus dans l'herbe. Au-dessus d'eux, les projectiles forment comme une nappe de fer. De temps à autre, des obus à balles éclatent, causant dans nos rangs d'affreux ravages. Çà et là, des hommes se tordent sur la terre, dans des mares de sang, poussant de véritables hurlements ou demandant des secours qu'on ne peut leur donner.

Tout à coup des cris éclatent :

« Debout! debout! Aux armes! »

L'infanterie allemande se décide enfin à tenter l'assaut de Saint-Privat. Partout, jusqu'à l'horizon, dans le poudroiement du soleil qui glisse vers les coteaux lointains, on aperçoit des masses sombres auréolées de baïonnettes sur lesquelles se jouent les derniers rayons du soleil.

Sur la route blanche qui descend à découvert de Saint-Privat à Sainte-Marie-aux-Chênes, une troupe magnifique s'avance en colonnes profondes, alignée comme pour un défilé de parade. Cette troupe est composée d'hommes superbes, de vrais géants, à l'uniforme à la fois très riche et très sobre.

C'est la fameuse Garde royale, dont la Prusse est fière à bon droit, et qu'elle considère comme invincible.

Il y a là trois brigades, plus de trente mille soldats d'élite, qui marchent protégés par une artillerie puissante, contre vingt mille Français épuisés.

Canrobert a réuni rapidement toutes ses troupes à Saint-Privat.

Dans les ruines du malheureux village, des hommes sont embusqués partout. Les pans de murailles, les haies, les jardins, les arbres, les maisons servent d'abris à nos soldats, qui ne peuvent s'empêcher d'admirer les régiments ennemis.

Devant ces régiments se tiennent les officiers, tous à cheval.

On entend le son aigre des fifres et le roulement sec des tambours plats; de temps à autre les officiers brandissent leurs sabres et crient :

« *Forwaertz! Forwaertz!* »

Devant le village, les colonnes se séparent pour attaquer de plusieurs côtés à la fois.

Derrière les ruines fumantes, rien ne bouge : on pourrait croire que la position est abandonnée.



Sainte-Marie-aux-Chênes. (Photo : Nels, Metz.)

Bientôt les premiers rangs prussiens débouchent sur le plateau, à quelques mètres des jardins et des maisons. Les officiers lèvent leurs sabres pour donner le signal de l'assaut, les hommes poussent les hourras réglementaires et vont s'élancer.

Soudain un éclair immense jaillit des ruines; une effroyable détonation ébranle l'air, une seule, les hurlements de milliers de chassepots confondus en un seul tonnerre.

Toute la compagnie prussienne qui forme la tête de la colonne est fauchée; un seul homme se sauve, fou de terreur.

« Tir à volonté! rugissent nos officiers; tirez le plus vite possible! »

Un ouragan de plomb s'abat sur les magnifiques régiments ennemis. Les morts s'entassent devant les ruines de Saint-Privat. Par endroits, on voit jusqu'à six et même huit cadavres empilés les uns sur les autres; des blessés se traînent sur les côtés de la route pour ne pas être foulés aux pieds et essayent de se mettre à l'abri des balles. Chaque bataillon qui s'avance sur Saint-Privat n'a même plus l'effectif d'une compagnie lorsqu'il arrive sur le sommet du plateau, où, du reste, il ne peut se tenir, tant la fusillade est terrible.

Ces bataillons squelettes reculent, mais ils reviennent aussitôt. Les Prussiens font preuve, dans cette attaque, d'une bravoure admirable. Pas un seul officier n'a mis pied à terre; presque tous roulent dans la poussière sanglante, morts ou blessés.

Près de cent officiers de la Garde sont tués ou blessés mortellement.

Un régiment, le 3e d'infanterie de la Garde, a perdu tous ses officiers.

Le carnage est effroyable, et pourtant les Prussiens n'abandonnent pas la partie. Ils reviennent sans cesse à la charge sous des averses de balles, s'élancent, héroïques, et tombent par centaines.

Autour de Saint-Privat, des villages brûlent, et ces incendies ajoutent à l'horreur de la scène.

Nos soldats ont oublié leurs fatigues, ils ont oublié la faim et la soif; on les entend rire et plaisanter tout en chargeant leurs armes.

Derrière un mur en ruines, non loin de l'église, des paris s'engagent.

« Deux sous que j'abats ce grand blond?

— Tenu! »

Un coup de fusil part.

« Bravo! disent plusieurs voix. — Perdu! » dit une autre voix.

Le Prussien est tombé.

Ailleurs, des soldats comptent les hommes qu'ils abattent. On entend : « Un,... deux,... trois,... raté! »

C'est un véritable jeu de massacre.

La 4e brigade de la Garde, qui s'est séparée des trois autres pour attaquer Saint-Privat par le sud et lutte contre la division Levassor-Sorval, éprouve également des pertes énormes; elle doit reculer devant les baïonnettes françaises, ainsi que deux régiments de ligne qui se sont portés à son secours, laissant sur le terrain le général Knappe von Knappstedt, son chef, frappé à mort.

A l'ouest de Sainte-Marie, sur un mamelon que colore de rose l'incendie qui dévore le village, se tient le prince de Wurtemberg. Les larmes aux yeux, il assiste à l'écrasement de ses troupes. Néanmoins il ne veut pas, malgré les supplications de ses officiers, ordonner la retraite.

« La Garde, dit-il, ne doit pas battre en retraite; ce serait pour elle le déshonneur. »

Cependant il fait suspendre l'attaque, et ses tirailleurs se couchent dans les vignes, à moins de trois cents mètres du village.

Le 12e corps saxon marche sur Roncourt, afin de tourner notre droite. Si ce mouvement réussit, le prince de Wurtemberg reprendra l'attaque de Saint-Privat, dans laquelle il vient d'échouer complètement. En attendant, et pour faciliter le mouvement des Saxons, toutes les pièces prussiennes mitraillent Saint-Privat, où s'allument plusieurs incendies.

Le village est en flammes, les murailles s'écroulent; des milliers de morts et de blessés encombrent les rues et les ruelles, et, sur cet enfer, la mitraille fait rage.

Derrière la fumée qui monte en colonnes énormes vers l'azur calme, au milieu des morts, il y a là vingt mille Français qui vont bientôt avoir à supporter le choc de plus de cent mille hommes.

Le 3e corps prussien, commandé par le général von Alvensleben, s'avance en effet pour soutenir la Garde, et l'on attend le 12e corps saxon.

La situation est terrible, désespérée même. Nos hommes sont brisés de fatigue, notre artillerie n'a plus de munitions.

Cependant Canrobert ne songe pas à la retraite.

Vainement il a demandé du renfort à Bazaine, qui immobilise sur le mont Saint-Quentin la Garde et la réserve d'artillerie.

Que la Garde, que la réserve d'artillerie viennent secourir le 6e corps, et l'ennemi sera battu.

Mais Bazaine ne veut pas de la victoire.

Pourquoi?

Nul ne l'a jamais su, nul ne le saura jamais, car cet homme est mort sans avoir livré son secret, sans avoir fait connaître le motif de sa honteuse conduite.

On a mis sa faute sur le compte de l'ambition. Mais l'ambition n'eût-elle pas dû le pousser à vaincre?

L'argent? Il a vécu misérablement à l'étranger, et il est mort pauvre.

Bazaine laissa écraser Canrobert à Saint-Privat, comme il avait laissé écraser Frossard à Forbach.

Au 6e corps, tous attendent la Garde; Canrobert seul n'attend plus, n'espère plus.

Pour soutenir le moral de ses hommes, le commandant du 6e corps s'avise d'abord d'un stratagème sublime : il fait placer, entre Amanvillers et Saint-Privat, des clairons qui, pendant une heure, sonnent la marche.

En entendant cette sonnerie, brochée sur l'épouvantable fracas des canons prussiens, nos soldats reprennent courage.

« La Garde arrive, disent-ils, voici la Garde! »

Et, sous l'avalanche de fer, parmi les ruines fumantes, au milieu des morts et des blessés, ils tiennent bon.

Hélas! la Garde ne vint pas.

. . . .

Trente mille Saxons marchent vers Roncourt, que soixante-dix-huit pièces allemandes couvrent d'obus.

Le village est défendu par trois bataillons français, un du 75ᵉ et deux du 9ᵉ de ligne, que commande le général Bisson.

Sur la demande pressante de ce général, Canrobert se hâte de porter entre Roncourt et Saint-Privat les 10ᵉ, 75ᵉ et 91ᵉ de ligne.



Saint-Privat. (Photo : Nels, Metz.)

Le 1er bataillon du 9ᵉ s'est rapidement déployé en avant de Roncourt, sur la crête d'un ravin.

Étendus dans l'herbe, les hommes aperçoivent au loin une énorme masse sombre qui semble glisser vers eux dans la lumière indécise du couchant.

Bientôt la fusillade crépite ; des balles bourdonnent et s'abattent sur la hauteur. Le lieutenant Sieffert, qui était resté debout et encourageait ses hommes, tombe, le crâne troué ; de nombreux soldats sont atteints.

Non loin de là, le 2ᵉ bataillon, attaqué des deux côtés à la fois, résiste énergiquement.

Entre les deux bataillons, sous les obus et les balles, se tient

le général Bisson, ayant à ses côtés les généraux Archinard et Plombin.

« Courage, les enfants! » crie de temps à autre le brave Bisson.

Les régiments de renfort envoyés par Canrobert se sont approchés de Roncourt et supportent, eux aussi, un feu terrible.

Soudain on entend le martèlement d'un galop furieux.

C'est la division du Barail, composée du 2e chasseurs d'Afrique et des 2e et 3e chasseurs de France, qui marche bravement au canon, qui bravement se porte au secours de notre extrême droite.

Cette cavalerie est superbe. On voit les petits chevaux barbes s'allonger dans la fumée, s'ébrouant sous les balles, se cabrant au passage des obus.

Les fantassins crient : « Bravo, les chasseurs! »

Ceux-ci agitent leurs sabres.

Bientôt le 3e chasseurs apparaît en face des tirailleurs saxons. Le 2e le suit.

Le général de Bruchard s'est placé en tête des deux premiers escadrons du 3e. Il lève son sabre et, d'une voix de stentor, donne l'ordre de charger.

Aussitôt les escadrons s'élancent sous une grêle de balles. Des officiers, des hommes tombent morts ou blessés; les trompettes sonnent toujours la charge.

De grands cris dominent le roulement de la fusillade et le hurlement des canons. Nos escadrons ont atteint les tirailleurs saxons, les sabrent et les écrasent.

De véritables nuées de balles s'abattent alors sur nos cavaliers, et force leur est de reculer. Il en est de même des deux autres régiments, qui, eux aussi, se sont portés contre les tirailleurs ennemis.

Malgré l'énergique résistance des nôtres, les masses saxonnes gagnent du terrain. Les deux bataillons du 9e de ligne sont décimés et doivent battre en retraite, sous peine d'être enveloppés.

Au 10e de ligne, les choses ne vont pas mieux. Déjà son 2e batail-

lon a failli être cerné, et c'est par miracle qu'il a pu effectuer sa retraite sur Saint-Privat; le régiment éprouve des pertes énormes.

Le lieutenant-colonel Doléac qui commande le régiment, le commandant Geny, le sous-lieutenant Villemin sont blessés et faits prisonniers. Le capitaine Doumergue, dont tous admirent la bra-



Roncourt. (Photo : Nels, Metz.)

voure, tombe frappé à mort en criant : « Courage! vive la France! » A ses côtés tombent également le lieutenant Velsche et le sous-lieutenant Gardien, dont le frère est lieutenant au régiment. Plus de quatre cents hommes sont hors de combat.

En face du régiment, les forces ennemies augmentent sans cesse. La fusillade est si intense, que les balles forment comme un rideau grisâtre dans la fumée blanche.

Pour comble de malheur, les munitions viennent à manquer.

Un seul officier supérieur, le commandant Morin, est encore debout.

« A la baïonnette! hurlent les soldats, que la vue de leurs camarades morts ou blessés rend enragés.

— Folie! dit le commandant Morin, ce serait la mort pour tous et une mort inutile. »

Et il ordonne la retraite.

A six heures, le général Bisson se voit forcé d'abandonner Roncourt.

. . . .

Cent mille hommes vont se ruer à l'assaut des ruines de Saint-Privat; jamais situation ne fut plus désespérée que celle de notre 6e corps.

Vers sept heures, nos soldats entendent de bruyants hourras poussés par les assaillants de la Garde. Ceux-ci viennent d'apercevoir les têtes de colonne du 12e corps saxon et se disposent à reprendre l'offensive, à recommencer l'attaque.

Saint-Privat va être attaqué à la fois par le nord, par le sud et par l'ouest.

On voit les officiers prussiens courir sur le front de leurs troupes, on entend des commandements gutturaux; en même temps le feu de l'artillerie ennemie devient plus violent.

Les masses prussiennes et saxonnes s'ébranlent enfin et marchent vers notre position en colonnes profondes.

Le 93e de ligne ouvre le feu, un feu d'enfer; ses balles creusent des sillons dans les rangs d'un régiment de grenadiers, et cependant ce régiment avance toujours, sans riposter.

A deux cents mètres de nos lignes, les grenadiers s'arrêtent pourtant; ils hésitent, malgré les *Forwaertz!* de leurs officiers.

Ceux-ci détachent alors leurs ceintures et les agitent pour faire croire qu'ils se rendent; puis, comme nos soldats ne se laissent pas prendre à cette ruse, continuent de tirer, ils font coucher leurs hommes.

Cette fois, le feu cesse de notre côté.

Alors les Allemands se redressent et s'élancent sur Saint-Privat au pas de course, en poussant des hourras. Ils n'atteignent pas le village cependant, et les braves du 93e leur font payer cher cette petite trahison.

Hélas! les munitions manquent, les gibernes des morts et des blessés ont été vidées.

Partout les fantassins allemands tombent par centaines sous les balles de nos chassepots, et la lueur de l'incendie de Saint-Privat éclaire des monceaux de cadavres. A certains endroits, des ruisseaux de sang coulent sur la pente; des milliers de blessés hurlent lamentablement. Le spectacle est effroyable.

Les soldats du 4e de ligne qui, à un moment donné, s'élancent à la baïonnette, trébuchent sur les corps, foulent aux pieds des blessés.

Une ambulance a été installée dans l'église. Il y a des blessés partout, des hommes agonisent sous les voûtes sombres. Soudain un grand cri éclate : « L'église est en feu! »

Les blessés qui peuvent marcher se précipitent vers les portes, les autres poussent des cris affreux; la fumée envahit l'édifice, de longues flammes ne tardent pas à lécher les murailles, la toiture commence à brûler.

A l'intérieur de l'église, on entend des appels déchirants : « A moi! au secours! » Des hommes frappés mortellement trouvent encore la force de se traîner sur les dalles, dans l'espoir d'échapper aux flammes, et vont mourir dans l'ombre des chapelles; on en voit qui marchent sur leurs genoux et dont les intestins pendent.

C'est une scène d'épouvante et d'horreur, une scène de cauchemar.

Soudain, couvrant tous les bruits, une clameur immense s'élève : la toiture de l'église, le clocher, viennent de s'effondrer. — Les blessés ont cessé de souffrir.

Des hourras formidables répondent à la clameur des nôtres.

Dans tous les corps allemands, les tambours battent, les clairons sonnent, les fifres font entendre leur son aigrelet, les drapeaux flottent au vent.

« *Forwaertz! Forwaertz!* » hurlent les officiers en brandissant leurs sabres.

C'est l'assaut suprême.

Le soleil a disparu derrière les coteaux, le ciel prend une teinte laiteuse, l'ombre s'épaissit dans les bois de Jaumont.

Canrobert a ordonné la retraite.

L'un après l'autre, nos régiments se retirent en combattant, abandonnant dans les ruines fumantes du village leurs morts et leurs blessés.

Vers le sud, dans le cimetière, le 9e bataillon de chasseurs tient toujours l'ennemi en respect, et ce vaillant bataillon ne consent à battre en retraite que lorsque le général Péchot vient en personne en donner l'ordre. Il a perdu quatre officiers : capitaines Mariné, Mortre et Delair; lieutenant Favreau. Le commandant Mathelin et six officiers sont blessés; cent cinquante-six chasseurs sont tués ou blessés.

Certains régiments étaient décimés.

Le 12e de ligne comptait six officiers tués : capitaines Lereboure et Menet, lieutenant Dintherr; sous-lieutenants Fleury, Durand, Désormeaux et Fillebois. Dix-huit officiers étaient blessés, et six cent cinquante hommes étaient morts ou blessés.

Le 70e de ligne comptait également six officiers tués : commandants Berbegier et Mackintosh; capitaines Tardy et Pouille, ce dernier récemment promu; lieutenants Garcin et Michel. Douze officiers étaient blessés.

La retraite de nos troupes fut une retraite de lions. Il faisait complètement nuit, et des fractions tenaient encore dans le village envahi par l'ennemi. D'affreuses mêlées se produisaient à la lueur des incendies; les maisons devenaient des forteresses que les Alle-

mands devaient enlever les unes après les autres. Par endroits, les derniers défenseurs du village se retranchaient derrière des barricades de cadavres.

Il y eut des scènes atroces qu'il serait trop long de rapporter. Dans les maisons, dans les rues et les ruelles, des blessés succombaient sous la morsure des flammes, hurlant comme des damnés.

On doit reconnaître que les officiers de la Garde se montrèrent humains et firent tout ce qui était en leur pouvoir pour sauver les blessés français; ils se montrèrent également très courtois envers nos prisonniers et n'hésitèrent pas à rendre hommage à la valeur de nos soldats.

Dans les ambulances, le spectacle était horrible. Comme à Borny, comme à Rezonville, on manquait de tout.

Dans une grange située en face des ruines de l'église, les jambes et les bras coupés formaient de tels tas, qu'on dut les enlever avec des brouettes.

Dans toutes les maisons restées debout, dans les fermes, dans les granges, les étables, des mourants agonisaient. Les morts étaient placés par piles énormes le long des murailles.

Le village de Saint-Privat était un véritable charnier. Nul ne saura jamais le nombre de cadavres qui s'y empilèrent pendant la nuit sinistre, car les chiffres donnés après coup sont forcément approximatifs. Combien d'hommes, en effet, furent signalés comme « disparus », et que l'on n'a jamais revus!

Notre 6e corps comptait deux cent vingt officiers et près de cinq mille hommes de troupe tués ou blessés.

Les Allemands accusaient quatre cent quatorze officiers et près de dix mille hommes tués ou blessés. La Garde, à elle seule, avait plus de huit mille morts ou blessés, dont trois cent quinze officiers.

Le 6e corps suivit, dans sa retraite, la route de Briey à Metz, qui traverse les bois de Saulny et prend à cet endroit le nom de « route de Saulny ».

Les hommes, brisés de fatigue, marchaient comme en rêve, à travers le grand bois sombre, se retournant parfois machinalement pour voir si l'ennemi ne les poursuivait pas.

Çà et là, dans la profondeur obscure de l'immense champ de bataille, des colonnes de flammes et de fumée montaient, toutes droites, vers le ciel calme. La plupart des villages et des fermes brûlaient.

Des familles de paysans, chassées de leurs foyers par l'incendie, suivaient la même route que nos troupes, se dirigeant vers Metz. Les hommes étaient sombres, les femmes et les enfants pleuraient.

Des lueurs blanches signalaient l'approche du jour, quand le 6e corps s'arrêta. Il avait atteint le village de Woippy, situé à deux kilomètres de Metz.

Alors les soldats se laissèrent tomber sur le sol et dormirent d'un sommeil peuplé de cauchemars.

VI

AMANVILLERS

Entre Amanvillers et la ferme de la Folie, le duel d'artillerie continue, ardent, terrible; les obus se croisent dans l'air, s'entre-choquant parfois. On entend sans cesse leur sifflement sinistre, qui à la longue déprime les cerveaux, met la fièvre aux tempes. Se battre n'est rien; mais il est terrible de rester pendant des heures immobile, l'être crispé par la crainte du coup fatal. Soudain, vers quatre heures, les canons français cessent de rugir.

Les fantassins croient que la lutte d'artillerie est terminée.

« A notre tour! » disent-ils joyeusement.

Et la plupart, abandonnant la position couchée, se redressent sans en avoir reçu l'ordre.

« Couchez-vous! couchez-vous! hurlent les officiers, qui, eux, sont restés debout. Vous voulez donc vous faire démolir? »

Au même instant, des rafales d'obus s'abattent sur le plateau.

« Mais alors, si ce n'est pas fini, que font donc nos canons? »

Les fantassins ne comprennent plus.

Les officiers se taisent. Ils savent, eux, que nos pièces ont épuisé leurs munitions. Mais à quoi bon démoraliser les hommes en leur apprenant cette triste nouvelle?

La division Grenier est en première ligne. Plusieurs fois on

sonne la charge dans ses régiments; plusieurs fois nos soldats, baïonnettes en avant, s'élancent vers les artilleurs allemands.

Chaque fois ils sont repoussés par la mitraille et par les balles.

Le 1er bataillon hessois s'est établi dans la ferme Champenois et s'y maintient bravement, malgré nos efforts pour l'en déloger, gênant beaucoup, par son feu, les mouvements de nos troupes.

Les balles de nos chassepots clouent toujours l'infanterie ennemie dans le bois de la Cusse. Couchés dans la verdure des crêtes, devant les champs et les prairies qui descendent doucement vers la masse sombre du bois, nos fantassins tirent sans se presser. Tout Prussien qui sort du bois est un homme mort.

Devant les arbres de la lisière, on aperçoit de nombreux cadavres; parfois un blessé se dresse parmi ces morts et se traîne vers le bois.

On entend, vers la droite, la voix des canons du 6e corps, et vers la gauche le grondement sourd d'une vive fusillade.

Nos soldats rient et plaisantent entre eux, se félicitant sur leur adresse.

Les corps de la division Grenier ne cherchent pas à gagner du terrain, puisque les ordres de Bazaine ne prescrivent pas de prendre l'offensive; mais ils conservent leurs positions et font beaucoup de mal à l'ennemi.

De notre côté, les pertes ne laissent pas d'être sensibles.

Au 43e, le lieutenant-colonel, M. Verdeil, est blessé mortellement. Sont tués : le capitaine Le Guen, dont le frère, lieutenant au régiment, est blessé; Guérin d'Agon, Rozier; le lieutenant Vacher; les sous-lieutenants Baudouin, Armelin, Lambert, Gerriet, Turlin.

Une quinzaine d'officiers sont blessés. Le régiment compte, en outre, plus de cinq cents hommes tués ou blessés.

Un peu avant sept heures, la division Grenier commence à plier. Le général de Ladmirault lance alors en avant la division Lorencez, qui formait réserve.

Tous ses clairons sonnant, cette division se déploie rapidement.

Les hommes sont joyeux d'être enfin admis à se battre comme les camarades.

Au moment où les régiments de la division débouchent sur les crêtes, on entend le roulement des tambours plats et le son des fifres; puis une colonne énorme apparaît bientôt dans la douce lumière du soleil couchant.

Ce sont les Hessois et la 25ᵉ division prussienne, qui marchent à l'assaut du plateau d'Amanvillers.

« Feu! »

Un déluge de balles s'abat sur cette troupe.

On voit des hommes tomber, on entend les officiers qui crient : « *Forwaertz! Forwaertz!* » Les petits tambours plats et les fifres font un bruit d'enfer. La colonne avance toujours; mais on sent que son élan n'est plus le même, il y a du flottement dans ses rangs, de l'hésitation.

Une nouvelle décharge de nos chassepots l'arrête net; puis soudain, malgré tous les efforts de leurs officiers, les Allemands reculent en désordre.

Trois fois la scène se renouvelle, trois fois les assaillants sont repoussés.

Mais, sous les balles et les obus, nos régiments fondent.

Le 15ᵉ de ligne perd son colonel, l'héroïque Fraboulet de Kerléadec, qui tombe en criant à ses soldats :

« Mes amis, je vous recommande le drapeau. »

Et comme il voit des larmes dans les yeux de ceux qui l'entourent :

« Baste! ajoute-t-il en essayant de sourire, un colonel n'est rien; le drapeau, c'est tout... Oubliez-moi et ne pensez qu'à notre drapeau et à la France! »

Ce vaillant soldat, ce bon Français mourut de sa blessure le 11 septembre.

Autour de lui, treize officiers et près de six cents hommes étaient morts ou blessés.

Le feu de l'ennemi est d'une violence extrême.

Le 65e de ligne, lancé en avant au moment d'une attaque, perd en un instant ses trois chefs de bataillons, MM. Langlet, Grenier et François, le premier tué raide, les deux autres mortellement blessés. Tombent également les capitaines Coly, Vigneau, de Ferluc, le sous-lieutenant Letellier. Ce dernier officier avait voulu rester debout, malgré les supplications de son capitaine; il eut les deux jambes emportées.

Lors de leur dernière attaque, les Hessois paraissaient décidés à se faire hacher plutôt que de reculer; sous nos balles, leurs rangs s'éclaircissaient, et pourtant ils marchaient toujours.

Le 2e bataillon de chasseurs se tenait sur la crête.

Soudain le chef de bataillon Letanneur, qui avait remplacé à la tête de ce bataillon le commandant Bernot de Charant, fit cesser le feu; puis, se tournant vers ses hommes, il s'écria :

« A la baïonnette! »

Des bravos éclatèrent, et le bataillon dégringola la pente, tomba sur les Hessois et les mit en déroute.

Malgré les attaques furieuses de l'ennemi et bien qu'il n'eût plus le secours de son artillerie, le 3e corps conservait ses positions d'Amanvillers.

Mais lorsque Canrobert eut abandonné Saint-Privat, la situation du général de Ladmirault, découvert sur sa droite, devint des plus critiques.

Toutes les pièces ennemies, deux cents environ, dirigeaient leur feu sur le plateau d'Amanvillers.

Néanmoins le 4e corps résista longtemps.

La division Cissey occupe l'extrême droite, où elle forme réserve. Battue par des feux convergents, elle éprouve de grandes pertes.

Les obus s'abattent avec une telle violence sur le 6e de ligne,

que ce régiment, sans combattre, perd douze officiers. Sont tués ou blessés mortellement : commandant Saint-Martin; capitaines Barbault, de Chilly, du Colombier, Vaillant; lieutenants Castel, Ohmann, Ravel, de Vidranges, Jacques; sous-lieutenant Plancher.

Neuf officiers sont blessés.

La nuit arrive rapidement, l'ombre envahit les grands bois de



Amanvillers. Photo : Nels, Metz.

l'est. Sur différents points du champ de bataille, des flammes montent vers l'azur pâlissant.

Ce sont des villages qui flambent.

La canonnade devient de plus en plus violente. De nouvelles batteries se sont établies autour du village de Saint-Ail, sur des hauteurs, et envoient des volées d'obus sur les troupes du 4e corps. Des masses énormes d'infanterie s'avancent sous le rideau de fer que tissent les canons prussiens.

Le plateau est couvert de morts et de mourants. Dans l'ombre encore transparente, on aperçoit des blessés qui se tordent sur le sol, et leurs plaintes, leurs cris, impressionnent douloureusement nos soldats.

La division de Cissey abandonne ses positions, se dirige vers le bois de Saulny, pour gagner Plappeville, et sa retraite, peut-être trop précipitée, amène un certain désordre d'abord, de la confusion ensuite.

Ladmirault ne peut se décider encore à abandonner la partie. Cependant tout espoir est perdu.

Sans ordre, les troupes reculent, se débandent.

« Non! non! s'écrie Ladmirault, encore un effort! »

Et, suivi par un certain nombre d'officiers, il se précipite vers la mêlée confuse des troupes, réussit à arrêter un millier de soldats de tous les régiments, rallie ces débris et fait ouvrir le feu sur les colonnes qui s'avancent.

Les obus et la mitraille font rage. L'infanterie ennemie s'est arrêtée et couvre de balles notre petite troupe. Celle-ci va reculer. Alors le colonel Supervielle, du 73e, arrache des mains de l'officier qui le porte le drapeau de son régiment, s'élance seul en avant, grimpe sur un petit mamelon et y plante le drapeau.

Puis, se tournant vers ses soldats :

« Le laisserez-vous prendre? » s'écrie-t-il.

A ce moment un obus éclate sur le mamelon, couvre de terre le drapeau et brise les deux jambes de l'héroïque colonel. Cependant Supervielle n'a pas perdu connaissance, il parle et il crie :

« Au drapeau! au drapeau! »

Nos soldats s'élancent alors, s'emparent du drapeau, mais ne peuvent emporter le malheureux colonel, qui fut fait prisonnier et mourut douze jours plus tard.

Pendant que ces événements se déroulaient sur le plateau, des luttes terribles avaient lieu devant le village d'Amanvillers, défendu par le 2e bataillon de chasseurs et le 33e de ligne, et autour de la ferme de Montigny-la-Grange, défendue par le 15e de ligne.

A Amanvillers, dix officiers et deux cent trente hommes du bataillon de chasseurs étaient tués ou blessés.

Il fallait partir. Ladmirault donna le signal de la retraite.

Devant les bois de Saulny, nos troupes rencontrèrent la Garde, qui arrivait enfin, mais trop tard.

Elle aurait pu nous donner la victoire, peut-être; elle ne servit qu'à protéger la retraite.

VII

EN RETRAITE

La nuit étend son ombre sur l'immense champ de bataille, une ombre douce où les étoiles mettent leur pâle lueur de rêve. Çà et là, dans la nuit, de larges taches rougeâtres indiquent l'emplacement de villages qu'achève de dévorer l'incendie et qui ne sont plus que des brasiers.

Seule, la ferme de Moscou flambe encore.

Tous les regards se tournent vers la flamme qui fait surgir de l'ombre un coin de ce plateau où dorment tant de morts; les cœurs se serrent.

La ferme de Moscou était pleine de blessés. Que sont-ils devenus?

Tous, hélas! n'ont pu fuir le danger. A cette heure, plusieurs se tordent dans le brasier.

« En avant! »

Dans l'ombre roule une cohue sans nom. On dirait l'exode d'un peuple fuyant devant quelque terrible fléau. De par la volonté de Bazaine, cette armée que la France attend bat en retraite vers Metz.

Toutes les routes, tous les sentiers, tous les ravins sont encombrés de soldats, de chevaux, de canons, de caissons, de voitures. Les régiments, les bataillons défilent sans ordre. Cela sent

la défaite. Et pourtant, à cette heure, les 2e et 3e corps, quelques fractions du 4e, — la moitié de notre armée, — campent sur leurs positions, dont les Allemands n'ont pu s'emparer.

Ce que les Allemands n'ont pu prendre, Bazaine le leur donnera.

Déjà, en effet, il a préparé des instructions pour les commandants des 2e et 3e corps. A ces vainqueurs, il parlera comme à des vaincus; il leur dira : « Vous vous mettrez en mouvement sans sonneries et sans bruit, *pour ne pas éveiller l'attention de l'ennemi.* » Et bientôt les vivants envieront le sort des morts, car ils connaîtront la tristesse et la honte, alors que leur héroïsme eût mérité la gloire.

Des deux côtés, les pertes de la journée étaient énormes. On comptait en effet :

Pour les Français :

Officiers : 88 tués, 396 blessés, 111 disparus.
Troupe : 1056 tués, 6813 blessés, 4309 disparus.

Il convient d'ajouter que la plupart des « disparus » étaient des blessés transportés dans les ambulances pendant le combat, et que le chiffre des tués ne comprend pas les nombreux blessés qui succombèrent.

Pour les Allemands :

Officiers : 257 tués, 569 blessés, 9 disparus.
Troupe : 4981 tués, 13859 blessés, 484 disparus.

Le total des pertes était donc de trente-deux mille cinq cents hommes environ.

Six généraux français avaient reçu des blessures graves : de Goldbery, Henry, Colin, Pradier, de Bellecourt et Plombin.

Le général allemand Cranshaar était tué.

Sur le champ de bataille, les brancardiers et les infirmiers qui

avaient la triste et pénible mission de relever les morts et de rechercher les blessés, virent des choses affreuses.

Au fond du ravin de la Mance, l'amas des corps atteignait, à certains endroits, une hauteur de plus de deux mètres, et, sous ces corps, on entendait les plaintes et les gémissements des blessés.

Près de la petite rivière, qui chantait sa chanson monotone, au pied d'un arbre, deux infirmiers aperçurent, à la lueur de leur lanterne, un officier prussien qui était assis sur un cadavre et fumait sa pipe. Ils s'approchèrent.

« Vous êtes blessé? » demandèrent-ils.

L'officier éclata de rire.

« Blessé, blessé, fit-il, que voulez-vous dire? Pourquoi serais-je blessé? Je prends le frais devant ma porte, cela n'est-il donc plus permis? »

Le malheureux était devenu fou.

Ailleurs, dans le même ravin, on trouva deux officiers étroitement enlacés.

L'un était tout jeune, l'autre avait des cheveux blancs; le jeune était grièvement blessé, le plus âgé était mort.

On voulut enlever le blessé, l'étendre sur un brancard.

« Non, non, fit-il d'une voix faible en montrant le cadavre, laissez-moi mourir auprès de lui. »

Et il ajouta :

« C'est mon père. »

Non loin de la ferme de Moscou, des soldats français rencontrèrent une femme en deuil qui se penchait sur les cadavres.

Ils voulurent l'éloigner, mais elle protesta.

« Mon mari est capitaine de uhlans, dit-elle en français; il est signalé comme ayant disparu... »

Les larmes l'empêchèrent d'achever la phrase.

Nos soldats l'aidèrent dans ses recherches, qui furent infructueuses. Le mari de cette femme courageuse avait peut-être trouvé la mort dans la carrière du Caveau.

Sur la route de Sainte-Marie-aux-Chênes à Saint-Privat, le roi Guillaume pleurait devant les morts de sa Garde, si nombreux qu'ils formaient des tas dont la hauteur était supérieure à celle des talus de la route.

On trouvait des morts partout, même dans les endroits où l'on ne s'était pas battu; des blessés s'étaient traînés fort loin, dans l'espoir d'échapper aux balles et à la mitraille, ou pour mourir en paix.

Au sud de Gravelotte, dans un vallon délicieux dont l'herbe n'était pas foulée, on découvrit le cadavre d'un officier prussien auprès duquel se tenait un petit chien, qui hurlait lamentablement et ne s'arrêtait de crier que pour lécher le visage du mort.

A deux cents mètres de Roncourt, un officier saxon était allé mourir derrière une haie. Avant de mourir, il avait eu la force de tracer quelques lignes au crayon sur une feuille arrachée de son carnet. Sur cette feuille, on lisait une adresse, puis, au-dessous : « Ma femme, ma fille bien-aimée. Je meurs pour mon pays;... ma dernière pensée est pour vous,... ma pauvre femme, mon enfant chérie... Au revoir... » Il fallut briser les doigts du malheureux officier pour arracher la lettre.

Cette lettre, — relique précieuse, — parvint à son adresse. Elle était teinte du sang de l'officier saxon. Bien des larmes, sans doute, l'arrosèrent.

Dans son rapport sur la bataille, le prince Frédéric-Charles rendit justice à la bravoure admirable de nos soldats : « Ils se sont battus, disait-il, avec une bravoure digne de leur ancienne renommée. »

Nous ne devons pas hésiter, de notre côté, à dire que les officiers allemands firent preuve, à Saint-Privat, d'un courage vraiment héroïque. Nous devons également relater que nombre d'entre eux, particulièrement ceux de la Garde, se montrèrent pleins d'humanité à l'égard de nos blessés et proclamèrent très haut la valeur de nos troupes.

Qu'il y ait eu des excès commis, cela n'est pas douteux. Mais, quand les passions sont déchaînées, quand la vie humaine ne compte plus, où donc n'en constaterait-on pas?

Dans le courant de la nuit, les ordres de Bazaine furent communiqués aux commandants de corps.

L'armée tout entière devait se replier sous Metz, occuper les positions suivantes sur la rive gauche de la Moselle :

Le 2ᵉ corps, sur le versant sud du mont Saint-Quentin, sa gauche à Longeville;

Le 3ᵉ corps, entre les forts de Plappeville et Saint-Quentin, sa gauche à Lessy;

Le 4ᵉ corps, sur le contrefort de Coupillon, de Lorry au Sansonnet;

Le 6ᵉ corps, dans la vallée de la Moselle, à gauche de Woippy;

La Garde, à la Ronde et au Sansonnet;

La réserve d'artillerie, au Ban-Saint-Martin;

La réserve de cavalerie, à l'île Chambière;

Le grand quartier général était établi au Ban-Saint-Martin.

Au lever du jour, les troupes des 2ᵉ et 3ᵉ corps quittèrent les positions qu'elles avaient si bien défendues, les crêtes verdoyantes, où elles laissaient tant de braves dont les manœuvres louches de Bazaine rendaient la mort inutile.

Tous les visages étaient mornes, l'inquiétude et le désespoir régnaient dans tous les cœurs.

On reculait, et pourtant on n'était pas vaincu.

Nul ne comprenait la décision du maréchal.

De nombreux blessés avaient été installés dans la ferme de Montigny-la-Grange; on dut les abandonner, faute de moyens de transport. Des scènes pénibles se produisirent.

« Ne partez pas sans nous! emportez-nous! » criaient les blessés

en tendant leurs mains tremblantes vers les camarades qui, sac au dos, attendaient le signal de la retraite.

Cette séparation augmenta la tristesse des cœurs.

Bientôt tous nos régiments furent groupés dans le camp retranché de Metz.

La France perdait la vaillante armée qui eût pu la sauver encore.



LA TERRE DU SOUVENIR

LA TERRE DU SOUVENIR

Dans les champs de Mars-la-Tour, de Rezonville, de Gravelotte, d'Amanvillers, de Saint-Ail, de Saint-Privat, la nature a depuis longtemps effacé les traces des grandes batailles de l'année terrible.

Mais autour des villages tranquilles, rendus célèbres par tant de deuils, au fond des ravins ombreux, sur les plateaux ensoleillés, de nombreux monuments, des milliers de croix, évoquent le souvenir des braves qui dorment du bon sommeil sous le gazon fleuri de la terre lorraine.

Presque tous les monuments des champs de bataille sont allemands.

Pour les Français, les souvenirs funèbres et glorieux ont été concentrés à Mars-la-Tour, qui possède un monument de toute beauté et une très curieuse église commémorative.

Le monument de Mars-la-Tour, dû au ciseau du sculpteur Bogino, se dresse à deux pas de la frontière, devant la campagne superbe que nos soldats arrosèrent de leur sang. Dans son ensemble,

très harmonieux, il offre l'aspect grandiose qui convient à une telle œuvre et à un tel cadre.

Sur un piédestal haut de cinq mètres, une statue représente la France, qui, debout, soutient un soldat mortellement blessé. Un fusil s'échappe de la main défaillante du soldat; mais au moment où l'arme va toucher le sol, elle est saisie par un jeune enfant qui se tient accroupi aux pieds de la France. Un autre enfant s'appuie sur une ancre allégorique.



Mars-la-Tour. Le monument national. (Photo : Nels, Metz.)

Sur la face du piédestal qui regarde le champ de bataille, on lit cette inscription :

A LA MÉMOIRE

DES SOLDATS FRANÇAIS

MORTS POUR LA PATRIE

DANS LES JOURNÉES DES 16 ET 18 AOUT 1870

Les hauts et bas-reliefs du monument sont fort intéressants, en ce sens que le sculpteur y a représenté quelques-uns des héros du drame.

Les deux principaux « reliefs », *le Combat d'infanterie* et *le Combat de cavalerie,* méritent quelques lignes de description.

Dans *le Combat d'infanterie*, on voit Canrobert qui montre l'ennemi. A sa droite, se détachent les silhouettes du commandant de Forzan, des généraux Lafond de Villiers et Bourbaki. A gauche, c'est le colonel Louclas, qui tombe de cheval, et dans le bas, au premier plan, le lieutenant de Vezins, tué le 16 août. Ce tableau de bronze nous montre encore le colonel de Geslin, du 94e, et le capi-



Mars-la-Tour. Cérémonie du 16 août. Cortège. (Photo : Nels, Metz.)

taine Varennes, au moment où cet officier est mortellement frappé.

Les personnages représentés dans *le Combat de cavalerie* sont : le général de Ladmirault, qui étend le bras; le général de Cissey; le peintre Protais, qui suivit notre armée; le colonel de Vernéville; le fils du général Henri, porte-fanion du général de Ladmirault, tué le 15 août; le général Legrand, tué le même jour; le général de Montaigu, qui fut blessé.

En face du bas-relief d'infanterie s'ouvre une crypte, où l'on accède par quelques marches de pierre.

Après les batailles, nos morts avaient été enterrés en territoire français. Plus tard, leurs dépouilles furent recueillies et placées dans la crypte du monument de Mars-la-Tour, après avoir été enfermées dans des caisses de chêne.

. . . .

Après la guerre, M. l'abbé Faller, curé de Mars-la-Tour, eut la pensée de transformer la modeste église du bourg en un monument commémoratif national.



Mars la-Tour. — Musée militaire.
(Photo : Nels, Metz.)

Ce digne prêtre se mit aussitôt à l'œuvre avec une incroyable ténacité, ne ménageant ni son temps ni sa peine, pour atteindre le but qu'il s'était proposé.

Après plusieurs années d'un labeur de tous les instants, il eut enfin la satisfaction d'assister à la bénédiction, par Mgr Foulon, du sanctuaire national où tant de visiteurs vont aujourd'hui honorer les morts glorieux de l'armée de Metz.

Lorsqu'on pénètre dans l'église de Mars-la-Tour, une émotion profonde vous étreint. Il semble que, dans le clair-obscur des

voûtes, l'on sente palpiter l'âme de ces morts qui reposent non loin de là, à l'ombre du clocher lorrain.

L'émotion s'accroît quand, dans la lumière décolorée que tamisent les vitraux, l'on contemple les drapeaux cravatés de crêpe, les peintures à fresque, et surtout les plaques de marbre sur lesquelles éclatent, en lettres d'or, les noms des victimes de la guerre dont l'identité put être établie.

Dans la funèbre nomenclature, qui s'allonge autour de l'église, couvrant les murs, débordant vers les chapelles, nous avons glané les inscriptions devant lesquelles s'arrêtent surtout les visiteurs.

Les voici :

COTÉ DROIT DE L'ÉGLISE :

Soldats inhumés dans la crypte du monument.

Louis BOISINGER, du 93e.
Louis MOREAUX, du 64e.
Jean-Marie PIQUET, du 75e.
Jules FROSSARD, du 65e.
François GUÉNIN, du 75e.
Joseph MOUQUIN, du 73e.
12 soldats du 73e, noms inconnus.
3 soldats de chasseurs à pieds, noms inconnus.
25 soldats des 10e, 4e, 85e, 93e, 75e, noms inconnus.
Jean AZAM, du 73e.

Albert DE LESTRADE,

Engagé volontaire dans les lanciers de la Garde, grièvement blessé le 16 août 1870, en accourant au secours de son colonel, attaqué par cinq cavaliers ennemis. Percé de cinq coups de lance, il expira quelques jours après, en recommandant au prêtre qui l'assistait d'écrire à ses chers parents qu'il mourait content de verser son sang pour la France.

Pierre-Louis RUMIGNY,
Sous-lieutenant au 73e de ligne, tué à Gravelotte.

Charles MOULLIÈRE,
Soldat au 25e de ligne, tué à Gravelotte.

Auguste-Benjamin-Aimé DELHERBE,
Capitaine au 20e bataillon de chasseurs, tué à Gravelotte.

Antoine-François-Marie VARÉ,
Capitaine au 10e de ligne, tué à Gravelotte.

Louis-Joseph CARON, du 75e.
René CHAMPIGNY, du 75e.
Pierre BROCHARD, du 75e.
Jules-Hippolyte MOREL, du 75e.
Jean LIRAND, du 98e.
François ALLIANT, du 93e.
Jules POIGNET, du 43e.
Pierre ESCUDIER, du 93e.
30 soldats du 54e, noms inconnus.
4 soldats de chasseurs à pied, noms inconnus.
3 soldats de chasseurs à pied, noms inconnus.
Joseph QUELEN, du 75e.

Marie-Charles-Maurice DU PONT DE ROMÉMONT,
Né à Nancy, engagé volontaire au 5e régiment de chasseurs à cheval en 1869, nommé maréchal des logis à Gravelotte, et mort prisonnier de guerre à Wittenberg, le 16 décembre 1870, à l'âge de 21 ans.

L. GRENIER,
Chef de bataillon au 65e de ligne, tué le 18 août à Saint-Privat.

J. COLY,
Capitaine au 65e de ligne, tué le 18 août 1870.

Émile-Guil. COCONAS,
Lieutenant au 51e de ligne, tué à Gravelotte.

Marius-Amédée DE BERMONT DE VAULX,
Capitaine au 20e bataillon de chasseurs, tué à Gravelotte.

Frédéric LEGRAND,
Général de division, tué le 16 août 1870.

Michel BRAYER,
Général de brigade, tué le 16 août 1870, à Gravelotte.

Jules DE MARQUENAT[1],
Général de brigade, tué le 16 août 1870, à Gravelotte.

Eugène KELLER,
Né à Mars-la-Tour. Sergent-major au 24e de ligne, blessé à Forbach et mort en captivité par suite de ses blessures, à l'âge de 28 ans.

Jean-François SOUDON,
Né à Mars-la-Tour. Artilleur, mort en captivité, à Stettin (Poméranie).

Louis MERLIN,
Capitaine au 1er de ligne, tué à Saint-Privat.

Et ses deux frères :

François MERLIN,
Lieutenant au 2e zouaves, tué à Reichshoffen.

Charles MERLIN,
Sous-officier au 1er de ligne, tué à Gravelotte.

Arthur BARBEYRAC DE SAINT-MAURICE,
Capitaine au 12e bataillon de chasseurs à pied, tué à Gravelotte.

A.-Ch. DE BIGAULT DE MAISONNEUVE,
Lieutenant-colonel au 2e grenadiers de la Garde, blessé mortellement le 16 août 1870, à Gravelotte, et mort le surlendemain à Metz.

Comte Antoine DE LEVEZOU DE VEZINS,
Lieutenant au 93e de ligne, blessé grièvement à Gravelotte et mort le lendemain à Vionville, à l'âge de 25 ans.

Laurent PRUGIÈRE,
Lieutenant au 2e régiment de chasseurs d'Afrique, tué à Gravelotte.

Dominique D'AURE,
Chef d'escadron au 2e régiment de chasseurs, tué à Gravelotte.

Bonaventure-Théodore BEURDY,
Médecin-major de 1re classe, tué à Gravelotte.

Louis COUSIN,
Colonel du 3e grenadiers de la Garde, tué à Rezonville.

DEVILLE-CHABROL,
Né à Belabre (Indre). Chef de bataillon au 57e de ligne, officier de la Légion d'honneur, tué à Rezonville, le 16 août 1870.

[1] Le corps du général de Marquenat, trouvé sur le champ de bataille le 17 août, avait été transporté dans la ferme de Moscou. Il fut brûlé pendant l'incendie du 18.

Paul BÉRAUD,
Sous-lieutenant au 29e de ligne, tué à Borny, le 14 août 1870, à l'âge de 22 ans.

Émile LARDETTE,
Capitaine au 77e de ligne, tué à Gravelotte.

Jules VERHANE,
Capitaine au 97e de ligne.

DE PASSEMAR DE SAINT-ANDRÉ,
Lieutenant au 97e de ligne.

Jean-François SAINT-ARROMAN,
Lieutenant au 97e de ligne.

G.-J.-F. NIGOUD,
Sous-lieutenant au 97e de ligne.

Pierre BLONDY,
Chef de bataillon au 97e de ligne.

Auguste-Eugène FOUR,
Capitaine adjudant-major au 97e de ligne.

J.-Fr. TAIN,
Capitaine au 97e de ligne.

Fr.-Ad. RENOUARD,
Capitaine au 97e de ligne.

Cl.-Fr. BAUBRAS,
Capitaine au 97e de ligne.

Léon-Ch.-Ben. CARRÉ,
Lieutenant au 97e de ligne.

J.-B. MIQUEL,
Lieutenant au 97e de ligne.

Ét.-Jules MIOTTE,
Sous-lieutenant, porte-drapeau au 97e de ligne.

Pierre CAMBARD,
Capitaine adjudant-major au 97e de ligne.

Ch.-Georges YUNG,
Chef de musique au 97e de ligne.

* Tous tués les 16 et 18 août 1870.

Louis-Joseph ROBINET DE CLÉRY,
Sous-lieutenant au 13e bataillon de chasseurs, blessé à Reichshoffen et mort à Haguenau, le 19 août.

Charles-Victor ROBINET DE CLÉRY,
Son frère, sous-lieutenant au 3e bataillon de chasseurs, tué à Gravelotte.

Jules-Aimé BOUTSERIN,
Sergent-major au 94e de ligne, né à Uckange (Moselle), tué le 16 août 1870, à Gravelotte, à l'âge de 19 ans.

Nicolas-Touss. COLLIGNON,
Chef de bataillon au 32e de ligne, tué le 16 août 1870, près de Flavigny, et inhumé à Allamont, son lieu natal. « Courage, mes amis, disait-il aux soldats de son bataillon, en parcourant leurs rangs au plus fort de l'action, tenez bon ; nous remporterons la victoire ! » Comme il disait ces mots, un obus vint le frapper en pleine poitrine.

Louis-Émile DE MAINTENAUT,
Lieutenant-colonel du 19e de ligne, né à Valence (Drôme), mort à Metz des suites de ses blessures.

Edmond MAQUAIRE,
Lieutenant-colonel du 15e de ligne, mort à Metz.

Simon-Auguste THIEULOUP,
Caporal-fourrier au 57e, tué à Saint-Privat, à l'âge de 18 ans.

Pierre-Alfred BODART,
Né à Ouville, caporal au 80e de ligne, tué à Gravelotte, à l'âge de 19 ans.

COTÉ GAUCHE DE L'ÉGLISE :

Officiers et soldats inhumés dans la crypte du monument.

Antoine-Aimé VERNEUIL,
Capitaine au 57e, blessé le 16 août 1870 et mort le 3 septembre.

Un capitaine du 100e, nom inconnu.
Un lieutenant du 10e, nom inconnu.
Un lieutenant du 4e, nom inconnu.
Un sous-lieutenent du 95e, nom inconnu.
Un sous-lieutenant du 100e, nom inconnu.
Un sous-lieutenant du 100e, nom inconnu.
Un sous-lieutenant du 75e, nom inconnu.

Ant.-Fer. CHAIX, caporal au 10e.

B. KORNPROBST, caporal au 10e.

Jean CAYET, du 100e.
Jean PANTEIX, du 100e.
Jean-Pierre SOUDAN, du 80e.
J.-B. FRAUZIOLS, du 100e.

Etc. etc.

Pierre-Jules AMADIEU,
Colonel du 75e de ligne, blessé le 16 août et mort le lendemain.

Claude ROUSSET,
Caporal au 91e, blessé le 16 août et mort à Mars-la-Tour.

DE GENSOUL DE MOUCHY,
Capitaine au 25e de ligne, tué à Gravelotte.

DOQUIN DE SAINT-PREUX,
Capitaine d'état-major, tué le 15 août 1870.

Marie-Maurice DE LARDEMELLE,
Sous-lieutenant au 94e de ligne, né au château de Puxe (Moselle), mort pendant le blocus de Metz des suites de la guerre.

M. DE LA BARRIÈRE,
Commandant du 20e bataillon de chasseurs à pied, tué le 14 août 1870, à Borny.

Charles-Eugène-Léon RAPPER,
Lieutenant-colonel du 66e de ligne, tué à Rezonville.

J.-J.-A.-J. CLET,
Chef de bataillon au 26e de ligne, tué à Rezonville.

Ernest-Charles URTIN,
Lieutenant au 2e grenadiers de la Garde.

Albert DE JEETZE,
Capitaine au 2e grenadiers de la Garde.

Ferdinand LÉGER,
Capitaine au 2e grenadiers de la Garde.

Georges PERSIN DE SUZOR,
Sous-lieutenant au 2e grenadiers de la Garde.

Eugène COMTE,
Sous-lieutenant au 2e grenadiers de la Garde.

Jules BANE,
Sous-lieutenant au 2e grenadiers de la Garde.

Tués les 16 et 18 août 1870.

CHAPELLE DU SACRÉ-CŒUR

GEORGES-LOUIS ARCHAMBAUD, vicomte DE DOUGLAS,
Lieutenant au 2e chasseurs à pied, mort le 25 août 1870, à l'âge de 27 ans, à Montigny-la-Ferme (Moselle), des suites de quatre blessures reçues le 18 août, au combat de Saint-Privat.

GASTON BERGER,
Fils du général Berger, sous-lieutenant au 32e de ligne, blessé mortellement à la bataille de Borny, décédé à Metz, le 14 septembre 1870, à l'âge de 19 ans.

EMMANUEL, comte d'ESPARBÈS DE LUSSAN,
Lieutenant d'artillerie de la Garde, tué sur ses pièces, le 16 août 1870, à l'âge de 27 ans.

PIERRE DE LUXEMBOURG, baron de WIDRANGES,
Lieutenant au 6e régiment d'infanterie, né à Ligny-en-Barrois, le 7 juillet 1841. Mort à Saint-Privat le 18 août 1870, par suite de ses blessures (éclat d'obus).

CHARLES-LOUIS-CLÉMENT GUYOT,
Lieutenant-colonel au 32e de ligne, tué à Rezonville, le 16 août 1870. Atteint de deux éclats d'obus, on l'emportait à l'ambulance. Il désira se retourner et vit l'ennemi qui se rapprochait ; se faisant asseoir sur un talus, face au combat, il dit aux soldats : « Allez ; on a besoin de vous ! » Lui périt là, disparaissant bientôt dans la mêlée, victime de son dévouement.

*
* *

Mars-la-Tour possède également un musée militaire fort intéressant, où sont réunis et classés avec le plus grand soin de nombreux objets provenant des champs de bataille.

. . . .

Parmi les rares monuments français des champs de bataille, il convient de signaler particulièrement celui que fit élever à Sainte-Marie-aux-Chênes le général de Geslin, qui commendait le 94e de ligne, comme colonel, pendant les batailles de Metz. Ce monument se dresse au centre du village, à l'embranchement des routes de Metz et de Briey. Il porte cette inscription : « Le colonel, comte de Geslin, les officiers, sous-officiers et soldats du 94e de ligne, à tous les braves du régiment morts pour la France, le 18 août 1870. Souvenir d'éternelle reconnaissance. »

Au sommet d'un pilastre, on lit : « La paroisse de Sainte-Marie-aux-Chênes reconnaissante. »

Détail curieux, les fondations du monument et les deux marches qui se trouvent à la base ont été construites avec les dalles de



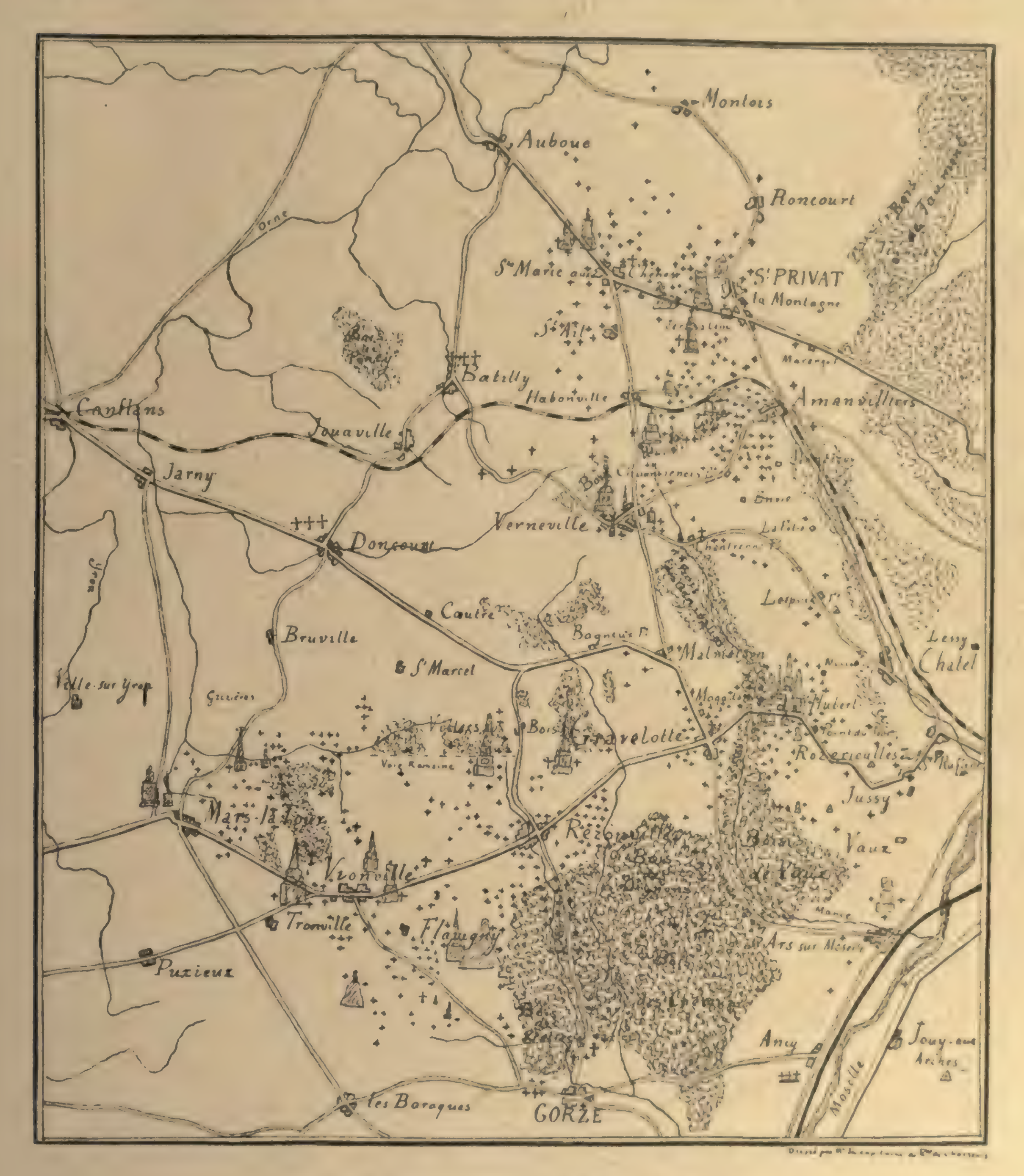
Sainte-Marie-aux-Chênes. — Monument du 94ᵉ de ligne. (Photo : Nels, Metz.)

l'église qui fut incendiée le jour du combat; de nombreux blessés arrosèrent ces dalles de leur sang.

Dans cette campagne lorraine qui, à certains endroits, ressemble à une immense nécropole, le touriste rencontre partout des monuments élevés par l'Allemagne.

Devant Saint-Privat, sur la route de Sainte-Marie-aux-Chênes, que le roi Guillaume nommait *le tombeau de sa Garde,* se dresse une tour massive dédiée à la Garde royale.

Plus bas, se profile le monument du régiment de la reine Augusta. Le 12e corps saxon a le sien entre Roncourt et Saint-Privat.



Rezonville et Saint-Privat. (Monuments et tombes.)

Autour du bois de la Cusse, se dressent les monuments de la 25e division, du régiment Alexandre, et de la 13e division. Au-des-

sous de Grizières, ceux du régiment n° 16 et du régiment de dragons n° 3.

Le long de la route de Mars-la-Tour à Metz s'élèvent, autour de Vionville, ceux des régiments n°s 24 et 64, 20 et 35. Les régiments n°s 26, 60, 4, 67, ont les leurs devant le ravin de la Mance, sur le plateau de Moscou et au Point-du-Jour.

Le long de la Voie romaine, qui est parallèle à la route de Metz, au-dessus de Rezonville, deux pyramides se détachent sur le feuillage des bois de Saint-Marcel; sur l'une on lit : Cuirassiers n° 7 et ulhans n° 16; sur l'autre : Hussards n° 3.

Au-dessous de Flavigny, une lourde pyramide est consacrée à la 5e division; d'autres plus petites l'entourent.

Le ravin de Gorze, les terrains de Flavigny, de Rezonville, de Gravelotte, d'Amanvillers, de Saint-Privat, de Sainte-Marie-aux-Chênes, le plateau de Moscou, sont tapissés de croix.

METZ

I

LA DERNIÈRE BATAILLE

Autour de la ville de Metz, dont la masse énorme surgit en pleine verdure entre les plateaux tourmentés de la rive gauche de la Moselle et les prairies ondulées de la rive droite, nos troupes affluent sans cesse, gagnant les cantonnements qui leur ont été assignés.

Le mouvement s'effectue sans désordre, sous les yeux des Messins accourus en foule pour acclamer les vaillants soldats de Borny, de Rezonville et de Saint-Privat.

Les clairons sonnent, les tambours battent, on entend partout des cris, des commandements, des appels joyeux.

La retraite ressemble à une marche militaire, et l'installation dans les cantonnements fait penser à une scène des grandes manœuvres.

Mais de temps à autre, sur les routes poudreuses, des voitures apparaissent, escortées par des hommes qui portent le brassard orné de la croix de Genève.

Alors les clairons se taisent, les tambours cessent de battre; un frémissement parcourt la foule, des voix émues murmurent :

« Les blessés! »

Lentement les voitures passent; et sous des bâches grisâtres,

l'on aperçoit des visages blêmes, des linges sanglants, des uniformes déchirés et tachés de boue.

Les malheureux blessés sont étendus sur une mince couche de paille; quelques-uns semblent dormir, d'autres ont les yeux grands ouverts et regardent sans voir.

Le tableau lugubre rappelle la guerre, qu'on avait presque oubliée.

Pendant que nos soldats s'établissent dans le camp retranché de Metz, les Allemands se hâtent d'occuper les positions superbes que vient d'abandonner l'armée française.

Toutes les hauteurs de la rive gauche se hérissent de baïonnettes; des postes de guet sont installés sur tous les mamelons; des sentinelles gardent tous les passages; les fermes, les maisons isolées, sont mises en état de défense; des arbres renversés barrent les routes et les sentiers.

Le blocus s'organise avec une incroyable rapidité, grâce aux instructions précises données par le prince Frédéric-Charles.

Sept corps d'armée, représentant un effectif de deux cent mille hommes au moins, forment devant l'armée de Metz une barrière infranchissable.

Du haut de la cathédrale, on aperçoit les sentinelles et les vedettes de l'ennemi.

Le « Prince Rouge » avait tout prévu.

« Chargé par S. M. le Roi, disait-il dans un ordre daté du 19, du commandement supérieur de l'armée d'investissement de Metz, se composant de la 1re armée, y compris la division Kummer, des 2e, 3e, 9e et 10e corps, j'indique ci-dessous les règles générales de conduite.

« Les troupes de blocus de la rive droite de la Moselle (1er corps de la 1re armée et division Kummer) ont la tâche suivante :

« Resserrer la place par une ligne d'avant-postes, dans laquelle

la cavalerie doit jouer un grand rôle, de manière à empêcher sûrement toute communication avec l'extérieur.

« Répartir les troupes de telle sorte que, dans le cas où l'ennemi ferait une tentative pour percer sur Thionville, elles puissent être réunies à temps sur la rive droite de la Moselle, dans une position qui devra être choisie à cet effet.

« Dans le cas où l'ennemi tenterait une entreprise de ce genre,



Metz. — La Moselle et le Saint-Quentin. (Photo : Neis, Metz.)

les troupes d'investissement de la rive gauche viendront en aide à celles de la rive droite...

« Le 10e corps est chargé de jeter les ponts et de faire les travaux de fortifications nécessaires au-dessous de Metz...

« Pour les troupes d'investissement sur la rive gauche de la Moselle, les faits suivants sont à observer :

« Si l'ennemi cherche à percer du côté de Thionville par la vallée de la Moselle, sur la rive gauche, il faut qu'il se heurte contre une position préparée à l'avance par le 10e corps chargé de l'investissement de ce côté...

« L'armée ennemie, battue et renfermée dans Metz, pourrait

essayer de percer à l'ouest. La ligne d'investissement devra être couverte par des abatis, des tranchées-abris et des retranchements se reliant exactement les uns aux autres...

« Si l'ennemi tente de pousser en avant ou de percer, en remontant sur la vallée de la Moselle, vers Pont-à-Mousson, il devra être arrêté par le 7e corps... »

Le prince indiquait ensuite l'emplacement de chaque corps d'armée, les travaux à exécuter, les mesures à prendre en cas d'attaque, et il ajoutait :

« Les subsistances de l'armée d'investissement sont assurées :

« Par le magasin principal de Remilly;

« Par le magasin de Pont-à-Mousson;

« Par des réquisitions...

« La 1re armée devra détacher deux régiments de cavalerie, sous les ordres d'un commandant de brigade, pour cerner Thionville, sur les deux rives de la Moselle. »

Les ordres du prince furent fidèlement exécutés.

Le 19 août, alors que certains de nos régiments cherchaient encore leur position, notre armée était déjà prisonnière.

A Metz, le désordre était grand. Des paysans venus de toutes parts, des soldats, encombraient la ville; vingt-deux mille blessés étaient soignés un peu partout.

La population se montrait admirable.

Malgré la retraite de nos troupes, malgré les fautes commises, malgré l'inexplicable inertie de Bazaine, nul ne désespérait encore, nul ne pouvait croire à la défaite.

Dès les premiers jours du blocus, la résistance s'organisa; on forma des corps de partisans, des compagnies de francs-tireurs; tout Français âgé de vingt à cinquante-cinq ans dut faire partie de la garde nationale.

De temps à autre, on entendait le bruit d'une fusillade ou le

crépitement des mitrailleuses; le fort Saint-Quentin envoyait parfois quelques boulets à l'ennemi.

Cela suffisait pour réchauffer les cœurs, pour entretenir l'espérance.

Une sorte de malaise, pourtant, ne tarda pas à se faire sentir.



Metz. — Tanneries. (Photo : Nels, Metz.)

Sans aller encore jusqu'à prononcer le mot de trahison, on trouvait étrange la conduite de Bazaine, que l'on ne voyait jamais, qui ne donnait aucun ordre, qui, ayant en main une armée solide, n'essayait même pas d'inquiéter l'ennemi.

L'armée, de son côté, souffrait de l'inaction dans laquelle on la laissait. Cette inaction favorisait l'indiscipline; dans les superbes propriétés qui entouraient Metz, les soldats maraudaient ouverte-

ment, et l'autorité militaire ne prenait aucune mesure pour empêcher les déprédations.

Il y eut des plaintes nombreuses. Alors on prescrivit des enquêtes; mais elles furent menées si mollement, qu'elles ne donnèrent aucun résultat et n'arrêtèrent pas la maraude.

Il y avait d'autres motifs de mécontentement.

Les ambulances manquaient de médecins, et l'on ne songeait pas à employer ceux des régiments, qui étaient à peu près inoccupés.

Des bruits alarmants commençaient à circuler au sujet des approvisionnements.

Tout cela impressionnait fâcheusement la population.

La cité ne présentait plus l'animation des premiers jours, les visages étaient mornes, l'angoisse pénétrait dans les cœurs, l'espérance s'évanouissait peu à peu.

Une atmosphère de tristesse enveloppait la grande ville.

« A quoi pense donc Bazaine? se demandaient les bourgeois; les Allemands s'installent comme chez eux, et il ne bouge pas. »

Ceux qui avaient encore confiance — ils étaient peu nombreux — hochaient la tête et, prenant un air mystérieux, disaient :

« Attendez, patientez, il prépare un grand coup... Mac-Mahon arrive. »

Mac-Mahon, hélas! ne devait pas arriver.

Le 25 août, les optimistes triomphèrent.

Dans les cafés, on avait appris par des officiers que la division de cavalerie de réserve et la cavalerie de la Garde étaient réunies sous les ordres du général Desvaux, que l'artillerie du 6e corps était réorganisée. On vit circuler des officiers d'état-major et des plantons.

Sûrement, le grand coup se préparait.

« Cette fois, ça y est, c'est pour bientôt, » disaient en souriant ceux qui espéraient quand même.

Les autres ne répondaient pas, mais il leur semblait qu'on avait beaucoup attendu pour préparer le grand coup. Pourtant ils se

reprenaient à espérer, eux aussi. Peut-être Mac-Mahon arrivait-il enfin.

Mac-Mahon, c'était l'espoir.

Dans la soirée, une grande nouvelle circula : les troupes venaient de recevoir l'ordre de se tenir prêtes pour une sortie générale.

Enfin, le général se décidait donc à agir.

D'après l'ordre de mouvement, les troupes doivent quitter leurs cantonnements le lendemain 26 dès que le jour paraîtra et essayer de déboucher sur les plateaux de la rive droite, du côté de Saint-Julien, pour attaquer ensuite le plateau de Sainte-Barbe, qui est fortement occupé; plusieurs routes s'offriront alors, notamment celle de Thionville. Le grand quartier général sera installé à Saint-Julien.

Avant le jour, nos soldats sont prêts; les uns bouclent leur sac, les autres aiguisent leur sabre-baïonnette sur des pierres, tous se montrent pleins de bonne humeur et d'entrain.

Bientôt une tache blanchâtre apparaît au-dessus des coteaux; çà et là, on commence à distinguer des clochers et des cheminées d'usines.

Le bruit court que l'avant-garde de Mac-Mahon est signalée à Briey.

« En avant! »

Sous un ciel nuageux qui fait présager de la pluie, les troupes défilent pendant des heures et finissent enfin par se trouver massées entre les forts de Queuleu et de Saint-Julien et la ferme de Châtillon; les divisions se déploient alors en avant et organisent leurs lignes de tirailleurs.

Les soldats frémissent d'impatience, car ils savent que l'ennemi est devant eux, au delà des ravins de Lauvalier et de Vantoux, et ils aperçoivent dans le lointain le clocher de Sainte-Barbe.

Pendant la marche un spectacle affreux s'est offert à nos soldats.

Çà et là, dans des champs, le long des ravins, ils ont vu, sortant de terre, des bras, des jambes, des têtes, le tout en pleine décomposition.

« Les morts de Borny, » dirent les officiers en saluant du sabre.

Vers dix heures, un grand mouvement en avant se produit, nos tirailleurs engagent le feu; en même temps quelques coups de canon partent de Servigny.

Est-ce la bataille?

Devant nos troupes, les Allemands, surpris, ont reculé. Sans coup férir, Lebœuf s'empare de Noisseville, et les avant-postes du 3e corps pénètrent à Nouilly et à Colombey.

Les soldats poussent des cris de joie et mettent d'eux-mêmes la baïonnette au canon; des voix crient :

« En avant, en avant! »

Il faudrait, en effet, courir sus à l'ennemi; mais, pour s'engager à fond, un ordre du maréchal est nécessaire.

« Patience, disent les officiers, le maréchal va venir. »

Les hommes se montrent sceptiques, quelques réflexions désobligeantes pour Bazaine sont même formulées à haute voix. Les officiers font semblant de ne pas entendre, car depuis huit jours ils ont vu bien des choses qui leur ont donné à penser.

Dans un groupe, un vieux capitaine s'écrie :

« Baste! on ne veut pas que nous sortions de Metz, c'est clair. »

Et ceux qui partagent cette opinion sont nombreux.

On n'accuse pas encore Bazaine de trahison, mais on commence à se demander ce que veut cet homme.

Les troupes attendirent pendant des heures et le maréchal ne vint pas. On avait formé les faisceaux et les hommes avaient quitté les rangs; les uns allumaient du feu et faisaient le café, d'autres fumaient, quelques-uns se promenaient; tous se sentaient envahis par un découragement profond.



En reconnaissance. — Tableau d'Édouard Detaille.

(Reproduction autorisée par Goupy et Cie, éditeurs, Paris.)

Pour comble de malheur, la pluie se mit à tomber avec violence, le vent souffla en tempête.

« Que faisons-nous donc ici? » disaient les soldats.

On apprit enfin que Bazaine avait réuni les commandants de corps à la ferme de Grimont; puis, presque aussitôt, arriva l'ordre de battre en retraite, de regagner les positions qu'on avait abandonnées le matin.

Cette tentative de sortie fut baptisée : *la bataille des Pas-Perdus.*

. . . .

Le mauvais temps persista; les camps qui entouraient Metz devinrent de véritables cloaques.

En ville la tristesse augmentait; nul n'espérait plus, la foi était perdue sans retour. Déjà l'on commençait à manquer de bien des choses et l'horizon se faisait de plus en plus sombre.

Le 27 août, les journaux insérèrent le communiqué suivant : « La ville de Metz renferme des vivres pour deux cent mille hommes pendant soixante jours. »

Grâce à cet avis maladroit, les Allemands étaient fixés sur la durée probable du blocus. Quant aux habitants, ils furent atterrés, car ils n'avaient jamais cru que la situation fût aussi mauvaise. Cependant, depuis quelques jours, le marché était dépourvu d'œufs, de lait et de légumes. Les œufs étaient fort rares et se payaient sept francs la douzaine; les boulangers cachaient leur pain, le réservant pour les malades et les blessés, le beurre valait cinq francs la livre. Enfin, les bouchers commençaient à débiter de la viande de cheval.

De temps à autre, quelques coups de feu éclatent; nos détachements qui vont au fourrage dans les fermes voisines de la ville se heurtent souvent à des reconnaissances allemandes, nos grand'-gardes elles-mêmes sont parfois attaquées. Pendant la nuit on entend rugir les canons du fort Saint-Quentin, qui envoient des obus sur les bivouacs de l'ennemi.

Le 30 août, le temps se remet au beau, un clair et joyeux soleil inonde la campagne, accroche son sourire aux flèches de la cathédrale. Dans nos camps, des mouvements de troupes inaccoutumés se produisent, les musiques jouent, les clairons sonnent, les tambours battent.

« Va-t-on tenter quelque chose? » se demandent les habitants.

Des officiers, interrogés, déclarent qu'ils ne savent rien, on n'a communiqué aucun ordre.

Pourtant l'anxiété est grande dans la ville, on court aux nouvelles, les cafés sont envahis.

Vers dix heures du soir, on apprend enfin que Bazaine se décide à tenter une nouvelle sortie. Elle aura lieu le lendemain, et le plan est à peu près le même que le 26 août; il s'agit, en somme, de percer sur Thionville et de gagner ensuite Montmédy.

L'objectif principal, le point à attaquer, est toujours Sainte-Barbe; mais, depuis le 26, les Allemands ont mis la position en état de défense, ainsi que les villages de Servigny, Noisseville et Poixe, où ils ont établi des tranchées; leurs batteries couronnent les mamelons.

Tout fait prévoir que, cette fois, la lutte sera chaude.

« Tant mieux! disent nos soldats, on finissait par se rouiller ici. »

Le 31 août, dans la matinée, toutes nos troupes ont pris position sur la rive droite de la Moselle.

Le 3e corps se déploie en face de Noisseville et de Montoy.

Le 4e corps barre la route de Sainte-Barbe, en face de Servigny.

Le 6e corps fait face aux villages de Rupigny, Charly et Chieulles, qu'occupent les Prussiens.

Le 2e corps est en seconde ligne, entre la ferme de Bellecroix et le ravin de Vallières. La Garde forme réserve entre le fort Saint-Julien et le bois de Grimont.

Nous avons là près de cent mille hommes ; au début, les Allemands nous en opposaient à peine quarante-cinq mille. On pouvait vaincre, on pouvait passer, les auteurs allemands le reconnaissent eux-mêmes. Mais Bazaine ne voulait pas de la victoire, il ne voulait pas quitter Metz.

Au lieu d'agir promptement et avec vigueur, il donne le temps à l'ennemi de porter sur la rive droite ses troupes de la rive gauche.



Metz. — Vue d'ensemble près de la porte des Allemands. (Photo : Nels, Metz.

Le temps est superbe. Devant nos troupes, la campagne ensoleillée déroule jusqu'à l'horizon des prairies grasses, des vergers et des vignes ; çà et là de petits bois marquent leurs taches sombres ; au-dessus des bois et des mamelons, les clochers des villages pointent dans la lumière d'or.

Au loin, se détachant sur le rideau formé par les bois de Failly et de Cheuby, on aperçoit le village de Sainte-Barbe, dont l'ennemi a fait une véritable forteresse.

Nos soldats n'ont qu'un désir : marcher, s'élancer à la baïonnette sur les batteries prussiennes dont on peut, à l'aide d'une lorgnette, compter les pièces.

Mais, comme le 26, il faut attendre les ordres de Bazaine, et comme le 26, on forme les faisceaux devant l'ennemi; les hommes, pour tromper leur impatience, allument du feu et préparent le café.

Nos batteries ont pris position, quelques-unes en avant du fort de Saint-Julien, d'autres en face de Vantoux, au-dessus de Colombey et en avant du bois de Mey.

On attend toujours, les troupiers murmurent.

« Allons, disent-ils tout haut, ce sera encore une bataille des Pas-Perdus... On se moque de nous. »

Les officiers ne disent rien, mais ils ne se sentent pas le courage d'imposer silence à leurs hommes.

Vers quatre heures, enfin, on entend le canon. A un signal donné par l'artillerie du fort Saint-Julien, nos pièces ouvrent le feu. Aussitôt toutes les batteries prussiennes répondent; on voit des fumées blanches s'élever devant notre ligne, sur les hauteurs de Sainte-Barbe, Noisseville, Servigny, Charly, Failly, Poixe.

Les fantassins ont rapidement reformé les rangs, la bonne humeur est revenue, on salue les obus, on rit, on plaisante.

Soudain les clairons sonnent, des tambours battent; le maréchal Lebœuf vient de lancer ses troupes sur Noisseville, Nouilly, Montoy et Flanville.

Nouilly est enlevé à la baïonnette par les soldats de la brigade Arnaudeau (59e et 71e) après une lutte des plus vives, au cours de laquelle le capitaine de Champs, du 59e, a la tête emportée par un obus; le colonel du 59e, M. Duez, et celui du 71e, M. d'Audebard de Ferussac, sont blessés sérieusement.

Les autres positions sont enlevées également avec un entrain superbe, nos soldats exécutent partout de brillantes charges à la baïonnette sous une grêle d'obus et de balles. Eux, c'est à peine s'ils tirent; ils n'ont pas le temps car la nuit viendra vite.

Le général Montaudon est blessé et doit abandonner sa division; le 62e de ligne perd plus de trois cents hommes dans le ravin de

Montoy, son colonel est blessé. Le 51e, en enlevant Flanville, a deux hommes tués, deux officiers et une cinquantaine de soldats blessés.

Devant Noisseville, la lutte se prolonge. Enfin, les clairons des 81e et 95e sonnent la charge à pleins poumons, et, sans commandement, les baïonnettes s'abaissent :

« En avant ! »

Une immense clameur retentit, les deux régiments sont partis; les hommes bondissent dans la verdure et dans les vignes, les balles et la mitraille font rage.

Une colonne se jette sur l'auberge de *l'Amitié*, que défend une compagnie prussienne. Quelques Allemands sont massacrés, les autres se rendent, implorant la pitié de nos soldats.

Le 95e pénètre dans le village, se rue sur l'église et massacre les Prussiens qui s'y sont refugiés en grand nombre. Partout, dans le malheureux village, l'on voit des cadavres entassés, des blessés qui gémissent, des mourants qui râlent.

Les canons tonnent toujours, et bientôt des incendies s'allument à Noisseville, à Montoy, à Servigny et à Sainte-Barbe.

Le 95e compte trois officiers tués : lieutenant Derro, sous-lieutenants Jullian et Stoffels; trois officiers blessés, quarante hommes tués et près de trois cents blessés.

Les Prussiens, qui ont abandonné Noisseville, se sont retirés sur Servigny, poursuivis par les troupes du 3e corps; de son côté, notre 4e corps entre en ligne et se porte également sur Servigny. Les obus pleuvent de toutes parts sur nos soldats.

De même qu'à Noisseville, on attaque à la baïonnette; les divisions de Cissey, Montaudon, Grenier, Aymard et Metman s'élancent en même temps contre le village, tous leurs clairons sonnant la charge, tous leurs tambours battant. Dans la douce lueur du couchant, le spectacle a quelque chose de fantastique et de grandiose.

Nos soldats brandissent leurs fusils et crient :

« Vive la France! »

Bientôt nos troupes enlèvent les tranchées et envahissent le village, que les Prussiens défendent avec acharnement; les rues, les cours, les jardins s'emplissent de morts et de blessés, le sang coule dans les ruisseaux. C'est un carnage affreux.

A neuf heures, les Allemands nous abandonnèrent le village, où ils laissèrent des centaines de cadavres.

Nous avions éprouvé également des pertes sensibles.

Au 11e bataillon de chasseurs, deux officiers sont tués, les capitaines Bizouard de Montille et de Thou; quatre officiers sont blessés, cent vingt-deux chasseurs sont hors de combat.

L'ennemi avait partout reculé devant nos baïonnettes.

La nuit est complète, les ténèbres enveloppent le champ de bataille. Çà et là, des maisons achèvent de brûler.

A Metz, on célèbre avec enthousiasme le succès de nos armes; des feux de joie flambent sur les glacis du fort de Saint-Julien.

Nous sommes vainqueurs, et pourtant Bazaine se retire sans donner d'ordre; nos soldats, qui voudraient marcher, se trouvent de nouveau paralysés.

Les Allemands, eux, profitent de notre inertie pour masser, à la faveur de l'ombre, des troupes autour de Servigny; le prince Frédéric-Charles arrive en hâte au secours de Manteuffel.

Soudain, vers onze heures, des hourras sauvages éclatent, on entend le bruit d'une violente fusillade, et Servigny, que gardent quelques compagnies du 7e de ligne, est envahi par des forces ennemies considérables. Après une lutte très courte mais sanglante, nos soldats sont obligés d'abandonner le village.

Le lendemain le combat recommença; il fut acharné, de part et d'autre. Nos soldats accomplirent des prodiges, mais, écrasés par le nombre, foudroyés par toutes les pièces allemandes, ils durent reculer.

Bazaine, qui avait à peine paru sur le champ de bataille, qui

avait, une fois de plus, immobilisé la Garde et une partie des troupes, Bazaine, qui ne savait pas commander lorsqu'il s'agissait de marcher en avant, se hâta d'ordonner la retraite sous Metz.

Notre vaillante armée venait de livrer son dernier combat.

De par la volonté d'un maréchal de France traître à sa patrie, elle allait connaître les douleurs d'une lente agonie.

II

LE BLOCUS

Les habitants de Metz, qui avaient illuminé le 1er septembre, eurent la douleur, le 2, de voir les troupes se réinstaller dans leurs cantonnements.

Nous étions donc vaincus?

Alors c'était fini!

On comprenait de moins en moins la conduite du maréchal.

Pourquoi donc avait-il, le 1er septembre, arrêté en plein succès ses soldats qui ne demandaient qu'à marcher? Pourquoi, si les choses allaient mal le 2, n'avait-il pas engagé toutes ses troupes?

Ces questions, tous se les adressaient, et l'on ne se gênait nullement pour dire bien haut que Bazaine n'avait jamais eu l'intention de quitter Metz.

Un officier[1], dont les lettres ont été conservées, écrivait ce qui suit à sa famille :

« Nous sommes rentrés hier à la Ronde, notre ancien campement sous le fort de Plappeville. Pour des raisons inconnues, le maréchal n'a pas voulu quitter Metz. Le fait est acquis; et ne se confirmerait-il pas par les on-dit, qu'on en serait convaincu par ce qui s'est passé. Au moment où la retraite s'est effectuée avec ce calme, avec cet ordre, avec cette méthode que le camp de Châlons

[1] M. Léo Borne, officier d'administration de l'Intendance militaire, qui fut retraité comme officier principal et officier de la Légion d'honneur.

aurait pu envier, à ce moment, dis-je, quarante mille hommes au moins restaient à engager, le 2e corps et la Garde. Vers midi, m'étant rendu sur le terrain, je l'ai vu tout garni de troupes n'ayant pas donné. Et les Prussiens n'ont pas tenté le moindre effort pour nous rendre la retraite, sinon difficile, au moins désagréable. Et il faut bien admettre que ce n'est pas par simple courtoisie qu'ils ont agi de la sorte; non. C'est parce qu'ils n'ont pas pu, parce que nous les aurions battus, acculés, parce que nous étions maîtres de la situation. On n'avait qu'à marcher, on s'est retiré. »

L'officier ajoutait :

« La situation devient impossible, intolérable. Pas de nouvelles de là-bas (allusion à l'armée de Mac-Mahon, qu'on attendait toujours), et ici des opérations qui sont autant d'énigmes, puisqu'on continue, au grand quartier général, à s'abstenir systématiquement de faire des ordres du jour. On a beau se raisonner, il est des moments où cette incertitude accable. Les trois quarts de l'armée préféreraient se faire écharper plutôt que de vivre ainsi. »

Après la bataille de Servigny, n'espérant plus s'échapper, nos soldats songèrent à se procurer un peu de confortable.

Un peu partout, parmi les tentes, des maisonnettes, parfois très coquettes, confectionnées avec des matériaux chapardés dans les propriétés particulières, surgirent comme par enchantement, mettant une note gaie dans le pittoresque désordre des camps.

La maraude sévissait de plus en plus, et l'autorité ne se lassait pas de procéder à d'inutiles enquêtes, alors qu'il eût fallu faire des exemples.

Malgré les difficultés du moment, le moral des troupes était excellent.

On jouait la comédie dans les camps, on voisinait de maisonnette à maisonnette.

La curieuse invitation suivante donnera une idée exacte de l'état d'esprit de nos soldats.

DEMAIN 6 SEPTEMBRE 1870
à six heures très précises.

ON PENDRA LA CRÉMAILLÈRE A LA « VILLA DES BRAVES »

ROUTE DE LA RONDE, N° 4

CHAQUE INVITÉ DEVRA SE MUNIR D'UNE COTELETTE DE CHEVAL ET D'UN QUART DE CAFÉ
SOUS PEINE D'ÊTRE CONDAMNÉ A REGARDER SES VOISINS MANGER ET BOIRE

ON DANSERA

NOTA. — *Tenue du jour.*

Les canons du fort Saint-Quentin prêteront leur gracieux concours pour accompagner les violons.

Les propriétaires-constructeurs :
JUSSEAUME, DURAND, MALVAL, HAMONET,
Soldats de 1re et 2e classe.

La ville de Metz est entourée d'une véritable ceinture de ruines. De toutes parts, au milieu de jardins et de vergers dévastés, de prairies dénudées, on aperçoit des maisons, des fermes, aux toitures éventrées, aux murailles noircies par l'incendie et crevassées; les champs sont coupés par des fondrières, le sol est jonché de cadavres de chevaux, de voitures brisées.

A l'intérieur de la cité, le spectacle n'est pas moins lugubre.

Toutes les places sont remplies de chevaux, de canons, de voitures, de caissons; l'Esplanade est occupée par des centaines de tentes d'ambulance, — on dirait un campement arabe.

Sur toutes les promenades, des blessés se traînent, hâves, déguenillés, quelques-uns s'aidant de béquilles. A toute heure, des convois funèbres sillonnent les rues.

Le 2 septembre, on enterre le commandant Carré, du 5e bataillon de chasseurs à pied, qui avait été blessé à l'attaque de Servigny.

Le 3 septembre, par une pluie battante, c'est le tour du général Decaen, mort des blessures reçues à Borny.

« Aujourd'hui, écrit l'officier que nous avons déjà cité, grande et triste cérémonie. On a enterré le brave général Decaen. Il y

avait foule, et foule sympathique, car ce général n'était pas de ceux appelés « braves » par simple formule de politesse : c'était un soldat, un soldat capable et aimé. »

On ne connaît pas encore le désastre de Sedan et l'on veut espérer malgré tout.

Le 8 septembre, notre officier écrit :

« On nous laisse croire qu'il y a de bonnes nouvelles en France.



Metz. — Vue prise du pont des Morts. (Photo : Nels, Metz.)

Combien nous le désirons, combien nous l'espérons! Mac-Mahon aurait eu des succès à Sedan, d'après les uns; d'après les autres, il aurait subi une défaite. Que cette incertitude est donc pénible, et qu'il est pénible aussi de n'en pouvoir supposer la fin prochaine! On dit que le prince Frédéric-Charles aurait été tué à la bataille livrée par Mac-Mahon. »

Le 12 septembre, les mauvaises nouvelles paraissent se confirmer.

« Les bruits les plus étranges circulent, écrit ce jour-là l'officier. Hier, c'est Mac-Mahon vainqueur; aujourd'hui, il est défait, l'Empereur prisonnier ou réfugié en Belgique avec les derniers dix mille hommes restés debout. Un gouvernement provisoire existe,

et Bazaine aurait envoyé un aide de camp prendre les ordres du gouvernement. Les états-majors affirment la nouvelle, se fiant à des extraits de journaux allemands publiés par des feuilles messines. On y croit généralement.

« J'arrive de Metz. Quel effrayant tableau que la vue d'une population et d'une armée dépourvues de la virilité nécessaire pour lutter contre des bruits que, malgré tout, je continue à considérer comme n'étant pas fondés! »

Le 13 septembre, le désastre de Sedan et la proclamation de la république à Paris sont enfin annoncés aux habitants de Metz par une affiche et à l'armée par les chefs de corps.

On s'imagine aisément l'effet que produisit la nouvelle de nos désastres. La ville et l'armée se sentirent définitivement perdues.

« Il n'y a plus rien, rien, écrit ce jour-là un officier de cavalerie. Nous attendions Mac-Mahon, et voilà que son armée est anéantie, que l'Empereur est prisonnier... Une nuit horrible se fait en moi, il me semble que mon cœur ne bat plus. Hélas! je regrette qu'il n'en soit pas ainsi;... j'envie nos morts... au moins ils sont partis tranquilles... »

Un autre écrit :

« Après avoir lu ce terrible « rapport », il fallait faire sonner la générale, la charge. Nous devions courir sus à l'ennemi, passer quand même, voler au secours de la France ou mourir. On n'a rien fait, rien ordonné. On a lu le rapport et l'on nous a dit : « Rompez! »

L'armée est maintenue dans la plus complète inaction, les malades sont nombreux.

« Quand donc sortirons-nous? » demandaient chaque jour les soldats.

Nul ne répondait.

Le 8 septembre, l'officier dont nous avons plusieurs fois cité les lettres disait à ses parents :

« Les vivres se font de plus en plus rares; nous n'avons plus

de graisse de porc, on fait comme on peut. J'ai acheté hier le dernier gigot du marché... à 18 francs! »

A cette date, pourtant, la situation est relativement satisfaisante; mais elle va devenir mauvaise, elle va devenir terrible.

Vers la fin de septembre, la misère est effrayante; on commence à manquer de pommes de terre et de pain et l'on manque de sel.



Metz. — Le marché. (Photo : Nels, Metz.)

Dès lors, la situation s'aggrave de jour en jour, et la mortalité augmente d'une façon inquiétante; la dysenterie, due surtout au manque de sel, cause de grands ravages dans l'armée et dans la population civile; on constate, en outre, dans les hôpitaux, de nombreux cas de petite vérole et de typhus.

En fait de viande, on n'a guère que du cheval; on abat les chevaux de l'armée, que, du reste, l'on ne pourrait plus nourrir faute de fourrage.

Chaque soir, des centaines de soldats risquent leur vie pour quelques pommes de terre, qu'ils vont arracher sous le feu de l'ennemi.

Les vivres atteignent des prix fabuleux.

Le sel vaut 18 francs le kilogramme, le sucre 20 francs, le beurre fondu 20 francs, le lard 17 francs, l'huile 8 francs. Un poulet se paye 20 francs, un lièvre 45 francs, un lapin 15 francs; le stère de bois vaut 35 francs. Le cheval se paie de 2 à 5 francs le kilogramme.

Bazaine devenait, à Metz, de plus en plus impopulaire; on s'étonnait, on s'inquiétait de l'inaction dans laquelle était laissée l'armée, et l'on ne se gênait plus pour parler de trahison.

Le maréchal savait cela et ne bougeait pas.

Le 17 septembre, les notables de la ville se réunirent et rédigèrent une déclaration, qui fut remise au maire pour être transmise au commandant en chef.

On y lisait notamment :

« Nous croyons qu'il est temps d'agir, parce que l'insuccès lui-même vaut mieux que l'inaction, parce que tous les moments sont comptés, parce que, sans pouvoir discuter ni même indiquer des opérations militaires, le simple bon sens nous montre clairement que des entreprises énergiquement et rapidement conduites avec les forces dont on dispose peuvent amener des résultats considérables, peut-être décisifs.

« Laisserons-nous venir le jour où, pour avoir fermé les yeux, il faudra reconnaître que ces retards nous ont été funestes?

« Est-ce la question politique qui se mêle à tort à la question militaire et qui commande ces lenteurs? Dira-t-on que c'est à Paris que notre sort doit se décider?...

« Il nous a semblé que nous avions le devoir d'élever notre voix parce qu'elle vous apporte, dans sa sincérité, le reflet des passions qui agitent notre population, celle de notre responsabilité et d'un patriotisme résolu à tous les sacrifices.

« Si dures que soient les exigences de la situation, vous savez bien, monsieur le maire, que notre ville les supportera et que vous

avez le droit de le dire, puisqu'elle ne veut pas être la rançon de la paix. »

A ces nobles paroles, Bazaine, tout à ses manœuvres louches, tout à ses intrigues, répond qu'il ne veut pas risquer le sort de son armée et qu'il est bien décidé à ne plus tenter que de petites opérations.

Cela n'était pas fait pour calmer les habitants, qui, à présent,



Metz. — Vue prise du pont Saint-Marcel. (Photo : Nels, Metz.)

haussaient les épaules lorsqu'ils entendaient tonner le canon des forts.

« A quoi bon, disaient-ils, brûler tant de poudre aux moineaux ? »

Le 24 septembre, un inconnu se présenta au quartier général et fut aussitôt introduit auprès de Bazaine, avec qui il eut un long entretien.

Ce personnage était un homme au service de la police prussienne, dont le nom devait devenir tristement célèbre, il s'appelait Régnier.

A la suite des conférences qui eurent lieu entre Bazaine et

Régnier, les confidents du maréchal essayèrent de préparer le public à l'idée d'une reddition.

Il y eut alors une telle explosion de colère, il se produisit une agitation si vive, que le maréchal eut peur. Pour calmer les esprits, il décida qu'une sortie aurait lieu le 27 et fixa comme objectif le village de Peltre, situé sur la ligne de Sarrebruck, à trois kilomètres de Metz et au sud de Borny.

Cette fois, il n'était plus question de franchir les lignes ennemies, mais simplement de se procurer des vivres.

La brigade Lapasset, augmentée du 99e de ligne, fut chargée de l'opération.

Les troupes se montrèrent pleines d'entrain, chargèrent brillamment l'ennemi et enlevèrent Peltre à la baïonnette.

Malheureusement le service d'espionnage des Allemands avait fonctionné.

Nos soldats croyaient trouver à Peltre un troupeau important; quand ils entrèrent dans le village, le troupeau n'y était plus.

Ils revinrent à Metz, encadrant triomphalement une centaine de bœufs, veaux, moutons et porcs, deux cents prisonniers et l'espion qui avait signalé l'opération à l'ennemi. Cet espion, du nom de Jacob, fut passé par les armes.

La brigade Lapasset avait eu, au cours de l'action, cent soixante-dix hommes mis hors de combat et sept officiers blessés.

Les Allemands se vengèrent, en incendiant Peltre, Colombey et plusieurs fermes, de l'échec qu'ils avaient subi.

Si l'affaire de Peltre donna peu de résultats au point de vue matériel, elle eut pour effet de relever le moral de nos troupes.

Quelques jours plus tard, nos soldats s'emparèrent du petit village de Lessy, situé sur le plateau de Plappeville, et du château de Ladonchamps.

Hélas! ces petites opérations ne changeaient en rien la situation.

Une affaire plus importante devait avoir lieu, la dernière. On lui a donné le nom de « combat de Ladonchamps ».

Le 7 octobre, Canrobert reçut l'ordre d'enlever deux fermes nichées dans la verdure, au nord de Ladonchamps, les Grandes et les Petites Tapes, dans le but de se procurer du fourrage.

Le 6e corps tout entier, soutenu par la division des voltigeurs de la Garde, devait appuyer et protéger l'opération.

Nos troupes rencontrèrent des forces allemandes imposantes; le



Metz. — Porte Saint-Thiébaud. (Photo : Nels, Metz.

combat fut long et acharné, et nos soldats y déployèrent leur valeur habituelle.

Mais si cette affaire put être considérée comme importante, c'est surtout en raison des effectifs engagés et aussi, hélas! des pertes subies; car elle n'eut pas plus de résultat que n'en avaient eu les opérations précédentes. Ce fut un massacre inutile.

De notre côté, près de treize cents hommes furent mis hors de combat.

La Garde comptait neuf officiers tués, la ligne en avait deux; cinquante-trois officiers, dont trois généraux, étaient blessés.

Nous avions fait plus de cinq cents prisonniers, et l'ennemi

accusait une perte de soixante-cinq officiers et près de dix-sept cents hommes.

. . . .

A l'heure même où nos soldats, affaiblis par les privations, se battaient en héros, non pour vaincre, puisque la victoire devait de toute façon demeurer stérile, mais pour soutenir l'honneur de nos armes, Bazaine, qui dans son quartier général du Ban-Saint-Martin, n'avait jamais manqué de rien, préparait la perte de la ville et de l'armée.

Ce jour-là, en effet, il adressa aux commandants des corps d'armée une lettre confidentielle dans laquelle, après avoir parlé des événements politiques et militaires, il exposait la situation pénible de Metz au point de vue des approvisionnements.

Ayant complaisamment tracé un tableau de toutes ces misères, il priait les généraux de l'éclairer de leurs avis et de leurs conseils.

Bazaine, par exemple, ne disait pas qu'il connaissait déjà les conditions désastreuses qui nous seraient faites par les Allemands. Ses intrigues avec Régnier, ses négociations secrètes avec l'ennemi l'avaient, en effet, fixé à cet égard.

Les généraux consultés émirent l'avis que l'on pouvait engager des pourparlers avec les Allemands, mais ils ajoutèrent que, « dans le cas où les conditions imposées seraient de nature à porter atteinte à l'honneur de l'armée, le devoir commandait de les repousser et de chercher à se faire jour en combattant. »

A Metz et dans les camps, la misère atteignait son maximum; on ne trouvait plus rien à manger, et les maladies causaient d'affreux ravages. Pour comble de malheur, le temps s'était mis au froid et à la pluie.

Cependant ni les troupes ni les habitants ne voulaient entendre parler de reddition.

Lorsqu'ils surent ce qu'on allait faire, les officiers se réunirent, et, après avoir élaboré plusieurs projets de sortie, convinrent de se

donner un autre chef que Bazaine et de s'en remettre à sa décision.

Le maréchal, informé de ce fait, déclara qu'il était très disposé à ne pas capituler et en donna l'assurance formelle.



Metz. — Cathédrale. (Photo : Nels, Metz.)

« Le général Boyer, dit-il, va partir pour Versailles afin d'arrêter une convention militaire qui permette à l'armée de quitter honorablement la place; s'il échoue, je pense, comme vous, qu'il faut sortir à tout prix. »

Il ajouta qu'il était prêt à abandonner la direction de l'armée.

On avait si peu de confiance en Bazaine que, séance tenante, on

procédait à l'élection d'un nouveau chef pour le cas où il y aurait lieu d'agir.

Les suffrages se portèrent sur le général Deligny; mais la résistance de l'élu fit abandonner la partie.

Parmi la population, une effervescence énorme se produisit, il y eut des scènes de désordre, le buste de l'Empereur fut mis en pièces; les troupes de la Garde durent intervenir pour disperser les manifestants :

« Pas de négociations, criaient ceux-ci, pas de reddition, nous voulons tenir jusqu'à la mort! »

Ils criaient aussi :

« A l'eau, Bazaine! »

Comme l'avait promis le maréchal, le général Boyer quitta Metz, muni d'un sauf-conduit qui lui permettait de se rendre à Versailles, auprès du roi Guillaume et de Bismarck.

Il emportait une note qui doit être reproduite ici, car elle éclaire d'un certain jour les projets de Bazaine.

« Au moment où la société est menacée par l'attitude qu'a prise un parti violent, et dont les tendances ne sauraient aboutir à une solution que cherchent les bons esprits, le maréchal commandant l'armée du Rhin, s'inspirant du désir qu'il a de sauver son pays et de le sauver de ses propres excès, interroge sa conscience et se demande si l'armée placée sous ses ordres n'est pas destinée à devenir le palladium de la société.

« La question militaire est jugée; les armes allemandes sont victorieuses, et Sa Majesté le roi de Prusse ne saurait attacher un grand prix au stérile triomphe qu'il obtiendrait en dissolvant la seule force qui puisse aujourd'hui maîtriser l'anarchie dans notre malheureux pays, et assurer à la France et à l'Europe un calme devenu si nécessaire, après les violentes commotions qui viennent de les agiter.

« L'intervention d'une armée étrangère, même victorieuse, dans les affaires d'un pays aussi impressionnable que la France, dans une

capitale aussi nerveuse que Paris, pourrait manquer le but, surexciter outre mesure les esprits et amener des malheurs incalculables.

« L'action d'une armée française encore toute constituée, ayant bon moral, et qui, après avoir loyalement combattu l'armée allemande, a la conscience d'avoir su conquérir l'estime de ses adversaires, pèserait d'un poids immense dans les circonstances actuelles. Elle rétablirait l'ordre et protégerait la société, dont les intérêts sont communs avec ceux de l'Europe.



Metz. — Pont Saint-Georges et lavoirs. (Photo : Nels, Metz.)

« Elle donnerait à la Prusse, par l'effet de cette même action, une garantie des gages qu'elle pourrait avoir à réclamer dans le présent, et enfin elle contribuerait à l'avènement d'un pouvoir régulier et légal, avec lequel les relations de toute nature pourraient être reprises sans secousse et légalement. »

Le général Boyer revint à Metz et fit connaître les conditions de M. de Bismarck :

1° L'armée sous Metz déclare qu'elle est toujours l'armée de l'Empire décidée à soutenir le gouvernement de la Régence;

2° Cette déclaration de l'armée coïncidera avec un manifeste

de Sa Majesté l'Impératrice régente, adressé au peuple français, et par lequel, au besoin, elle ferait un nouvel appel à la nation, pour l'inviter à se prononcer sur la forme du gouvernement qu'elle désire adopter;

3° Ces deux déclarations devront être accompagnées d'un acte signé par un délégué de la Régence et acceptant les bases d'un traité à intervenir entre le gouvernement des puissances allemandes et le gouvernement de la Régence.

Le général Boyer fut mis de nouveau en campagne, dans le but de faciliter une entente sur ces bases.

La dépêche suivante, qui fut remise à Bazaine le 24 octobre au matin, par un parlementaire, indique clairement le résultat de cette nouvelle mission. Il ne pouvait être autre, du reste, et M. de Bismarck le savait mieux que personne.

Grand quartier général devant Metz, 24 octobre 1870.

« J'ai l'honneur d'envoyer copie à Votre Excellence d'un télégramme arrivé à minuit, et dont voici la teneur :

« A Son Altesse le prince Frédéric-Charles, pour le maréchal Bazaine.

« Le général Boyer désire que je vous communique le télégramme suivant :

« *L'Impératrice, que j'ai vue, fera les plus grands efforts en faveur de l'armée de Metz, qui est l'objet de sa profonde sollicitude et de ses préoccupations constantes.* »

« Je dois, cependant, vous faire observer, monsieur le maréchal, que, depuis mon entrevue avec le général Boyer, aucune des garanties que je lui avais désignées comme indispensables, avant d'entrer en négociations avec la Régence impériale, n'a été réalisée, et que l'avenir de la cause de l'Empereur n'étant nullement assurée par

l'attitude de la nation et de l'armée françaises, il est impossible au Roi de se prêter à des négociations dont Sa Majesté, seule, aurait à faire accepter les résultats à la nation française. Les propositions qui nous arrivent de Londres sont, dans la situation actuelle, absolument inacceptables, et je constate, à mon grand regret, que je n'entrevois plus aucune chance d'arriver à un résultat par des négociations politiques.

« BISMARCK. »

C'était la fin du rêve de Bazaine et la fin de l'armée de Metz.

III

LE DÉNOUEMENT

Déçu dans ses espérances, repoussé par le roi Guillaume et par Bismarck, Bazaine, qui n'avait plus la confiance de son armée et dont les habitants de Metz ne prononçaient le nom qu'avec mépris, se vit perdu.

Cet homme avait sans doute rêvé de jouer un rôle, et voilà que ses espérances sombraient brusquement.

Il songea aussitôt à sortir de l'impasse où l'avait acculé son ambition coupable, à en sortir à tout prix et n'importe comment.

Et il résolut d'engager des négociations avec le prince Frédéric-Charles.

Pour essayer de se couvrir, il fit adopter cette idée par le conseil des commandants de corps. Ce conseil, réuni le 24 octobre, décida, comme le demandait Bazaine, qu'on s'adresserait au prince et qu'on lui proposerait la conclusion d'une convention honorable.

Changarnier d'abord, de Cissey ensuite, furent délégués auprès du généralissime allemand.

Le prince avait des instructions précises; il déclara nettement que l'armée française devait se rendre, ainsi que la place, sans conditions et à merci.

« Nous savons, ajouta-t-il, que vous avez épuisé vos ressources,

que la solution est prochaine et que vous serez obligés soit demain, soit après-demain, de tout accepter. »

Le 26 octobre, les soldats et les habitants sont étonnés de ne plus entendre le grondement des canons ni le crépitement de la fusillade; ils savent que des négociations sont entamées, et ce calme leur paraît être de mauvais augure; le mot « capitulation » est prononcé, l'anxiété augmente, tourne à l'angoisse.

Le temps, très mauvais depuis le commencement d'octobre, devient affreux. Une pluie fine et froide tombe sans cesse, noyant tout, transformant les camps en marais fangeux; nos soldats grelottent sous la tente, le ventre vide, roulant en leur cerveau de lugubres pensées; beaucoup tremblent de fièvre, tous ont l'air de squelettes.

Ce jour-là, après un conseil des commandants de corps, le général Jarras, chef d'état-major de l'armée, est envoyé au quartier général de Frédéric-Charles comme délégué par le conseil et muni de pleins pouvoirs pour discuter et arrêter une convention par laquelle l'armée française se constituera prisonnière de guerre.

Il est inutile, il serait pénible, d'entrer dans le détail des discussions qui eurent lieu entre le général français, assisté du lieutenant-colonel Fay et du commandant Samuel, et le général allemand von Stiehle, assisté lui-même de deux officiers.

Aux termes du protocole qui fut arrêté le 27, l'armée française placée sous les ordres du maréchal Bazaine était prisonnière de guerre.

La forteresse et la ville de Metz avec tous les forts, le matériel de guerre devenaient la propriété du vainqueur.

Les armes et tout le matériel de l'armée, consistant en drapeaux, aigles, canons, mitrailleuses, chevaux, etc., devaient être laissés à Metz et dans les forts à des commissaires militaires nommés par le maréchal Bazaine pour être remis immédiatement à des commissaires prussiens.

Tous les généraux et officiers qui consentiraient à engager leur parole d'honneur, par écrit, de ne pas porter les armes contre l'Allemagne ne seraient pas faits prisonniers de guerre.

A Metz et dans les camps, on ne connaissait pas encore le triste résultat des négociations, mais on devinait.

Le 26, une foule nombreuse s'était portée devant la statue du maréchal Fabert; le maire jeta sur le monument un immense voile noir en disant :

« Ensevelissons, jusqu'à la résurrection, l'honneur de la cité martyre. »

Dans la soirée, une tempête d'une extrême violence se déchaîna. On eût dit que le ciel voulait s'associer au deuil de la malheureuse cité.

« La soirée, écrit l'officier à la correspondance duquel nous avons déjà fait quelques emprunts, s'est terminée par un violent orage qui harmonisait la nature avec nos pensées et notre situation. Les vents étaient déchaînés; c'étaient, tout autour de nous, des mugissements effrayants, des grondements terribles; les pins et les peupliers craquaient et se courbaient comme des joncs. Les tentes étaient enlevées; les piquets volaient comme des plumes.

« Nous attendons toujours notre sort de nos vainqueurs... Nos vainqueurs! Le mot est-il bien juste, puisqu'on nous a laissés, ou à peu près, dans l'inaction, donnant à ceux qui nous tenaient sous Metz tout le loisir nécessaire pour nous enserrer dans un réseau de travaux de toutes sortes... »

Le 28, la capitulation est annoncée officiellement à l'armée.

Notre officier écrit ce jour-là :

« A deux heures, je fus envoyé à l'état-major pour y copier le protocole (lisez capitulation) et la circulaire explicative. Autant de mots, autant de serrements de cœur, car chaque mot rappelle notre désastre.

« Quelle heure j'ai passée et que de fois, le cœur plein d'amertume et les yeux gonflés, je me suis vu près de pleurer! »

Aussitôt que la pénible nouvelle eut été communiquée aux troupes, le désarmement commença.

Qu'on nous permette d'extraire encore de la correspondance que nous avons sous les yeux les lignes qui sont relatives à ce désarmement. Écrites sur place par un acteur du drame, destinées à être



Metz. — Les Thermes. (Photo : Nels, Metz.)

lues seulement par la famille de l'officier, elles ont une éloquence douloureuse à laquelle aucun récit ne saurait atteindre :

« Un fait digne d'être connu, c'est que le 4e et le 6e corps étaient désarmés avant que les autres corps eussent reçu la nouvelle. Toutes les mesures étaient prises pour bien assurer la consommation de l'infamie.

« Le soir, il y eut quelques manifestations à Metz. D'un côté on demandait le général Coffinières... D'un autre côté, réunion d'officiers au nombre de cent cinquante, en tête desquels un homme posé et sûr, le commandant Leperche, aide de camp du général Bourbaki. On a décidé par acclamations la destitution de Bazaine, et par acclamations aussi il a été reconnu traître à son pays.

« Le capitaine Roques (de Sarlat), des carabiniers, s'était mis à la tête du mouvement.

« La Garde impériale (grenadiers et voltigeurs) fut appelée à Metz, mais fort heureusement il n'y eut rien de grave.

« Le général Clinchamp s'était mis à la tête de sa brigade pour franchir les lignes;... on l'a arrêté.

« Un de nos camarades, P., est parti seul, disant ne pas vouloir subir l'humiliation. J'accompagne de tous mes vœux cet homme courageux.

« La journée a été encore plus triste, plus douloureuse!

« Le matin on est allé verser les armes dans les forts. Que d'officiers, suffoqués par la douleur, n'ont pu monter jusque-là! J'en ai vu qui, tombés sur la route, sont restés là, pleurent.

« Tout le chemin est littéralement couvert d'armes, de cartouches, de gibernes, d'instruments de musique.

« Et tout cela dans la boue, sous une pluie continuelle.

« Les forts ont été occupés à 10 heures. A midi, le pavillon prussien flottait sur ces nids d'aigles que, fort heureusement, nos ennemis n'ont pas eu l'honneur de conquérir en soldats. »

Plus loin, l'officier parle du départ des troupes :

« A midi, les troupes, sans armes, ont quitté le camp; la Garde s'est mise en marche par la route de Nancy.

« Je suis allé à Metz vers midi, et j'ai eu la douleur de voir, marchant ou attendant leur tour, toutes ces braves troupes qui ne demandaient qu'à se faire tuer et dont on n'a pas voulu. Le spectacle de ces dignes soldats était beau. Oui, dans le désastre, on trouvait une consolation : le stoïcisme du malheur. Tout le monde n'a pas ce courage. Quant à la discipline, j'avoue que je ne croyais pas, — et je vous l'ai dit, — qu'il y en eût autant dans notre armée. Jusqu'au dernier moment, les chefs sont restés les chefs pour le soldat.

« Même dans votre malheur, soldats de l'armée de Metz, vous avez été dignes de la France, et quoique vous soyez vaincus, ou

plutôt livrés à l'ennemi, tout Français pourra vous serrer la main.

« Ah! j'ai pleuré, bien pleuré, et encore mon cœur se gonfle, ma paupière est humide. Peut-on assister à un pareil désastre sans devenir fou de douleur!

« A Metz, j'ai vu bien du monde. Partout des cœurs ulcérés, partout des larmes. A la ville, c'était comme au camp : on s'embrassait, ne pouvant dire un mot, les sanglots étouffaient la voix.

« Quand je suis rentré au camp, tout était désert, tout disait notre malheur. Des chevaux harnachés ou nus erraient de tous côtés; dans le Ban-Saint-Martin, toutes nos voitures étaient alignées; leurs chevaux, attachés aux roues, attendaient depuis le matin une nourriture que du moins ils auraient dû trouver en quittant leurs anciens maîtres.

« Ces gourbis à moitié brûlés ou démolis, ces emplacements de tentes au milieu des champs, tous ces vestiges restés là comme un squelette de notre belle armée... Tout cela faisait pleurer.

« Et, pour comble de malheur, le paysage s'égayait déjà de quelques officiers prussiens venus en amateurs.

« Mettez tout cela au milieu de la pluie, du brouillard, et d'une boue liquide de dix centimètres d'épaisseur.

« Notre nuit a été troublée par l'arrivée des Prussiens, qui ont occupé les maisons où nous sommes logés; c'était le 94e régiment d'infanterie.

« On a fait beaucoup de bruit; mais, en somme, point de mal.

« Nos soldats ont, au contraire, échangé des poignées de main avec les arrivants, et ils en ont reçu des saucissons, du tabac et des cigares. »

Le surlendemain, le même officier écrit ce qui suit :

« ... Quant à la ville, le spectacle qu'elle offrait hier était réellement affligeant.

« Les Prussiens avaient fait leur entrée, on en voyait partout, ils occupaient tout; places, avenues, marchés étaient garnis de soldats. Tous les hôtels sont pris par eux, les plus belles maisons par-

ticulières sont également occupées. C'est navrant! Et là, sur la place de l'Hôtel-de-Ville, la statue de Fabert couverte d'un immense crêpe! On ne peut dire l'impression douloureuse que l'on ressent à cet aspect.

« Les officiers prussiens commencent à prendre une allure de vainqueurs; le sabre traînant, le cigare aux lèvres, ils passent fièrement à nos côtés. Quelques-uns cependant saluent.

« De nombreux marchands, venus à la suite de l'armée prussienne, stationnaient dans les rues de Metz, vendant du sel ainsi que du beurre et du fromage. Les habitants et les soldats français se ruaient sur les voitures pour acheter.

« Ce matin j'ai dû aller à Metz pour voir quels étaient les ordres affichés au sujet du départ des officiers.

« J'ai pu mettre enfin une seconde lettre pour vous à la poste prussienne, mais une lettre ouverte.

« Le service postal des Prussiens est déjà complètement organisé; tout fonctionne, au lendemain de leur installation, comme s'ils étaient ici depuis longtemps. Cela nous surprend, nous, gens tâtillons qui sommes toujours absorbés par le détail et la forme.

« On lisait dans la ville la proclamation du commandant prussien aux habitants. Elle est pleine d'aménités : « Ceux qui feront « ceci : *mort;* ceux qui ne feront pas cela : *mort;* ceux qui feront « autre chose : *mort.* »

« Nos généraux et nos états-majors, qui devaient partir ce matin, ne quittent Metz que demain. Ce sera bientôt notre tour.

« Ce qu'on nous réserve là-bas, au loin, ne sera sans doute pas fort réjouissant. Mais je préfère encore cet inconnu. Il me tarde de quitter ces lieux, témoins de tant d'héroïsme et de tant d'ignominie. On y grelotte et on y étouffe. »

. . . .

Voici le texte exact de la capitulation, tel qu'il a été publié dans l'*Indépendant de la Moselle*, du 28 octobre 1870 :

PROTOCOLE

Entre les soussignés, le Chef d'état-major général de l'armée française sous Metz, et le Chef d'état-major de l'armée prussienne devant Metz, tous deux munis des pleins pouvoirs de Son Excellence le maréchal Bazaine, commandant en chef, et du général en chef Son Altesse royale le prince Frédéric-Charles de Prusse.

La convention suivante a été conclue :

Article 1er. — L'armée française, placée sous les ordres du maréchal Bazaine, est prisonnière de guerre.

Art. 2. — La forteresse et la ville de Metz avec tous les forts, le matériel de guerre, les approvisionnements de toute espèce et tout ce qui est propriété de l'État, seront rendus à l'armée prussienne dans l'état où tout cela se trouve au moment de la signature de cette convention.

Samedi, 29 octobre, à midi, les forts de Saint-Quentin, Plappeville, Saint-Julien, Queuleu et Saint-Privat, ainsi que la porte Mazelle (route de Strasbourg) seront remis aux troupes prussiennes.

A dix heures du matin de ce même jour, des officiers d'artillerie et de génie, avec quelques sous-officiers, seront admis dans lesdits forts pour occuper les magasins à poudre et pour éventer les mines.

Art. 3. — Les armes, ainsi que tout le matériel de l'armée, consistant en drapeaux, aigles, canons, mitrailleuses, chevaux, caisses de guerre, équipages de l'armée, munitions, etc., seront laissés à Metz et dans les forts à des commissions militaires instituées par M. le maréchal Bazaine, pour être remis immédiatement à des commissaires prussiens. Les troupes sans armes seront conduites, rangées d'après leurs régiments ou corps, et en ordre militaire, aux lieux qui sont indiqués pour chaque corps. Les officiers rentreront alors, librement, dans l'intérieur du camp retranché, ou à Metz, sous la condition de s'engager sur l'honneur à ne pas quitter la place, sans l'ordre du commandant prussien.

Les troupes seront alors conduites par leurs sous-officiers aux emplacements de bivouacs. Les soldats conserveront leurs sacs, leurs effets et les objets de campement (tentes, couvertures, marmites, etc.).

Art. 4. — Tous les généraux et officiers, ainsi que les employés mili-

taires ayant rang d'officiers, qui engageront leur parole d'honneur par écrit de ne pas porter les armes contre l'Allemagne, et de n'agir d'aucune autre manière contre ses intérêts jusqu'à la fin de la guerre actuelle, ne seront pas faits prisonniers de guerre; les officiers et employés qui accepteront cette condition conserveront leurs armes et les objets qui leur appartiennent personnellement.

Pour reconnaître le courage dont ont fait preuve pendant la durée de la campagne les troupes de l'armée et de la garnison, il est en outre permis aux officiers qui opteront pour la captivité d'emporter avec eux leurs épées ou sabres, ainsi que tout ce qui leur appartient personnellement.

Art. 5. — Les médecins militaires sans exception resteront en arrière pour prendre soin des blessés; ils seront traités d'après la convention de Genève; il en sera de même du personnel des hôpitaux.

Art. 6. — Des questions de détail concernant principalement les intérêts de la ville sont traitées dans un appendice annexé, qui aura la même valeur que le présent protocole.

Art. 7. — Tout article qui pourra présenter des doutes sera toujours interprété en faveur de l'armée française.

Fait au château de Frescaty, le 27 octobre 1870.

Signé : L. Jarras. — Stiehle.

Le 28, lorsque la population et l'armée eurent connaissance de la capitulation, il y eut, à Metz et dans les camps, comme un immense bouillonnement de colère.

« A mort Bazaine! criait-on de toutes parts, à mort, le traître! »

Des officiers allèrent supplier les généraux en qui l'on avait confiance de se mettre à leur tête pour percer les lignes ennemies; des habitants firent des démarches analogues, demandant à marcher dans les rangs de nos soldats.

Une foule houleuse et menaçante se pressait dans les rues, notamment devant la maison du général Coffinières, devant l'Hôtel de Ville et autour de la statue de Fabert, toujours recouverte du voile noir dont l'avait enveloppée le maire, M. Maréchal.

On pouvait redouter de graves désordres. La municipalité fit afficher la proclamation suivante :

« Chers concitoyens,

« Le malheur dont nous sommes tous frappés aujourd'hui nous atteint sans qu'aucun de nous puisse se reprocher d'avoir un seul jour failli à son devoir.

« Ne donnons pas le désolant spectacle de troubles intérieurs et ne fournissons aucun prétexte à des violences ou à des malheurs nouveaux et plus complets encore.

« La pensée que cette épreuve ne sera que passagère et que nous, Messins, n'avons assumé dans les faits accomplis aucune part de responsabilité devant le pays et devant l'histoire, doit être, en ce moment, notre consolation.

« Nous confions la sécurité commune à la sagesse de la population.

« F. Maréchal, maire; Boulangé, Bastien, Noblot, Bezançon, Gougeon, Bultingaire, Moisson, Simon-Favier, Marly, Sturel, Geisler, Prost, Worms, Collignon, Rémond, Puypérouse, général Didion, Salmon, Bouchotte, Géhen, de Boutellier, Blondin, Schneider. »

Dans la foule qui stationnait sur la place de l'Hôtel-de-Ville, et qui devenait de plus en plus houleuse, de plus en plus menaçante, des voix crièrent soudain :

« A la cathédrale! à la cathédrale! »

D'autres voix répondirent :

« A la Mutte! »

La Mutte était une cloche énorme dont la voix puissante s'entendait à près de quarante kilomètres de Metz. On ne mettait la Mutte en branle que dans les occasions solennelles.

Aux cris mille fois répétés de : « la Mutte! la Mutte! » la foule se précipita vers la cathédrale, enfonça les portes et envahit l'édifice sacré.

Bientôt la Mutte tinta lugubrement, et l'on eût dit qu'elle sonnait le glas de la malheureuse cité.



Metz. — La cathédrale et le pont des Roches. (Photo : Nels, Metz.)

Alors les yeux se mouillèrent, les mains se cherchèrent; la voix

chère de l'énorme cloche remuait trop de tristesse pour ne pas étouffer la colère.

Quand les troupes de la Garde envoyées par Bazaine arrivèrent, elles reçurent l'ordre de faire cesser la sonnerie.

Mais toutes les marches de l'escalier étroit qui conduisait au beffroi de la vieille cathédrale étaient occupées par des gardes natio-



Metz. — Porte des Allemands. (Photo : Nels, Metz.

naux. Ceux-ci déclarèrent qu'ils ne laisseraient pas toucher à la cloche et que, pour arriver jusqu'à elle, il faudrait passer sur leurs cadavres.

En présence de cette attitude énergique, les hommes de la Garde, qui ne voulaient pas engager une lutte fratricide, renoncèrent à pénétrer dans la cathédrale et s'alignèrent sur la place, l'arme au pied.

Jusqu'au matin, la Mutte laissa tomber ses sanglots sur la ville en deuil, remuant la tristesse des cœurs.

Bazaine, qui n'avait pas hésité à livrer à l'ennemi les drapeaux

de son armée, n'était pas sans inquiétude au sujet de l'exécution de cette clause honteuse du triste protocole.

Aussi n'hésita-t-il pas à recourir au mensonge pour amener ses soldats à livrer leurs aigles.

Il déclara, en effet, que les drapeaux seraient réclamés et portés à l'Arsenal, où on les détruirait.

« Je me suis réservé, dit-il, de donner directement des ordres pour que les drapeaux soient brûlés. »

Mais ils étaient nombreux, ceux qui ne croyaient plus à la parole du maréchal.

L'ordre de remettre les drapeaux fit naître dans tous les corps de notre malheureuse armée une profonde et douloureuse émotion.

Les soldats se rendaient auprès des colonels et, les larmes aux yeux, s'écriaient :

« Faisons-nous tuer tous autour du drapeau ; si les Prussiens doivent l'avoir, ils le payeront cher ! »

Quelques généraux, quelques chefs de corps, refusèrent catégoriquement de se conformer aux instructions du maréchal.

Citons, parmi ces derniers, le général Lapasset, commandant la brigade mixte composée des 84e et 97e de ligne.

Le 28 octobre, avant le jour, le brave Lapasset fait appeler les deux colonels de ses régiments et leur donne connaissance de l'ordre qu'il a reçu la veille dans la soirée.

« Livrer nos drapeaux, s'écrient les colonels d'une seule voix, jamais ! »

Alors le général leur tend la main.

« J'attendais cette réponse, dit-il avec émotion ; non, nous ne livrerons pas nos drapeaux à l'ennemi. Vous allez les brûler immédiatement en présence de tous vos officiers, vous dresserez un procès-verbal de l'opération et vous me remettrez ce document. »

Lorsque le sacrifice fut accompli, lorsque Lapasset eut en main les procès-verbaux, il répondit à la notificatian de l'ordre de Bazaine, que lui avait transmis le général Frossard.

Voici sa réponse : elle est d'un homme de grand cœur, d'un soldat.

« Mon général,

« La brigade mixte ne rend ses drapeaux à personne et ne se repose sur personne de la triste mission de les brûler.

« Elle l'a acomplie elle-même ce matin ; j'ai entre les mains les procès-verbaux de cette lugubre opération. »



Metz. — Corps de garde. Place d'armes. Photo : Nels, Metz.

Le général de Laveaucoupet, commandant de la 3e division du 2e corps (2e, 24e, 40e, 63e), refusa, lui aussi, de remettre ses drapeaux lorsqu'il sut que l'Arsenal ne les brûlait pas, et il notifia en ces termes sa décision à chacun des colonels des régiments placés sous ses ordres :

« Faites sortir votre drapeau de l'étui, faites-lui rendre les honneurs pour la dernière fois, et ensuite qu'il soit brûlé avec la plus grande publicité possible. J'assume sur moi seul la responsabilité de l'ordre que je vous donne ; on me rendra compte de son exécution dans la journée. »

Les hampes des drapeaux furent brûlées, la soie fut partagée entre les officiers et les sous-officiers.

Le colonel Péan, du 1er régiment de grenadiers de la Garde, déchira également son drapeau et en distribua les morceaux à ses grenadiers.

Il en fut de même au 2e voltigeurs de la Garde, colonel Péchot, aux 57e, 71e, 90e et 94e de ligne.

Le 29 octobre, les vaillants soldats de l'armée de Metz, qui n'avaient jamais été vaincus, défilèrent sans armes devant l'armée allemande et se séparèrent de leurs officiers après des adieux déchirants qui émurent jusqu'aux larmes les ennemis eux-mêmes.

Les héros de Borny, de Rezonville et de Saint-Privat pouvaient partir pour l'exil la tête haute.

Ils avaient été sans peur; ils étaient sans reproche.

IV

VERS L'EXIL

Pendant que nos malheureux soldats défilaient le rouge au front, les larmes aux yeux, devant ces Allemands qui n'avaient pu les vaincre, Bazaine se promenait de long en large, très calme, presque joyeux, dans le salon d'une maison de Moulins-lez-Metz, où il s'était refugié.

Par instant il s'arrêtait devant l'une des fenêtres de la pièce, contemplait le mont Saint-Quentin, dont la masse surgissait derrière un rideau de brume, laissait tomber ensuite son regard sur la route de Gravelotte qu'encombrait du matériel d'artillerie appartenant aux Prussiens, puis il reprenait sa marche lente.

De temps à autre il tirait sa montre, et alors seulement esquissait un léger mouvement d'impatience.

Le maréchal avait demandé par lettre au prince Frédéric-Charles la faveur de gagner le camp prussien avant l'armée qu'il venait de livrer.

Sans attendre la réponse, il s'était mis en route dès le matin, sous l'escorte d'une compagnie de grenadiers de la Garde.

Aux avant-postes, devant Moulins-lez-Metz, un parlementaire prussien l'attendait, une lettre à la main.

Cette lettre, signée par le général von Stiehle, indiquait à

Bazaine qu'il devrait se rendre à Cassel comme prisonnier de guerre. Il y était dit, en outre, que le maréchal n'était pas autorisé à se constituer de suite prisonnier au quartier général allemand, qu'il lui serait permis de quitter les anciennes lignes françaises à cinq heures du soir seulement ou le lendemain à neuf heures du matin.

Après avoir pris connaissance de cette lettre, Bazaine, n'osant retourner à son quartier général, vint s'enfermer dans la maison de Moulins-lez-Metz pour y attendre l'heure que lui fixait le chef de l'armée allemande.

Il était en train de déjeuner de bon appétit quand apparut sur le Saint-Quentin une immense bannière noire et blanche, indiquant la prise de possession de Metz par les Prussiens.

Cette ville, c'était lui qui la livrait, et pourtant son visage demeura impassible.

On eût pu croire vraiment que cet homme était inconscient.

N'avait-il pas dit d'un ton dégagé aux officiers de son entourage, en quittant Metz :

« Cette affaire aura au moins un bon côté; elle fera cesser la résistance de Paris et rendra la paix à notre beau pays. »

C'était de l'inconscience ou du cynisme.

Ces paroles étaient dignes de l'homme qui, un jour, s'adressant à un notable de Metz, n'avait pas craint de s'écrier :

« Vous avez donc du patriotisme, vous? »

A trois heures, Bazaine donna l'ordre de préparer sa voiture. A quatre heures, il se dissimulait derrière les rideaux soigneusement baissés du véhicule et quittait Moulins, se dirigeant sur Ars.

Dans cette localité il fut reconnu par la foule, des cris de mort furent poussés, des pierres s'abattirent sur la voiture, dont toutes les glaces furent brisées; ce maréchal de France, traître à son pays, dut demander aide et protection aux gendarmes prussiens pour se soustraire à la colère de Français exaspérés.

Encadrée par des gendarmes du roi Guillaume, la voiture fila

sur la jolie route blanche qui longe la Moselle aux eaux claires et ne s'arrêta qu'au château de Corny, où était installé le prince Frédéric-Charles.

L'accueil du prince fut très froid, le grand chef allemand se montra presque dur envers son prisonnier.

La froideur de cet accueil n'empêcha nullement Bazaine de faire honneur à un excellent souper.



Metz. — Place de la Comédie. (Photo : Nels, Metz.)

Après l'humiliation qu'elles avaient subie, nos troupes eurent à endurer de cruels traitements.

Les départs pour l'Allemagne s'organisèrent lentement ; pendant plus de huit jours, les malheureux soldats français furent traînés dans les camps prussiens qui entouraient Metz et parqués dans la boue, sous la pluie, entre des baïonnettes menaçantes. On les nourrissait à peine, et l'on ne s'occupait nullement de les garantir de la pluie et du froid ; aussi les maladies exerçaient-elles de terribles ravages parmi ces hommes épuisés déjà par les souffrances, par les privations d'un siège pénible.

Chaque jour, on empilait les plus gravement atteints dans des fourgons et on les transportait à Metz ; souvent il était trop tard, et

lorsque les fourgons arrivaient à destination, l'on en sortait autant de morts que de vivants.

Chaque matin, dans la boue glacée des camps, l'on ramassait également des morts.

C'était horrible.

Quand les départs pour l'Allemagne commencèrent, ce fut pis encore; les colonnes laissaient derrière elles de véritables traînées de cadavres. Pour l'une de ces colonnes, après une nuit passée au bivouac, on comptait plus de cent morts.

Des milliers d'hommes tombèrent pour ne plus se relever, dans la boue des chemins. Combien de ces malheureux prisonniers devaient encore succomber en Allemagne!

D'après les statistiques officielles soigneusement établies, l'armée de Metz perdit, depuis le début de la guerre jusqu'à la capitulation, quarante-deux mille six cents hommes environ, tués, blessés ou disparus, sur un effectif moyen de cent soixante-douze mille hommes.

La plupart des combattants portés par les corps au nombre des disparus étaient des blessés laissés sur le champ de bataille ou recueillis, pendant l'action, par des ambulances provisoires.

A Metz, les maladies de toutes sortes, la misère, les privations, nous enlevèrent plus de trois mille hommes; près de trois mille également moururent en captivité.

Le total des décès, pour la campagne, est de plus de vingt et un mille.

Le 31 octobre, les officiers français se pressaient devant deux affiches qui couvraient les murs de Metz.

Ces affiches étaient ainsi conçues :

ORDRE

« Le 31 octobre courant, à 10 heures 30 minutes du matin, partira de la gare de Metz un convoi de Metz à Mayence par Nancy, pour les généraux et les officiers d'état-major.

« La mise en wagon des chevaux aura lieu à 7 heures du matin.

« Messieurs les généraux et les officiers d'état-major sont priés de se trouver à la gare une heure avant le départ du convoi. »

ORDRE

« Messieurs les officiers subalternes français sont dirigés en Allemagne de la manière suivante :



Metz. — Le pont des Morts et le temple protestant. (Photo : Nels, Metz.)

« *Mardi*, 1er *novembre* 1870.

« 1er train : 9 heures 30 minutes du matin, à la gare de Metz, par la ligne Metz-Sarrebrück : la garnison de Metz.

« 2e train : 11 heures 30 minutes : la Garde impériale, la division de cavalerie de réserve, la réserve du génie.

« 3e train : 1 heure 30 minutes : 6e corps (Canrobert), division de Forton.

« 4e train : 4 heures 15 minutes : 2e corps (Frossard), brigade mixte Lapasset.

« 5e train : 6 heures 15 minutes : 3e corps (Lebœuf).

« *Mercredi* 2 *novembre* 1870.

« 6ᵉ train : 6 heures 15 minutes du soir : 4ᵉ corps (de Ladmirault).

« Messieurs les officiers sont priés d'arriver avec leurs effets éventuels, domestiques, à la gare de Metz, au moins une heure avant le départ du convoi, et de bien vouloir se présenter, pour indiquer leur nom, à un officier prussien qui se trouvera à la gare.

« La direction, n'ayant pas assez de wagons de personnes, se trouve dans la fâcheuse nécessité de devoir faire usage d'autres wagons, mais qui seront couverts. Ces messieurs sont priés de prendre les mesures nécessaires afin de pouvoir s'asseoir en route, le maire de la ville ayant déclaré ne pouvoir fournir des sièges.

« Metz, 31 octobre 1870.

« *Le lieutenant général de la division et commandant,*
« Signé : Von Kummer. »

. . . .

Nous allons extraire de la correspondance de l'officier que nous avons souvent cité quelques pages relatives au voyage de nos officiers vers l'Allemagne. Ces pages sont datées du 7 novembre; elles furent écrites en terre d'exil.

« J'ai à vous résumer une période de sept jours employés au voyage en Allemagne et à l'installation.

« Le 31, vers cinq heures du soir, on nous annonça qu'un train d'officiers subalternes de la Garde partait le lendemain, à 11 heures 30, et nous prîmes les premières dispositions de départ.

« Comptant aller à Mayence et pouvoir choisir sur la liste des localités affectées aux officiers qui se rendraient d'abord dans cette ville, nous choisîmes Neuwied et Bonn. Neuwied surtout semblait très convenable, d'après les renseignements que m'avait donnés un individu rencontré par moi au Ban-Saint-Martin.

« Le soir, un sergent du régiment de Hanovre, qui comman-

dait le poste logé dans notre maison, confirme ces bons renseignements. Son appréciation sur la guerre est digne aussi d'être notée.

« Bazaine, dit-il, veut dire argent et corruption; le Mexique, « eau trouble; Metz, eau trouble. »

« La nuit du 31 au 1er fut, comme bien vous le pensez, exempte de sommeil.

« Nous nous levâmes le 1er, vers quatre heures, et commençâmes à prendre nos dernières dispositions. C'étaient les voitures d'un côté, les cantines et les ballots d'un autre.

« Enfin, vers sept heures, nous étions prêts.

« Comptant peu sur un déjeuner en ville au milieu des tracas du départ, nous mangeâmes les restes du souper de la veille, en y joignant une botte d'asperges, — luxe presque insolent au milieu de tant de vestiges d'un passé peu éloigné où la famine était notre lot.

« A huit heures et demie, nous quittâmes la Ronde (maison Huot).

« En compagnie de M. D..., de D... et d'une autre ordonnance, j'accompagnai les bagages.

« Une dernière fois, je traversai le camp, naguère encore si animé malgré les privations, malgré le mauvais temps, malgré un triste avenir à l'état de pressentiment.

« Quelle désolation, grand Dieu!

« Chacune des trois journées précédentes semblait avoir donné, *crescendo*, sa teinte de tristesse : pillage des camps, c'est-à-dire du matériel abandonné; démolition des gourbis construits par nos soldats avec tant de soin et d'ingéniosité...

« Les tonneaux défoncés, les tentes des subsistances encore debout mais simplement garnies de récipients vides, les cadavres de chevaux semés dans le camp, sur les routes, dans les fossés, d'autres chevaux expirant çà et là;... tout cela égayé par la vue de quelques maraudeurs allant repaître leur appétit de gain à ce festin du désastre...

« Oh! quel serrement de cœur!...

« Puis, comme pour nous rappeler davantage l'amertume de notre situation, le défilé d'un régiment prussien, les sentinelles prussiennes, qui ont remplacé nos braves petits factionnaires.

« Nous traversons la ville au milieu d'une foule considérable fournie de tous les uniformes des deux armées.

« Les uns ont pris l'air vainqueur : ce sont les officiers prussiens, qui s'en vont traînant fièrement le sabre sur les pavés de la rue en fumant négligemment leur cigare.

« Les autres, les vaincus, n'ont plus déjà que de l'indifférence et ressemblent plutôt à de simples curieux qu'à des prisonniers de guerre.

« Le caractère français semble déjà vouloir prendre le dessus.

« Quelle animation!

« Nous nous arrêtons devant la maison de d'A... pour y déposer ma cantine; je vois son père et sa femme; sa mère est indisposée, et je ne puis lui présenter mes respects.

« Comme ces adieux sont tristes, et que de fois il a fallu dévorer les larmes prêtes à s'échapper!

« Il est neuf heures à peu près lorsque nous arrivons à la gare, où règne le plus grand désordre, où l'encombrement est extrême.

« La méthode prussienne est débordée par la fougue française, qui exige que tout soit fait en même temps.

« Les voitures encombrent littéralement la cour et les abords de la gare. Ce sont des cris, des hurlements qui n'en finissent plus.

« Chacun veut approcher des caisses et des voitures de biscuit, et ce n'est qu'au prix des plus grandes difficultés qu'on peut intercaler sa voiture au milieu de toutes celles qui se dirigent sur le quai de la gare.

« Tout d'abord, renonçant à avancer, nous laissons nos bagages stationnaires et je me mets à la recherche de D..., que je rencontre bientôt.

« N'ayant pu trouver du pain, nous nous rendons chez Mme M..., la veuve d'un de nos camarades, qui veut bien nous céder un pain de un franc.

« Heureux temps, où l'on a un pain tout entier pour un franc!

« Nous nous décidons à faire entrer notre voiture dans la gare et nous y parvenons, non sans de grandes difficultés; mais nous sommes obligés de soutenir une véritable lutte pour parvenir à loger nos cantines.



Metz. — Scène d'inondation. (Photo : Nels, Metz.)

« Chacun se bouscule, chacun se pousse, tout le monde crie; on jette les effets par les fenêtres.

« Enfin nous sommes dans la salle d'attente; mais bientôt le mouvement se dessine vers les quais et nous suivons. Par trois fois nous devons changer de place avec nos bagages, et cela au milieu du plus sublime désordre et d'un brouhaha impossible.

« On bat la semelle, on cause, on va, on vient, et cela jusqu'à quatre heures. A cette heure, notre train commence enfin à se former.

« On prend les wagons d'assaut, plus de quarante voitures sont garnies en un instant. Il en arrive de nouvelles, nous courons, nous

essayons de monter, mais sans succès. On amène d'autres voitures encore, et cette fois nous sommes plus heureux; nous obtenons un wagon à bestiaux qui sent abominablement le chlore.

« Nous sommes là une quarantaine au moins, officiers et soldats ordonnances.

« Quel voyage nous avons fait!

« La nuit a été froide, et l'odeur du chlore jointe à d'autres odeurs nous a beaucoup incommodés.

« En passant, nous avons pu voir quelques-uns des travaux faits par les Prussiens et aussi Peltre, complètement détruit par l'incendie.

« La nuit vient; on ferme la porte roulante du wagon, on mange un peu de pain et de fromage et l'on cherche le sommeil;... on ne l'a trouvé que d'une façon intermittente, au moment où le jour commençait à poindre.

« A Fuchsbach, nous ouvrons la porte et nous pouvons contempler à notre aise le triste et restreint paysage que forment les montagnes à demi dénudées bordant le chemin de fer.

« De temps à autre, pourtant, par une échancrure de ces montagnes, on aperçoit des ravins au milieu desquels des petits torrents tombent en cascades, des prairies où se jouent de petits ruisseaux... »

La correspondance de notre officier se termine sur cette petite description. Quelques notes rapides, qu'il nous paraît intéressant de citer, la complètent. Ces notes, sans doute, devaient servir d'aide-mémoire en vue d'une lettre aux parents, qui ne fut pas écrite ou n'a pas été conservée.

Voici ces notes, griffonnées à la hâte pendant le voyage :

« ... Bazaine aurait été tué... condamné à mort à Paris... une dizaine d'officiers fusillés... »

« ... 150000 hommes à Lille... La France entière se lèverait... échec sous Paris. »

Il s'agit évidemment de nouvelles glanées au cours du trajet.

« A dix heures et demie, entrés sur la voie qui longe le Rhin. »

« Boppart, bon accueil; — bateaux, moulins. »

« Une heure et demie, Coblentz; — soldats français prisonniers conduits sur le pont. »

« Deux heures et demie, Neuwied. — Six heures, Bonn. Beaucoup de monde, bon accueil. »

« Huit heures, Cologne. — Le dîner par cœur, — la conduite par détachement à la caserne. Le dîner à la cantine après la chasse aux chambres, lits superposés.

« 3 *novembre*. — De neuf heures à dix heures nous signons la promesse de ne pas nous échapper.

« Déjeuner à l'hôtel de l'Europe; la cathédrale, le pont.

« 4 *novembre*. — Appel à neuf heures, — départ à une heure un quart; — les bagages, les voitures. — Le Prussien qui voyage avec nous. — Discussion. L'employé du chemin de fer parle français; c'est un ancien zouave... »

. . . .

Il sortirait de notre cadre de dire ce que fut l'exil pour nos officiers et nos soldats.

Nombre d'entre eux ne devaient pas revoir la France.

Ils dorment du dernier sommeil dans de petits cimetières lointains où nul parent, nul ami, ne vient visiter leurs tombes.

V

LA CITÉ MARTYRE

Le matin du 28 octobre, les Messins se pressaient devant une affiche et y lisaient la proclamation suivante du général Coffinières, commandant supérieur de la place.

HABITANTS DE METZ

« Il est de mon devoir de vous faire connaître loyalement notre situation, bien persuadé que vos âmes viriles et courageuses seront à la hauteur de ces graves circonstances.

« Autour de nous est une armée qui n'a jamais été vaincue et qui s'est montrée aussi ferme devant le feu de l'ennemi que devant les plus dures épreuves. Cette armée, interposée entre la ville et l'assiégeant, nous a donné le temps de mettre notre ville en état de défense et de monter sur nos remparts plus de six cents pièces de canon; enfin, elle a tenu en échec plus de deux cent mille hommes.

« Dans la place, nous avons une population pleine d'énergie et de patriotisme, bien décidée à se défendre jusqu'à la dernière extrémité.

« Si nous avions du pain, cette situation serait parfaitement rassurante; malheureusement il n'en est point ainsi.

« J'ai déjà fait connaître au conseil municipal que, malgré la réduction des rations, malgré les perquisitions faites par les autorités civiles et militaires, nous n'avions de vivres assurés que jusqu'au 28 octobre.

« De plus, notre brave armée, déjà si éprouvée par le feu de l'ennemi, puisque quarante-deux mille hommes en ont subi les atteintes, souffre horriblement de l'inclémence exceptionnelle de la saison et des privations de toutes sortes. Le conseil de guerre a constaté ces faits, et M. le Maréchal commandant en chef a donné l'ordre formel, comme il en a le droit, de verser une partie de nos ressources à l'armée.

« Cependant, grâce à nos économies, nous pouvons encore résister jusqu'au 30 courant, et notre situation ne se trouve pas encore sensiblement modifiée. Jamais, dans les fastes militaires, une place de guerre n'a résisté jusqu'à un épuisement aussi complet de ses ressources et n'a été aussi encombrée de blessés et de malades.

« Nous sommes donc condamnés à succomber, mais ce sera avec honneur, et nous ne serons vaincus que par la faim. L'ennemi, qui nous investit péniblement depuis plus de soixante-dix jours, sait qu'il est près d'atteindre le but de ses efforts; il demande la place et l'armée et n'admet pas la séparation de ces deux intérêts.

« Quatre ou cinq jours de résistance désespérée n'auraient d'autre résultat que d'aggraver la situation des habitants. Tous peuvent d'ailleurs être bien convaincus que leurs intérêts privés seront défendus avec la plus vive sollicitude. Sachons supporter stoïquement cette grande infortune et conservons le ferme espoir que Metz, cette grande et patriotique cité, restera à la France.

« Metz, 27 octobre 1870.

« *Le général commandant supérieur,*

« F. Coffinières. »

Le surlendemain, les malheureux Messins trouvaient sur leurs

murs cette autre proclamation, signée par le général Von Kummer.

PROCLAMATION

« La forteresse de Metz a été occupée hier par les troupes prussiennes, et le soussigné est provisoirement commandant de la forteresse.

« Je saurai maintenir entre les troupes la discipline prussienne éprouvée; la liberté des personnes et la propriété sont garanties. Les charges qui incomberont ces jours-ci aux habitants, avant que les affaires ne soient tout à fait réglées, doivent être portées, et je reconnaîtrai si les habitants savent apprécier les circonstances.

« Où je rencontrerai de la désobéissance ou de la résistance, j'agirai avec toute sévérité et d'après les lois de la guerre.

« Celui qui mettra en danger les troupes allemandes ou leur portera préjudice par des actions perfides, sera traduit devant le conseil de guerre; celui qui servira d'espion aux troupes françaises ou logera des espions français, ou leur prêtera assistance; qui montrera volontairement des chemins aux troupes françaises; qui tuera, blessera ou volera les troupes allemandes ou les personnes appartenant à leur suite; qui détruira les canaux, chemins de fer ou lignes télégraphiques; qui rendra les chemins impraticables; qui mettra le feu aux munitions ou provisions de guerre; enfin, qui prendra les armes envers les troupes allemandes, sera puni de mort.

« Arrêté :

« 1° Les maisons dans lesquelles ou hors desquelles on commettra des actes d'hostilité envers les troupes allemandes serviront de casernes.

« 2° Plus de dix personnes ne pourront se rassembler dans les rues ou sur les places publiques.

« 3° Toutes les armes qui se trouvent entre les mains des habitants doivent être livrées jusqu'au lundi 31 octobre, 4 heures de l'après-midi, au palais de la division, rue de la Princerie.

« 4° Toutes les fenêtres doivent être éclairées en cas d'alarme pendant la nuit.

« Metz, 30 octobre 1870.

« *Le lieutenant général de division et commandant,*
« Signé : Von Kummer. »

La noble cité lorraine appartenait aux soldats du roi Guillaume, qui y prirent possession, en vertu de la funeste convention, d'un matériel énorme se composant de :

1665 bouches à feu de toute nature,
8920 affûts,
3240000 projectiles,
420000 kilogrammes de poudre,
22000000 de cartouches,
280000 fusils,
53 drapeaux.

Le 29 octobre, la ville de Metz, qui présentait les jours précédents une extraordinaire animation, semblait déserte.

Une pluie fine et froide tombait, mettant entre le ciel et la terre comme un voile de deuil que le vent secouait par instants sur les toits noirs de la morne cité; la flèche de la cathédrale disparaissait dans la buée; les coteaux environnants prenaient l'aspect d'énormes mausolées.

Une tristesse infinie planait sur la campagne et sur la grande ville.

Soudain, au moment où les horloges des églises commençaient à sonner midi, un coup de canon éclata.

Les habitants de Metz étaient habitués au bruit du canon; ils avaient fini par s'en préoccuper si peu qu'après quinze jours de

blocus le rugissement des pièces du Saint-Quentin ne troublait même plus leur sommeil.

Ce jour-là, pourtant, le coup de canon isolé eut un douloureux écho dans les cœurs et fit couler bien des larmes.

Ce coup de canon annonçait la prise de possession par les Allemands de la magnifique capitale lorraine jusque-là inviolée.

Et à tous il sembla qu'il sonnait le glas de la cité.

Partout où des hommes étaient réunis, les mains se cherchèrent; et des poitrines soulevées par les sanglots, un cri s'échappa :

« Vive la France! »

Bientôt, sur toutes les hauteurs, à travers la fine buée qui tombait du ciel grisâtre, on vit apparaître des masses sombres hérissées de baïonnettes; les drapeaux tricolores qui flottaient encore sur les forts disparurent et furent aussitôt remplacés par d'immenses oriflammes blanches et noires.

Alors on entendit une rumeur pareille au bruit d'une houle formidable.

Les Prussiens saluaient par des hourras la disparition de nos drapeaux.

La douleur des Messins fut atroce.

Des sentinelles prussiennes, l'arme au bras, font déjà les cent pas devant les portes de la ville, on organise les postes de garde qui, dans la soirée, fonctionneront normalement.

Sur le fort Moselle, devant le pont qu'encombrent des troupes prussiennes, un drapeau tricolore flotte encore.

De l'intérieur de la ville, on le contemple avec émotion.

C'est notre dernier drapeau, le seul qui reste debout.

Sur le pont, les ennemis s'arrêtent, étonnés, inquiets.

Que signifie cela?

Les gardes mobiles qui occupent le fort ne veulent pas se rendre.

« Que prétendez-vous donc faire? leur crient leurs officiers. Abattez le drapeau. »

Les soldats résistent même à leurs chefs. Quelques-uns se tiennent devant les canons, la mèche allumée.

« Vous êtes fous, disent les officiers, le drapeau...

— Non, répondent des voix sombres, ils n'auront pas notre drapeau... nous périrons..., tant pis. »

Soudain, le drapeau tombe, un officier l'a renversé.

« Jamais! jamais! » hurlent les mobiles.

Les Prussiens poussent des hourras et se préparent à reprendre leur marche en avant, à passer le pont.

Mais un garde mobile s'est élancé, il a ramassé le drapeau malgré les efforts des officiers, et fièrement il le plante de nouveau devant les ennemis, dont les hourras se changent en cris de rage.

Alors l'inquiétude des Prussiens redouble; craignant d'être mitraillés, ils évacuent le pont en toute hâte.

Mais les officiers de mobiles réussissent enfin à faire entendre raison à leurs hommes, et bientôt le dernier drapeau français disparaît comme les autres.

C'en est fait; Metz ne verra plus flotter les trois couleurs sur les magnifiques ouvrages qui rendaient la ville imprenable.

Dans les rues de la cité on rencontre surtout des blessés; tous ceux qui peuvent marcher sont sortis pour voir ce qui va se passer. Bientôt les habitants en font autant, les femmes assiègent les églises. Nul ne peut tenir en place, on éprouve le besoin de se grouper, car il semble qu'ainsi l'on sera plus fort devant le malheur.

La ville s'anime peu à peu, mais la foule est silencieuse; sous la pluie, les gens glissent comme des ombres, les conversations ont lieu à voix basse, comme devant une tombe.

On attend les Prussiens et les Prussiens n'arrivent pas; déjà l'on prétend qu'ils n'entreront pas à Metz, et l'on s'en réjouit.

Du haut des remparts, on les aperçoit, en masses compactes, l'arme au pied.

« Que font-ils? Qu'attendent-ils? »

Des nouvelles étranges commencent à circuler; on parle de grandes batailles perdues par l'ennemi sous Paris, échecs qui mettraient en fâcheuse posture l'armée à laquelle vient d'être livrée la cité lorraine.

Ces bruits trouvent facilement créance, et l'on se reprend malgré soi à espérer contre tout espoir, et l'on se dit :

« Pourquoi pas? »

L'après-midi se passe dans l'attente, c'est à peine si l'on voit çà et là, dans les rues, quelques officiers prussiens.

Ces officiers se dissimulent le plus possible, comme s'ils espéraient passer inaperçus; quand ils rencontrent des blessés, ils saluent avec le geste raide qui leur est habituel.

De nombreux habitants, sans trop savoir pourquoi, ont gagné les remparts. Du haut des vieilles murailles grises, le spectacle est navrant.

La campagne, humide, boueuse, offre aux regards ses ruines désolées, farouches, au milieu desquelles se tiennent des troupes prussiennes. De temps à autre, on voit passer des soldats français sans armes.

Alors les yeux s'emplissent de larmes, on serre les poings, des voix murmurent :

« Canaille de Bazaine! »

Dans cette tristesse, les horloges des églises égrènent leurs heures lentes.

Le soir arrive, une demi-obcurité envahit les rues de la grande ville, et la tristesse augmente avec l'ombre.

Les Prussiens n'ont pas franchi encore les portes de la cité.

« Allons, disent les habitants, ce sera pour demain. »

Car l'on ne croit déjà plus aux grandes victoires sous Paris, on

sent que tout est fini, bien fini; si les Prussiens n'entrent pas, c'est que, sans doute, ils ont des motifs pour agir ainsi.

Ne sont-ils pas les maîtres?

Mais, dans le silence, naît une rumeur étrange, pareille au bruit d'un piétinement colossal.

Les bourgeois qui regagnaient leur domicile s'arrêtent et prêtent l'oreille.

Que se passe-t-il donc?

Déjà la foule se dirige vers les remparts, car la curiosité se mêle à la tristesse et à l'inquiétude; l'on veut voir et l'on veut savoir.

La pluie, qui depuis un moment avait cessé de tomber, reprend avec violence; par instants le vent hurle lugubrement.

Mais nul ne paraît s'en apercevoir; on regarde, on écoute, on s'interroge des yeux.

Soudain, des fanfares éclatent, bruyantes, joyeuses; on entend le roulement des tambours et le son aigu des fifres. Presque aussitôt des cuivres résonnent.

« La musique des Prussiens! » disent les habitants.

Ce sont en effet les musiques des corps ennemis qui saluent l'entrée des troupes dans la cité lorraine.

Les habitants, les blessés, pour ne pas assister au défilé des vainqueurs, se hâtent de regagner leur domicile. Et quand les premières troupes font leur apparition, les rues sont redevenues désertes; Metz a pris l'aspect d'une ville morte.

Sous la pluie qui fait rage, le défilé des Prussiens a quelque chose de lugubre.

Aux accents de leurs musiques, qui jouent leurs airs les plus gais, les troupes se dirigent vers la place de l'hôtel de ville; bientôt la place est encombrée, les Prussiens entourent, l'arme au pied, la statue de Fabert que recouvre toujours son voile de deuil.

La nuit est presque complète.

Dans la ville, tous les volets sont clos, tous les magasins sont fermés.

Pendant près d'une heure, les Prussiens restent sur la place; enfin ils se débandent, se répandent dans les rues désertes.

Sous la pluie, on voit errer des groupes de soldats; dans chaque groupe, l'un des hommes porte une lanterne.

Devant les portes, les soldats s'arrêtent, frappent à coups redoublés; des colloques s'engagent entre les hommes et les habitants. Ces derniers comprennent qu'ils doivent loger les envahisseurs.

Ils essayent de protester, mais il n'y a pas de protestation possible : la ville appartient à l'ennemi.

Les maisons s'emplissent rapidement; il y a des soldats partout, dans les greniers, dans les corridors, dans les caves : Metz n'est plus, à cette heure, qu'une sorte de camp.

Il est juste de constater que, malgré l'effroyable encombrement, aucune scène de désordre ne se produisit, qu'on eût à reprocher aux Allemands aucun acte de violence. Malgré l'éparpillement des troupes, la discipline ne reçut pas la moindre atteinte.

Les envahisseurs, pourtant, agirent parfois en maîtres. C'est ainsi, par exemple, que pour loger leurs chevaux ils chassèrent ceux qui occupaient les écuries.

Les chevaux, du reste, avaient perdu toute valeur, on les cédait à des prix dérisoires.

Un extraordinaire remue-ménage règne dans les hôtels; les Allemands expulsent les occupants pour prendre leur place. A l'hôtel de l'Europe s'installe, avec son état-major, le général Von Kummer, nommé gouverneur de la ville.

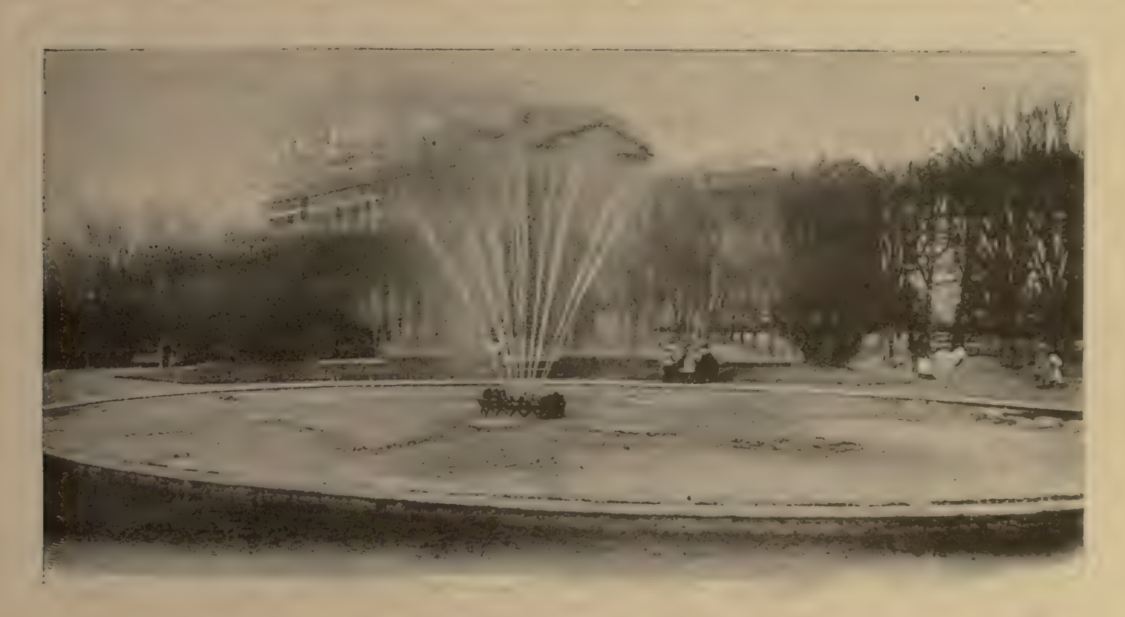
Le préfet, M. Odent, est relevé de ses fonctions par l'autorité allemande, et l'on apprend que le comte Henckel von Donnermark est nommé gouverneur d'Alsace-Lorraine.

Les Prussiens arrivaient avec une organisation toute prête.

Nos officiers, convoqués à l'hôtel de la division, apprennent là qu'il leur suffit, pour recouvrer immédiatement la liberté, de s'engager sur parole à ne plus servir pendant la durée de la guerre.

Ils furent peu nombreux, ceux qui prirent cet engagement, ceux qui, pour employer l'expression énergique adoptée alors, « signèrent le revers. »

La plupart de nos officiers ne songent qu'à brûler la politesse aux Prussiens, à s'évader pour aller servir de nouveau la France. Quelques-uns réussirent dans cette entreprise difficile et dangereuse. Citons, parmi ceux-là, le lieutenant-colonel Billot, le capitaine de Négrier, le commandant Leperche, le commandant Pittié,



Metz. — Esplanade. (Photo : Nels, Metz.)

le colonel Derroja, du 15e de ligne, le colonel Lecointe, du 2e régiment de grenadiers de la Garde.

Quelques officiers refusèrent d'abandonner leurs hommes et partirent avec eux en captivité, partageant leur misère et leurs souffrances, endurant sans se plaindre les plus pénibles traitements.

. . . .

Les Prussiens s'étaient fait précéder à Metz par des vivres de toutes sortes.

Dans l'après-midi du 29, des fourgons avaient amené en ville du pain, de la viande, des œufs, du beurre, du lait.

Les mercantis qui suivaient l'armée, voyant là un coup de

commerce magnifique et sûr, proposèrent au chef de l'armée allemande de lui acheter en bloc toutes ces denrées, pour les revendre en détail aux habitants.

Cette offre fut repoussée avec indignation, et le chef allemand décida que le tout serait réparti avec équité et vendu au plus bas prix, ce qui eut lieu immédiatement sous la surveillance des soldats prussiens. Le lait et les œufs furent attribués de préférence aux enfants et aux malades.

Des remèdes furent aussi distribués aux ambulances, qui en avaient le plus grand besoin.

Dans le ravitaillement de la malheureuse cité, les envahisseurs agirent avec humanité, et cela doit leur être compté.

Chose étrange et qui démontre bien l'incroyable incurie de Bazaine, pour ne pas dire plus, quand les Prussiens firent la visite des forts, ils y découvrirent des quantités considérables de denrées.

Des malheureux moururent de faim pendant le blocus. Or dans les souterrains du fort de Bellecroix, il y avait plus de deux mille sacs de blé et des centaines de kilogrammes de biscuits; dans le fort Moselle, il y avait d'énormes quantités de porc salé.

Le manque de sel avait occasionné de terribles maladies. Or les caves du mont-de-piété renfermaient près de quatre cents sacs de sel.

Du premier coup, lors de leurs perquisitions, les Allemands tombèrent sur ces approvisionnements que n'avait pas su trouver notre administration.

Ainsi que nous l'avons vu dans les lettres de l'officier français reproduites précédemment, le service postal fut immédiatement réorganisé et fonctionna d'une façon très satisfaisante sous l'impulsion de l'autorité militaire allemande. Les fonctionnaires installés par elle non seulement dans les bureaux de poste, mais encore dans ceux des autres administrations, se montrèrent très courtois à l'égard du public.

Dans les services publics aussi bien que dans les forts, on a

trouvé des preuves d'une incroyable incurie. Dans les bureaux de poste, des milliers de lettres à destination de la ville, qui n'avaient pas été distribuées, étaient empilées sans ordre; elles furent remises par les Allemands à leurs destinataires.

Le 30 octobre, l'aspect de la ville est des plus curieux.

Partout des soldats au milieu desquels circulent des officiers allemands et français, partout des blessés qui se traînent. Les officiers allemands saluent nos officiers et se montrent heureux lorsque ceux-ci consentent à leur adresser la parole.

A chaque instant des troupes en armes traversent la ville, musique en tête. Ces troupes quittent Metz pour se diriger sur Paris ou vers la Loire, car la France résiste toujours.

Une division seulement doit rester à Metz.

Le soir, la ronde passe, l'on entend les tambours et les fifres, qui éveillent l'écho des vieilles murailles et font tressaillir douloureusement les Messins; pendant la nuit, des patrouilles circulent pour assurer l'ordre dans la cité.

Nos officiers ont abandonné les campements boueux; l'autorité allemande les a autorisés à venir habiter Metz et leur a délivré des billets de logement.

Des soldats, par bandes, visitent la ville en curieux et se comportent très correctement à l'égard des habitants, de nos officiers et de nos blessés.

L'ordre règne partout.

On apprend que l'armée du prince Frédéric-Charles va se diriger vers la Loire à l'exception du 11e corps, qui doit être porté sur Paris, et que l'armée de Manteuffel opérera dans le nord et en Normandie; toutefois, un corps détaché de cette dernière armée, le 7e, doit assiéger Thionville.

Les troupes défilent toujours, entrant par une porte, sortant par l'autre; des musiques militaires jouent partout. Sans la présence

des blessés, Metz aurait l'air d'une ville en fête, tant l'animation est grande.

La population commence à se rassurer; elle reste calme et digne. Mais dans les cœurs la tristesse est toujours la même, et de plus en plus l'on maudit Bazaine, car les preuves de sa trahison éclatent à présent à tous les yeux.

Des renseignements qui arrivent de toutes parts, des déclarations faites par quelques officiers prussiens, il ressort clairement que le siège de Metz par les Allemands n'a jamais été bien rigoureux.

Bazaine avait fait courir le bruit que Metz était entouré d'ouvrages formidables, on avait même distribué des cartes où ces ouvrages étaient complaisamment indiqués.

Or, quand les habitants purent sortir de la ville, ils ne trouvèrent, à la place des fameux ouvrages, que des tranchées sans importance.

Il fut répété qu'un colonel prussien avait dit un jour :

« Bazaine est une canaille, il n'était pas convenu qu'il ferait tuer tant d'hommes. »

Le colonel de Villenoisy a fait à ce sujet, devant le conseil de guerre de Trianon, une déposition accablante pour le maréchal.

« Les travaux des Prussiens devant Metz, dit-il, n'ont jamais été sérieux. Ainsi ils ne s'étaient même pas préoccupés de couper le pont de l'Orne. Ces positions, si nécessaires dans le cas d'une sortie vers Thionville, non seulement n'étaient pas coupées, mais elles n'étaient même pas gardées.

« Les Prussiens n'ont jamais eu devant Metz des forces aussi considérables qu'on l'a dit, ou du moins elles ont bien varié.

« Les camps de Marange et de Moyeuvre avaient été abandonnés à la suite de nombreuses pertes et de maladies. Les batteries de Fèves et de Semécourt avaient été également abandonnées; j'ai vu des canons en place sans factionnaires pour les garder. »

Sous les portes de Metz on voit de temps à autre passer des files de voitures qui vont lentement, traînées par des chevaux couverts de boue; chaque voiture est encadrée par des soldats prussiens qui portent l'insigne de l'Internationale.

Devant ces voitures, les femmes se signent, beaucoup versent des larmes.

Les hommes murmurent :

« Encore des morts! »

Ce sont, en effet, des convois de morts et de mourants.

Dans la boue des camps, nos soldats succombent par centaines. Les ennemis ramènent alors leurs cadavres à Metz; ils y ramènent aussi des hommes qui agonisent, que rien ne peut sauver.

Les morts sont déposés dans le cimetière, alignés devant une fosse longue et profonde; dans cette fosse, que l'on fermera lorsqu'elle sera comblée, on voit d'autres morts étendus, serrés les uns contre les autres. La fosse ne reste pas longtemps ouverte, car elle s'emplit rapidement. A côté déjà l'on est en train d'en creuser une autre, qui s'emplira comme la première.

Des habitants viennent contempler ces morts, défilent devant les restes de nos pauvres soldats, qu'ils saluent au nom de la France.

Parfois un père, une mère, se trouvent tout à coup en présence du cadavre de leur enfant. Ils étaient relativement nombreux, en effet, les Messins appartenant à l'armée qui moururent sous les murs de Metz.

Des scènes déchirantes se produisent sous les yeux des soldats prussiens, dont l'attitude est pleine de respect et qui se détournent souvent pour essuyer une larme.

Eux aussi, ils ont beaucoup de morts à pleurer, et ils pensent sans doute à leurs camarades qui dorment dans le ravin de Gorze, sur les plateaux de Gravelotte, de Rezonville et de Saint-Privat.

« Pauvres garçons! dit un sous-officier hessois à un de nos officiers en lui montrant la fosse béante,... malheureux la guerre, bien

malheureux... Les mères pleurent en France et en Allemagne!... »

Un soldat prussien, se mettant à la disposition d'une femme du peuple qui cherche son fils parmi les morts, lui dit :

« Nous pas méchants,... se battre parce qu'il faut. »

Et devant la fosse, les larmes aux yeux, il murmure en contemplant les cadavres alignés de nos soldats :

« Pauvres camarades!... eux non plus pas méchants... »

A l'hôpital, où l'on déposait sans cesse des malades et des mourants, des scènes d'un autre genre se produisaient.

La place faisait complètement défaut, c'était un véritable affolement à l'arrivée de chaque convoi.

Il y avait des malades jusque dans les corridors; dans tous les coins de l'établissement on entendait râler les mourants.

Dans les salles, des médecins, des chirurgiens, travaillaient sans repos ni trêve, la fièvre aux tempes; certains d'entre eux n'avaient pas quitté leur service depuis plusieurs jours, et, tout à leurs malades, ils ne savaient même pas que la cité était au pouvoir de l'ennemi.

Des dames de la ville appartenant à toutes les conditions aidaient les médecins avec un admirable dévouement, allant d'elles-mêmes au-devant des besognes les plus pénibles, s'efforçant de consoler les malades, d'adoucir les derniers moments des moribonds.

Les dames de Metz se montrèrent vraiment sublimes.

. . . .

Lorsque les habitants de Metz purent sortir librement de la ville, ils furent effrayés de l'aspect que présentaient la campagne et les environs.

On eût dit que tous les fléaux s'étaient abattus en même temps sur ce coin de terre lorraine.

Au milieu de champs dévastés, de vignobles détruits, on apercevait des murailles noircies par le feu, des carcasses de mai-

sons; les arbres magnifiques qui bordaient les routes avaient été abattus; les routes et les chemins étaient défoncés, coupés par des fondrières.

Les châteaux qui entouraient Metz, les fermes, les villages, avaient été mis au pillage; les jardins n'existaient plus.

Les châteaux de Colombey, de Grimont, de Pouilly, de Mercy, avaient été occupés, et l'on s'imagine aisément ce que cela veut dire; ceux de Peltre et de Pouilly n'étaient plus que des ruines.

Les Messins, la rage au cœur, parcouraient en tous sens ces lieux jadis si gais, si pimpants, qui n'offraient plus que des images de désolation et de mort.

Metz était fière de ses environs. Leur dévastation causa une douloureuse stupeur.

On avait bien aperçu des ruines du haut des remparts, mais on ne s'attendait pas à trouver le mal aussi profond.

Il faudrait du temps, beaucoup de temps, pour remettre tout cela en état.

Et puis la guerre, le pillage, l'incendie avaient ruiné bien des gens.

Dans cette campagne désolée, l'on apercevait encore, çà et là, des cadavres de chevaux, des voitures brisées, des armes abandonnées, des livrets de troupiers.

Malgré la défense formelle, beaucoup de Messins purent ramasser quelques objets qui, pour eux, sont devenus des reliques précieuses.

Aujourd'hui encore, après tant d'années écoulées, on creuse rarement la terre, sur les champs de bataille de Metz, sans trouver des ossements ou des armes.

VI

VOIX LOINTAINES

Il nous paraît intéressant, pour compléter le tableau que nous venons de tracer, de placer sous les yeux du lecteur quelques extraits des journaux publiés à Metz pendant le blocus.

Ces extraits, assez éloquents par eux-mêmes pour qu'il n'y ait pas lieu de les commenter, constituent, si nous osons nous exprimer ainsi, une page d'histoire prise sur le vif, ou plutôt ce sont des notes mises en marge de l'histoire par ceux qui vécurent les heures sombres du blocus de Metz, qui assistèrent à la douloureuse agonie de notre armée.

L'*Indépendant de la Moselle* (numéro du vendredi 16 septembre 1870) :

VILLE DE METZ

ARRÊTÉ CONCERNANT LES DENRÉES ALIMENTAIRES

Le général de division, commandant supérieur de la place de Metz, en vertu des pouvoirs qui lui sont conférés, et après avoir pris l'avis du conseil municipal, arrête ce qui suit, en ce qui concerne les denrées alimentaires de première nécessité :

Il sera fait immédiatement un recensement des blés et farines

qui existent dans la ville. Ces denrées sont mises en réquisition pour l'alimentation de la population et par les soins de l'administration municipale.

Les blés seront payés à raison de 36 francs les 100 kilogrammes pour les qualités loyales et marchandes.

Les farines seront payées de 48 à 50 francs les 100 kilogrammes, suivant la qualité.

Les détenteurs de blé qui, en vue de l'avenir, préféreraient recevoir en nature, après la levée du blocus, des quantités égales à celles qu'ils auront livrées, recevront un reçu portant engagement de restitution et mentionnant la qualité de ces blés. Cette restitution se fera dans le mois qui suivra la levée du blocus.

Les meuniers de la ville sont tenus de moudre ces blés selon les besoins de la consommation et de vendre les farines en provenant à un prix qui ne pourra pas excéder 48 francs les 100 kilogrammes; ce prix comprend les frais d'enlèvement chez le vendeur, de transport chez le boulanger et d'avance de fonds. — Il n'y aura qu'une seule qualité de farine, dite première et seconde.

Le pain en provenant sera payé 48 centimes le kilogramme.

La viande de cheval sera payée aux prix ci-après :

Parties basses, 60 centimes le kilogramme;

Parties moyennes, 1 franc le kilogramme;

Viande de choix (filet excepté), 1 fr. 50 c. le kilogramme.

Metz, 15 septembre 1870.

Le général de division commandant supérieur
de la place de Metz,

L. Coffinières.

*
* *

Les nouvelles les plus ridicules ont circulé depuis deux jours sur des événements qui se seraient passés à Paris; rien n'est venu les confirmer, puisque les communications n'ont pas cessé d'être interrompues et qu'aucun message n'a pu arriver de la capitale.

Indépendant de la Moselle (numéro du dimanche 18 septembre 1870) :

Le *Volontaire* ne donne pas de détails positifs sur les événements de Sedan. Il semblerait que Mac-Mahon serait blessé seulement et une partie de son armée aurait pu se replier.

*
* *

Le bruit court que les Prussiens se proposent de faire une attaque sur Metz demain.

Indépendant de la Moselle (numéro du samedi 24 septembre 1870) :

Jeudi, pendant la canonnade du fort de Queuleu, quelques compagnies d'infanterie se sont avancées jusqu'à Mercy-le-Château.

Au lieu des batteries formidables qu'on annonçait avoir été placées par les Prussiens dans cette position, on n'a trouvé que des tirailleurs hambourgeois, qui se sont enfuis après une courte fusillade. Ils étaient placés dans des tranchées-abri grossièrement façonnées. Quatre soldats ont pénétré dans le château, où les offi-

ciers prussiens avaient établi leur observatoire; ils y ont trouvé quelques cigares oubliés par ces messieurs.

Les Allemands ayant aussi la faiblesse d'inscrire leur nom sur les murs, on a pu lire ces mots : Compagnie du régiment de Hambourg.

En somme, les Prussiens semblaient peu nombreux sur ce point et ne se sont nullement défendus. Seraient-ce même bien des Prussiens qui se trouveraient encore devant nos murs? On croirait presque à la seule présence des troupes de la Confédération du Nord, de même que c'est le prince de Hesse et les Hessois qui occupent Ars.

Nous avons eu jeudi quelques blessés, mais pas un seul homme tué. On a rapporté près de deux cents charrettes de fourrages et un grand nombre de sacs d'orge.

*
* *

Jeudi, aux avant-postes de Moulins, les Prussiens ont tué une pauvre vieille, la veuve Hulo, de Lessy, qui était allée ramasser quelques grappes de raisin du côté de la Maison-Neuve.

La malheureuse a été horriblement blessée au ventre et est morte presque sur le coup, après avoir poussé quelques cris inarticulés.

Deux braves soldats du 1er de ligne sont allés, bravant les balles, ramasser le cadavre encore chaud et l'ont ramené dans une brouette, sur un peu de paille, à l'ambulance de Moulins.

*
* *

Une nouvelle ruse des Prussiens. Aux avant-postes, on en a vu un grand nombre coiffés du képi rouge et chaussés de guêtres

blanches. Nos soldats d'avant-garde y ont été trompés un instant, mais n'ont pas tardé à reconnaître à qui ils avaient affaire.

*
* *

Il n'est pas de jour et même de nuit qui ne soit signalé par quelque affaire d'avant-postes.

Avant-hier, un poste prussien a été surpris, près de Plesnois, par une de nos patrouilles. Douze prisonniers ont été ramenés à Metz. Ils paraissaient de très bonne humeur et se trouvaient en pays de connaissance, car l'un deux a interpellé par leur nom et en très bon français quelques concitoyens qui les regardaient passer sur le devant de leur porte. Il est probable qu'avant la guerre ces Prussiens étaient occupés à Metz.

*
* *

Nous recevons les renseignements suivants sur ce qui s'est passé du côté de Lauvallières, le 22 septembre :

Le 22 septembre, au matin, le maréchal Bazaine était informé par un brave habitant de Lauvallières, qui était parvenu à sortir des lignes ennemies et à arriver jusqu'à Metz, que le village de Lauvallières était abondamment pourvu de paille et de fourrages.

Le maréchal résolut immédiatement de faire une perquisition chez MM. les Prussiens. En effet, vers midi, les forts de Queuleu et de Saint-Julien commençaient, avec leurs pièces à longue portée, à troubler le calme dont jouissaient nos ennemis depuis une huitaine de jours. Ces frais d'artillerie avaient pour but, surtout de la part du fort de Queuleu, de masquer le mouvement qu'on se proposait de faire sur Lauvallières. Vers une heure et demie, quelques compagnies des chasseurs à pied s'avancèrent en tirailleurs, depuis la

ferme de Belle-Croix jusqu'aux hauteurs de Vantoux, sur la gauche. Trois régiments d'infanterie les suivaient à courte distance, également échelonnés en tirailleurs.

Devant cette démonstration, l'ennemi resta muet; alors vinrent prendre position, à deux cents mètres en avant de la ferme Belle-Croix, deux batteries, l'une de pièces de 4, l'autre de mitrailleuses; deux régiments de dragons, rangés en éventail, devaient protéger les batteries. Cent chariots et quelques compagnies de muletiers se dirigèrent alors sur le village de Lauvallières, précédés de quelques compagnies de ligne.

On entra dans le village presque sans coup férir, et, pendant que nos chariots allaient charger les fourrages, j'ai pu voir les Prussiens, tant infanterie que cavalerie, décamper au plus vite du village, se repliant sur Sainte-Barbe, où sont établies leurs batteries. Nos chariots chargèrent sans être trop inquiétés. Par-ci, par-là, quelques coups de fusils venaient seuls se mêler aux voix mâles de Queuleu et de Saint-Julien.

Le chargement du fourrage a duré ainsi jusque vers quatre heures et demie. A ce moment seulement quelques escadrons de cavalerie prussienne se décidaient à sortir du village de Sainte-Barbe, et à venir, escortant deux batteries d'artillerie, prendre position sur la droite de la route de Boulay. Leur tir, assez habilement dirigé, faisait pleuvoir une grêle d'obus sur la ferme de Belle-Croix. Ces projectiles n'ont heureusement blessé personne.

Au même moment, quelques colonnes d'infanterie prussienne, sortant aussi du village de Sainte-Barbe, s'avançaient vers Lauvallières; elles furent reçues par nos tirailleurs, couchés à plat ventre dans les vignes. Une vive fusillade s'engagea, qui dura à peu près une heure.

Au moment où la cavalerie et l'artillerie prussiennes, quittant Sainte-Barbe, s'avançaient sur la route de Boulay, deux coups de canon partis du fort Saint-Julien sont venus donner en plein dans les groupes ennemis.

J'ai pu, grâce à ma longue-vue, vérifier le ravage que ces deux projectiles, habilement lancés, ont fait dans les rangs des Prussiens. Vers cinq heures, fusillade et canonnade s'éteignaient sensiblement; seule, l'artillerie prussienne se faisait encore entendre.

J'ai pu, pendant toute l'action, constater la présence de notre brave général Changarnier, qui s'est tenu dans le village de Lauvallières, sur lequel les Prussiens dirigeaient leurs feux, non seulement tout le temps qu'a duré la razzia, mais même longtemps après le départ du dernier mulet et du dernier chariot. Je l'apercevais très distinctement, lorgnant les batteries ennemies. A cinq heures et demie, tout était fini et nos soldats rentraient tous dans leurs campements respectifs, tenant leur fusil d'une main et soutenant de l'autre une botte de fourrage placée sur leur épaule.

Au moins la journée ne se sera-t-elle pas écoulée sans rapporter un trophée.

*
* *

Monsieur le Rédacteur en chef,

Auriez-vous la bonté de faire savoir aux familles que la date de la reprise des cours du lycée de Metz sera fixée ultérieurement?

Veuillez agréer, etc.

Le Proviseur,
L. Roguet.

Indépendant de la Moselle (numéro du jeudi 13 octobre 1870).

Voici comment le général de Magdebourg raconte la charge de cavalerie du 16, à Vionville.

« Aussi décisive que fut pour notre glorieuse campagne la bataille de Vionville, aussi décisive fut pour cette bataille l'attaque de cava-

lerie de la 5e division. La 12e brigade avait bivouaqué à Hanonville; à la pointe du jour se montrèrent les masses ennemies. La brigade s'avance pour l'attaque, la cavalerie française se retire, comme toujours, devant la cavalerie prussienne, et une batterie française qui occupe une forte position commence une puissante canonnade.

« Quoique notre batterie réponde vigoureusement, nous sommes obligés de reculer; pendant ce temps, l'infanterie de notre 3e corps d'armée a commencé le combat, mais elle lutte contre des masses supérieures et ne peut opposer qu'une faible résistance à l'ennemi. En ce moment, notre général de brigade s'élance sur l'ennemi en poussant des hourras. Les artilleurs des batteries ennemies sont tués, les pièces sont prises. Alors des cuirassiers ennemis s'avancent, mais eux aussi sont écrasés.

« Cependant en ce moment la catastrophe commence pour nos vaillants combattants. Les fantassins ennemis prennent nos braves entre deux feux, les pertes sont terribles, et plus de la moitié des deux régiments reste sur le champ de bataille. La plus grande partie des officiers sont blessés, mais cette charge donna un brillant résultat, la marche de l'ennemi fut arrêtée. De nouveaux bataillons d'infanterie purent pénétrer dans les lacunes faites par notre brave cavalerie, et la journée fut décidée en notre faveur. Les Français ne purent pas avancer sur Verdun et furent rejetés sur Metz. »

*
* *

Dans la journée du 7 octobre, au moment où nos troupes regagnaient leurs campements, cinq obus prussiens partis d'une batterie établie au-dessous de Noisseville sont venus tomber dans le village de Vantoux. Des éclats de l'un d'eux ont brisé la boîte de la pompe communale et perforé la porte cochère d'une maison heureusement inhabitée. Un second a traversé le mur d'un jardin situé au milieu des habitations. Ils n'ont d'ailleurs causé aucun autre dommage, et

les habitants en ont été quittes, cette fois, pour l'émotion que leur a causée cette chute de projectiles complètement inattendue.

*
* *

La question des vivres est aujourd'hui la première de nos préoccupations. Il est d'un immense intérêt de rechercher les moyens les plus propres à augmenter la quantité disponible de nos ressources alimentaires. Eh bien! nous pouvons en quelque sorte nous ravitailler avec ce que nous possédons encore, et le procédé est infaillible. Il consiste à faire désormais le pain que nous mangeons et celui que mange l'armée avec la farine brute, c'est-à-dire non dégagée de l'enveloppe du grain qui donne le son. En effet, contrairement à l'opinion vulgaire, la farine brute, contenant tout le produit du grain, offre à l'homme une nourriture plus substantielle et plus saine que la farine épurée par le blutage.

La séparation de l'enveloppe et du farineux est, en outre, une cause de déperdition de substance, et nous sommes dans une situation à n'avoir rien à perdre et, au contraire, à tout essayer pour augmenter notre avoir. Donc plus de blutage, plus de farine épurée, plus de déperdition de matière nutritive. En faisant le pain avec la farine absolument brute, nous augmentons nos ressources dans une proportion importante, et le pain que nous mangerons sera plus substantiel, c'est-à-dire plus nourrissant. Au nom du ciel, qu'on se mette à l'œuvre! La question du pain est plus que jamais une question d'existence, car elle implique peut-être le salut de l'armée et du pays.

*
* *

Dans une lettre du duc de Saxe-Meiningen à la duchesse, nous lisons ceci :

« Hier, je me suis informé de la santé de Mac-Mahon et ce

maréchal, que j'ai connu à Berlin, a été assez aimable pour me recevoir. Il est grièvement blessé à la hanche par un éclat de grenade. Je ne restai qu'une demi-minute, car il semblait avoir une forte fièvre.

« Comme je le questionnais sur sa blessure, il me répondit : « C'est la moindre chose, l'armée est terriblement éprouvée! »

*
* *

On lit dans le numéro du 11 octobre de l'*Indépendant de la Moselle* que, « le 7 octobre, 512 projectiles envoyés par les batteries ennemies n'ont tué que deux Français. »

Comme il importe que la vérité des faits soit connue de tout le monde, le journal l'*Indépendant de la Moselle* est invité à faire savoir à ses lecteurs que, dans la journée du 7, nos pertes ont été les suivantes :

Officiers tués	11
— blessés.	53
Troupe : tués	90
— blessés.	981

Cette opération avait pour but de s'emparer des approvisionnements de toute nature qui se trouvaient dans les Grandes et les Petites-Tapes, afin d'augmenter nos ressources et en même temps de s'assurer des forces de l'ennemi sur la route de Thionville.

*
* *

Parmi les officiers portés aux ambulances à la suite des dernières reconnaissances faites par nos troupes aux environs de Metz, on cite :

Le général Gibon, nouvellement promu, blessé d'un coup de

feu au bras; le commandant des chasseurs à pied de la Garde, comte de Lignéville, qui a la main percée d'une balle; le lieutenant-colonel de Brême, etc.

On cite aussi un jeune sous-officier des grenadiers, neveu du général Bourbaki, blessé grièvement et qui a été conduit chez un ami du général.

*
* *

Voici quelle était la situation de l'armée prussienne dans la plaine de Thionville lors du combat livré vendredi dernier, si brillant pour nos armes.

La plaine est occupée par la 5e division de la landwehr (général Kummer), faisant partie du 12e corps d'armée (général Voigt-Roëtz). Cette division est soumise à des exercices continuels, à une discipline rigoureuse, à des théories sur la topographie des environs de Metz, etc.

Il est défendu d'emporter des journaux aux avant-postes. Les malades y sont en grand nombre, et leur encombrement a forcé d'élargir le cercle des villages occupés. On construit de nombreuses baraques; les demandes relatives au bois nécessaire pour ces constructions sont adressées au *Gouvernement général de l'Alsace et de la Lorraine*.

On distribue aussi une grande quantité de couvertures de laine.

Le général de division est logé à Maizières, et un général de brigade au château de Brieux.

Un nouveau pont militaire, à Talange, est mis à la disposition des troupes depuis le 3 octobre.

Maizières et Fèves sont les centres d'approvisionnement de pain.

*
* *

La *Patrie* paraît à Poitiers, la *Liberté* à Bordeaux. La *France*, à Tours, dit que, le 22, a eu lieu à Clamart un combat entre nos troupes et quarante mille Prussiens; nous avons eu la victoire la plus complète; l'ennemi a eu douze mille morts et trente mille hommes hors de combat.

Le journal prussien fait observer pour toute réponse que la *France* oublie, dans sa joie, que douze et trente font plus de quarante.

Il résulte de la lecture du *Post* qu'à Berlin on n'a pas de nouvelles de l'armée prussienne de Paris; on semble désirer la paix.

On dit qu'à Lyon dix millions ont été votés pour la défense nationale et que la France entière se lève pour repousser l'étranger.

Moniteur de la Moselle (journée du 20 octobre 1870) :

LE BLOCUS DE METZ

Au milieu des bruits qui circulent chaque jour, la lumière se fait difficilement sur notre véritable situation. Selon les uns, notre ville tomberait prochainement au pouvoir de l'ennemi; selon les autres, la déroute des Prussiens serait certaine et la délivrance à nos portes.

Là-dessus, force commentaires, dont le moindre inconvénient est d'agiter les esprits, de fausser le raisonnement.

Ce qu'il y a de certain, c'est que le siège de Paris traîne en longueur, que les engagements qui ont eu lieu ont été heureux pour nos armes, et que, de ce côté, nous avons lieu d'espérer.

Nos armées du Midi, de l'Ouest et du Nord se concentrent; des

généraux expérimentés les commandent, et bientôt, — espérons-le, — nous entendrons parler d'elles.

Nous savons que nous avons en face de nous des troupes nombreuses et aguerries, mais nous savons aussi combien nous avons lieu de compter sur l'énergie de la nation, sur la vaillance de nos soldats.

Ne nous laissons donc pas abattre par les difficultés de la défense; prouvons au contraire notre valeur et notre patriotisme par une attitude digne et ferme. Une grande armée, comme celle qui est sous nos murs, ne peut mettre bas les armes sans combattre; une population comme la nôtre ne peut se rendre, quand elle n'a payé sa dette à la patrie que par de l'abnégation et du dévouement. Si un pareil malheur devait nous frapper, il faudrait assurément, et dans la limite de ce qui serait humainement possible, une autre page à notre histoire.

La question alimentaire est aujourd'hui l'objet de nos plus sérieuses préoccupations; mais nous ne sommes pas au bout de nos ressources, surtout si, comme nous en sommes persuadés, aucune exception n'est admise relativement aux denrées qui peuvent exister à titre d'approvisionnements particuliers. Dans la situation critique où nous nous trouvons, le devoir est le même pour tous; très certainement tous l'auront ainsi compris. Voilà pourquoi aucune arrière-pensée, aucun doute ne peut s'élever à cet égard.

Ce qu'il nous importe, c'est de gagner du temps, c'est de conserver possible la chance de salut que nous prépare l'organisation de la défense nationale dans les départements envahis. Sans doute les difficultés sont grandes, mais notre résolution doit être de force à les dominer, et c'est là, pour nous, une obligation à laquelle nous ne faillirons pas.

*
* *

PLACE DE METZ

ARRÊTÉ CONCERNANT LES DENRÉES ALIMENTAIRES

Le Général, commandant supérieur à Metz,

Vu la décroissance rapide de nos ressources en grains et farines,

Vu l'accroissement de la population résultant de l'entrée en ville des populations rurales refoulées par l'ennemi,

Vu l'urgence de prendre les mesures les plus énergiques pour prolonger la défense;

Attendu qu'il est équitable de donner la même ration aux habitants qu'aux troupes de la garnison de Metz;

Arrête :

A partir de mercredi 18 octobre courant, la ration de pain attribuée à chaque habitant sera fixée de la manière suivante :

La ration entière, 300 grammes;

La demi-ration, 200 grammes;

Le quart de ration, 100 grammes.

Les quantités de farines attribuées aux communes suburbaines leur seront délivrées en prenant pour base le poids de la ration tel qu'il est déterminé ci-dessus.

Metz, 18 octobre 1870.

Le général de division, commandant supérieur
de la place de Metz,

F. Coffinières.

*
* *

VILLE DE METZ

Le Maire fait connaître que, par ordre de M. le Général de division, commandant supérieur de la place, les portes de la ville seront ouvertes, à partir du 18 octobre courant, à sept heures du matin et fermées à quatre heures du soir.

La sortie des blés et farines, du pain, des graines fourragères et de toute denrée alimentaire est formellement interdite.

Cette interdiction ne s'applique pas au vin, à l'eau-de-vie, au café, au sucre livrés par les magasins de la place ; ces denrées pourront sortir à la condition qu'elles seront accompagnées d'un laisser-passer signé par le service de l'Intendance. L'interdiction ne concerne pas non plus le pain et les farines attribués aux communes suburbaines pour l'alimentation de leurs habitants.

Ces denrées continueront à sortir, savoir : les farines, sur la présentation d'un laisser-passer délivré par le Maire de Metz; le pain, sur la présentation de la carte au moyen de laquelle on l'aura acheté.

Metz, 18 octobre 1870.

Le Maire,
Félix Maréchal.

*
* *

PLACE DE METZ

Le Maire fait connaître que, conformément aux ordres de M. le Général de division, commandant supérieur de la place, les barrières des portails du Pont-des-Morts et du Pontiffroy seront

désormais fermées à sept heures du soir. Elles ne seront ouvertes que sur la présentation d'un ordre signé de M. le Général lui-même.

Metz, 19 octobre 1870.

Le Maire,
FÉLIX MARÉCHAL.

*
* *

La commision municipale qui gère les fonds déposés à la mairie pour venir en aide aux blessés, prépare une distribution de tabac, qui aura lieu aujourd'hui ou demain; ce sera la troisième.

Il y a quelques jours, elle a réparti parmi les diverses ambulances une quantité considérable de vin de Bordeaux.

Auparavant, elle leur avait attribué deux mille cinq cents kilogrammes de sucre achetés par suite d'une réquisition de M. le Général commandant supérieur de la place.

Toutes ces largesses, qui, bien entendu, ne font pas double emploi avec les rations distribuées par l'Intendance, sont accueillies avec la plus vive gratitude par nos malheureux blessés, qui ne se lassent pas de louer la générosité de la population à leur égard.

*
* *

La ferme de Frescati, attaquée par nos troupes lundi dans la matinée, est restée en leur possession. Cette position est importante; aussi les Prussiens avaient-ils fait tous leurs efforts pour s'en emparer, s'y retrancher et s'y maintenir jusqu'aujourd'hui.

Depuis que nos avant-postes ont été reportés plus loin, les Prussiens, connaissant parfaitement les avantages des positions que nous avons reprises, ont encore essayé d'y revenir; mais, chaque

fois, leurs tentatives ont été infructueuses. Tantôt ils font pleuvoir sur Lessy et Scy-Chazelles des avalanches de bombes ou de boulets; tantôt c'est Peltre ou Ladonchamps qui est leur point de mire.

Aucune nouvelle n'est parvenue de la France. La semaine dernière on croyait encore à une grande victoire sous les murs de Paris par le général Vinoy; on parlait de la retraite de l'ennemi sur Châlons-sur-Marne; on disait M. de Bismarck grièvement blessé, mort peut-être. Jeudi, on ajoutait à ces douces émotions le bruit d'une grande bataille livrée dans la vallée de la Meuse par une armée de secours; mais jusqu'ici rien de tout cela ne s'est malheureusement réalisé, ou, du moins, n'est avéré.

On ne doute pas que les Français n'aient battu les Prussiens; mais les pessimistes viennent, avec leurs craintes exagérées, jeter des douches d'eau glacée sur ce patriotisme si vivace, trop souvent exploité par les propagateurs de fausses nouvelles.

Les uns prétendent que la canonnade entendue ces jours derniers provenait de l'écho du bombardement de Thionville; d'autres vont jusqu'à avancer que tout ce bruit n'était qu'une nouvelle feinte des Prussiens qui auraient voulu nous entraîner hors de nos lignes, pour nous faire tomber dans des embuscades.

Nous sommes loin d'être dans le secret des opérations militaires; cependant nous croyons que le sentiment public est tout en faveur des bonnes nouvelles.

On aspire à voir arriver au plus tôt l'armée libératrice; mais on comprend aussi qu'en pareil cas, le secret est une condition expresse de succès, et c'est ainsi que nous attendons avec anxiété les mouvements de l'armée de Metz.

*
* *

Le fort de Saint-Quentin et celui des Carrières ne cessent de tirer sur les travaux qu'exécute en ce moment l'ennemi.

*
* *

MAIRIE DE METZ

SOUSCRIPTION DESTINÉE A SOULAGER LES MISÈRES CAUSÉES PAR L'ÉTAT DE SIÈGE

Quatre officiers de chasseurs à cheval, 30 fr.; M. le Général commandant la 1re brigade de la 2e division du 4e corps et son état-major; le 5e bataillon de chasseurs et le 13e de ligne, 755 fr.; les sous-officiers et canonniers de la 5e batterie du 14e régiment d'artillerie, 30 fr.; le 94e régiment de ligne, 662 fr. 70; le 24e régiment de ligne, 770 fr. 70; le 19e régiment de ligne (2e versement), 40 fr.; le 65e régiment de ligne, 1 021 fr. 75; le 54e régiment de ligne, 907 fr. 05; le 70e régiment de ligne, 1 275 fr. 65; le 28e régiment de ligne, 682 fr. 10; le 2e régiment de voltigeurs de la Garde, 1 236 fr. 50; les officiers, sous-officiers et soldats de la 1re division du 4e corps (3e et 4e versements), 605 fr. 60; l'état-major d'une division du 6e corps d'armée, 403 fr. 50; la 2e batterie du régiment monté de la Garde, 120 fr.; la 3e batterie du régiment d'artillerie monté de la Garde, 142 fr. 35; le régiment d'artillerie à cheval de la Garde, 540 fr. 15; les sergents de la 14e compagnie du 1er régiment du génie, 8 fr.; les officiers et gardes de l'état-major particulier du génie du 3e corps, 104 fr.; la 1re compagnie des éclaireurs volontaires de la division Castagny, 55 fr. 25; le train des équipages militaires du 2e corps d'armée, 193 fr. 50; le 2e régiment de grenadiers de la Garde, 891 fr. 20; les officiers et sous-officiers du 2e régiment de hussards, 236 fr.; le 3e bataillon de chasseurs à pied, 291 fr.; le général Grenier, son état-major, les fonctionnaires de l'Intendance et la compagnie du génie de la 2e division du 4e corps d'armée, 344 fr. 05; le 3e régiment de chasseurs à cheval, 513 fr. 80; le 4e régiment de voltigeurs de la Garde, 858 fr. 05; le général et

les officiers de l'état-major de la 1re division de réserve de cavalerie, 165 fr.; le général commandant la 4e division du 6e corps et les officiers de son état-major, 300 fr.; l'état-major de la division de cavalerie de la Garde, 370 fr.; les officiers d'administration de la 1re division du 3e corps, 65 fr.; l'état-major particulier du général Bourbaki, 110 fr.; le 3e régiment de dragons, 509 fr.; M. R. de M..., de la part de plusieurs officiers, 165 fr.; anonymes, 25 fr.; le 1er bataillon de la garde nationale mobile de la Moselle, 316 fr. 75; le 7e régiment de cuirassiers, 402 fr. 95; une pension d'officiers du 5e régiment d'artillerie, à Montigny, 85 fr.; le régiment de lanciers de la Garde, 520 fr. 85; les trois compagnies de l'escadron du train d'artillerie de la Garde, 278 fr.

L'état-major du génie de la Garde et les deux compagnies du génie de la Garde, 336 fr. 55; le régiment de chasseurs à cheval de la Garde, 627 fr. 80; anonymes, 112 fr.; le bataillon de chasseurs à pied de la Garde (somme trouvée sur le champ de bataille, affaire de Bellevue), 30 fr., plus un billet de 25 thalers, 117 fr. 50; les 1re et 9e sections d'ouvriers d'administration (dépôt et détachement de la Basse-Seille), 70 fr., etc., etc.

* * *

LE SIEGE DE PARIS

Les pigeons jouent un certain rôle dans la correspondance parisienne. Ces messagers ailés font un service assez régulier entre la capitale, Lille et Bruxelles.

La confiance de la population ne faiblit pas. On sait que les départements du centre s'arment avec ardeur, et qu'un nouveau corps de 300000 hommes s'organise pour prendre les Prussiens à revers.

Dans les derniers jours de septembre, les assiégés ont fait une reconnaissance jusqu'à Choisy-le-Roi. La garde mobile s'y est distinguée, et les Prussiens ont éprouvé des pertes assez considérables.

*
* *

Le conseil municipal de Metz se réunit fréquemment. Avant-hier encore, il se constituait en quelque sorte en permanence, décidant qu'il s'assemblerait désormais tous les jours. Les lois sur l'état de siège laissent peu de pouvoirs à nos magistrats municipaux; mais il est permis de dire qu'ils font de ceux qui leur restent un usage aussi sage que vigilant. Nous nous proposons de faire, dans nos prochains numéros, un retour rapide sur leurs travaux.

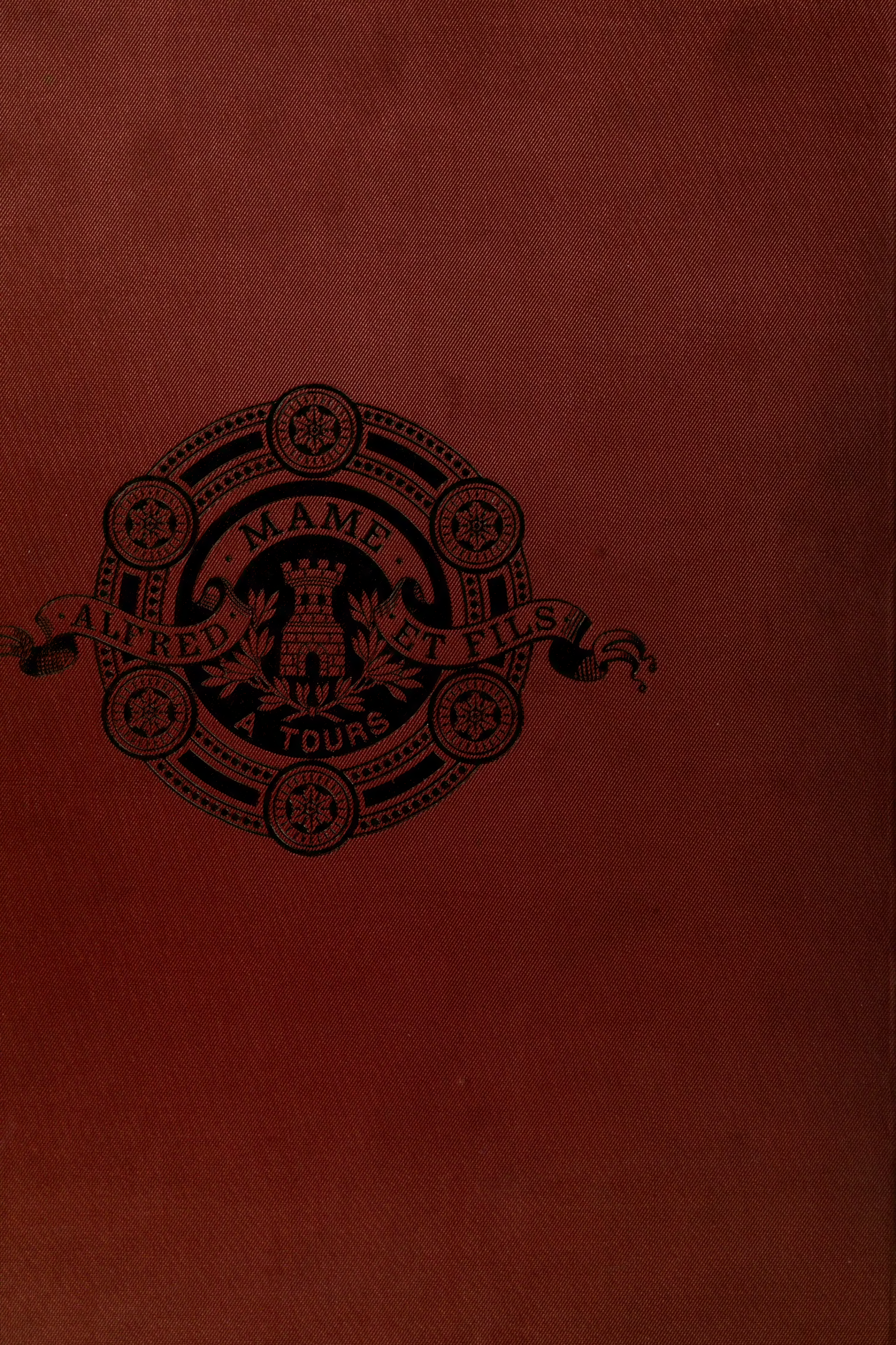
FIN

TABLE DES MATIÈRES

LA TERRE DU SOUVENIR

METZ

34789. — TOURS, IMPRIMERIE MAME


MAME
ALFRED
ET FILS
A TOURS